

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

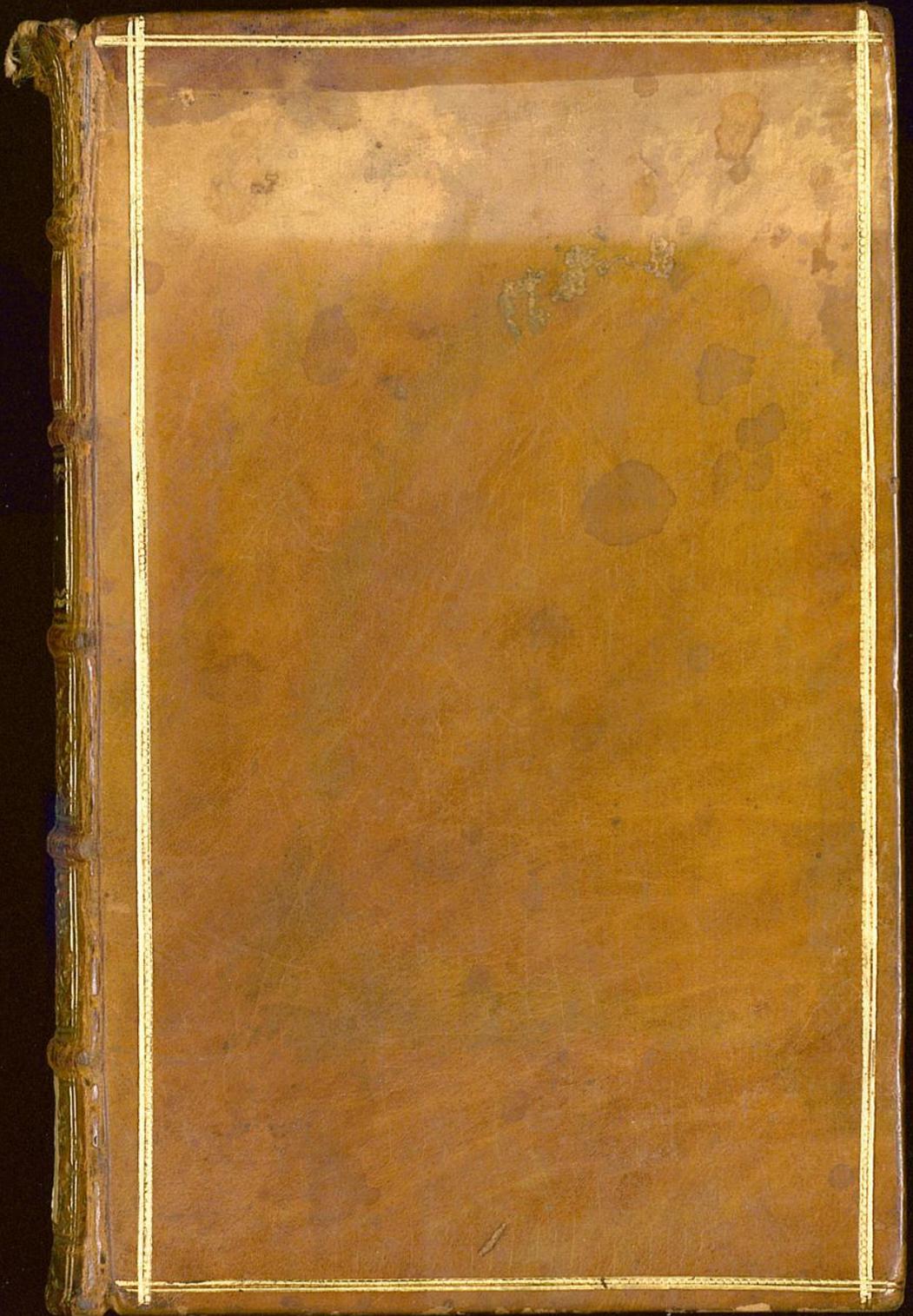
Fables Choisies

Mises En Vers

La Fontaine, J. de

Leiden, 1786

urn:nbn:de:gbv:45:1-1156



FABLES
DE LA
FONTAINE.

TOM. V. VI.

Spr xv

3

288

Sprach. XV.

3.





288



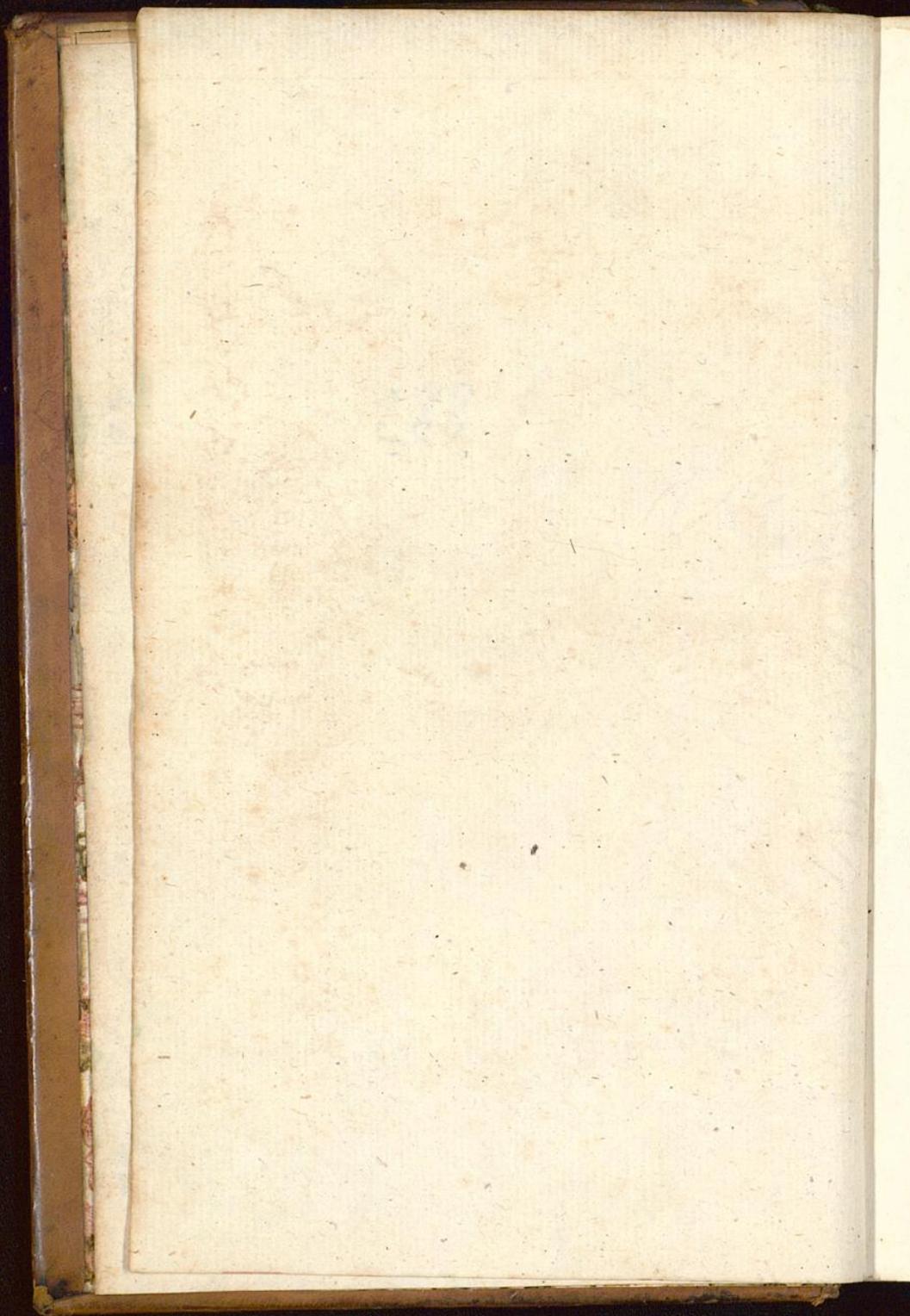
Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

B.I.G.

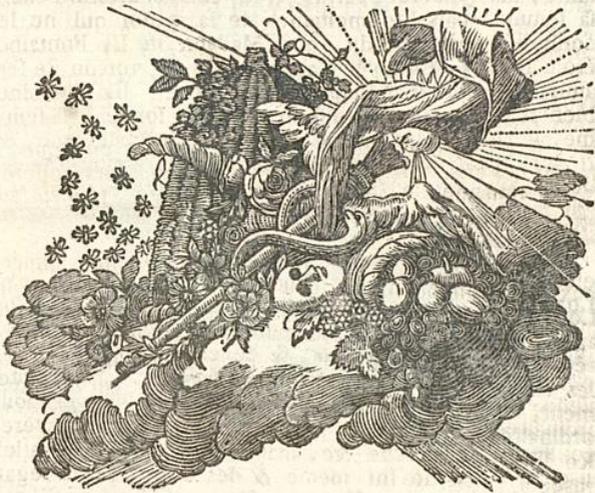
Farbkarte #13

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black
Light Blue	Light Cyan	Light Green	Light Yellow	Light Red	Light Magenta	White	Light Grey	White
Dark Blue	Dark Cyan	Dark Green	Dark Yellow	Dark Red	Dark Magenta	White	Dark Grey	Black





FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR
J. DE LA FONTAINE.
TOME CINQUIEME.

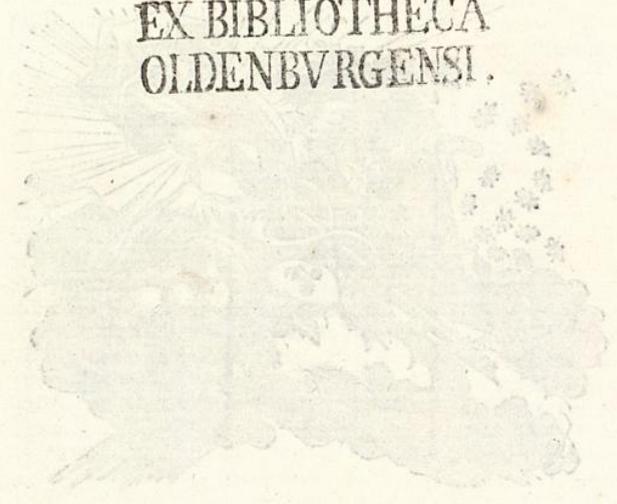


A LEIDEN,
CHEZ LUZAC & VAN DAMME,

MDCCLXXXVI.

T A B L E S
C H O I S T E S
M I S S E S E T V A R S
P A R
J. DE LA FONTAINE
TOME CINQUIEME

EX BIBLIOTHECA
OLDENBURGENSI.



A. LEIDEN.
G. J. VAN DIJK & VAN DIJK
M D C C X X V



V I E

DE LA FONTAINE.

Le rang & les dignités ont souvent jetté de l'éclat sur de petits hommes qui possédoient de grands emplois. Les conseils qu'ils reçoivent, les secours étrangers qui leur viennent, le bonheur même d'une infinité de hazards, & la flaterie, s'empresnent de deguifer leur juste valeur, & de lier leurs actions aux événemens de l'Histoire les plus remarquables. C'est ainsi que leur nom, soutenu des mains de la fortune & décoré d'une gloire qui leur fut absolument étrangère, parvient à s'échapper de l'oubli. Placés ailleurs, dépouillés de leurs titres & réduits à leurs propres forces, ils n'eussent peut-être rien laissé de singulier après eux que la mémoire de leur parfaite inutilité. Car ni l'importance des emplois, ni l'amas des circonstances les plus bruyantes, ne nous distinguent point parmi ceux qui pensent & qui sçavent juger. Pour bien connoître les hommes, c'est dans leur vie privée, dans leurs actions les plus simples & les plus naturelles, qu'il faut les prendre: c'est là qu'ils n'ont d'autres titres pour être tirés de la foule, que leurs vertus, leurs talens, & leur esprit. C'est là, c'est dans leur ame que résident les droits légitimes & personnels qu'ils ont à notre estime: tout le reste n'est point eux; & dans ce sens, il n'est point de légers détails qui ne soient intéressans & qui ne caractérisent une partie essentielle de ce qu'ils sont. C'est ce qu'a reconnu La Fontaine en nous donnant la vie d'Esopé. Je ne sçaurois mieux faire, en écrivant la sienne, que de suivre son exemple. En effet, soustraire les petites circonstances de la vie d'un Homme

* 2

illustre

IV VIE DE LA FONTAINE.

illustre, c'est à mon avis dérober un plaisir véritable aux Lecteurs curieux, & les priver des moyens les plus surs de bien démêler ce qu'il vaut.

C'est pourquoi j'ai tâché, en rejetant toutes anecdotes vulgaires, de recueillir la plupart des choses que j'ai trouvées éparées en différentes sources, & qui m'ont paru les plus propres à peindre l'esprit & le caractère de ce grand Homme, dont la vie se rencontre par-tout sans être nulle-part (*).

JEAN DE LA FONTAINE naquit le 8 Juillet 1621, à Château-Thierry, ville de la Brie située sur la Marne. Son pere, issu d'une ancienne famille bourgeoise, y exerçoit la charge de Maître particulier des Eaux & Forêts; & sa mere, Françoisse Pidoux, étoit fille du Bailli de Coulommiers, petite ville à 13 lieues de Paris.

Son éducation ne fut ni brillante ni secondée des soins & de l'habileté qui font naître les talens. Mais la nature préserva la force des siens de l'affoiblissement, & peut-être de l'extinction, où ils auroient pû tomber par l'incapacité des maîtres de campagne, qui ne lui apprirent qu'un peu de latin. C'est tout ce qu'il dû aux premières instructions de sa jeunesse.

A l'âge de dix-neuf ans, il voulut entrer dans l'Oratoire, l'on ne sçait trop par quelle inspiration. Mais il n'avoit point consulté son caractère, qui commençoit à se décider & qui l'éloignoit de tout assujétissement. Les regles & les exercices, en usage dans cette Congrégation, lui devinrent bientôt un pèsant fardeau: son humeur indépendante ne put s'y plier; il en sortit dix-huit mois après.

Rentré dans le monde, sans choix d'occupations & sans aucune vûe particuliere, ses parens songerent à le produire. Son pere le revêtit de sa charge; on le maria avec Marie Hericart, fille d'un Lieutenant au Balliage royal

(*) J'emploie ici l'expression dont se servit M. l'Abbé d'Oliver, de l'Académie Française, lorsque je le consultai sur le projet de donner une vie de La Fontaine; & je m'en fers avec d'autant plus de reconnaissance, qu'en ayant lui-même composé une, très-succinte à la vérité, dont je me suis aidé, son jugement justifie la hardiesse & la nécessité de mon entreprise.

VIE DE LA FONTAINE.

royal de la Ferté-Milon, qui joignoit à la beauté beaucoup d'esprit. Il n'eut, pour ainsi dire, point de part à ces deux engagemens: on les exigea de lui, & il s'y soumit plutôt par indolence que par goût. Aussi n'exerça-t-il sa charge pendant plus de vingt ans, qu'avec indifférence: & quant à sa femme, qui étoit d'une humeur impérieuse & fâcheuse, il s'en écarta le plus qu'il put, quoi qu'il fit cas d'ailleurs de son esprit, & qu'il la consultât sur tous les ouvrages qui lui donnerent d'abord quelque réputation. C'est elle qu'il a voulu dépeindre, dans sa nouvelle de Belfégor, sous le nom de

*Belle & bienfaite,
 mais d'un orgueil extrême.
 Et d'autant plus que de quelque vertu
 Un tel orgueil paroïssoit revêtu.*

Souvent les talens se développent par les inspirations que l'on reçoit dans la jeunesse. Le pere de La Fontaine aimoit passionnément les vers, quoiqu'il fût d'ailleurs incapable d'en juger, & plus encore d'en faire. Cette inclination lui étoit chere; il vouloit la voir renaître dans son fils, qu'il ne cessoit d'exciter à l'étude de la Poësie. Mais ses instances redoublées n'avoient encore rien eu de fédusifant pour le jeune La Fontaine. Insensible aux attraits qu'on lui vantoit, il avoit atteint sa vingt-deuxième année, sans donner le moindre signe d'un penchant qui devoit bientôt le captiver entièrement. Une rencontre imprévue vint tout à-coup le décider, & fit germer dans son ame l'amour de la Poësie, que toutes les leçons & le goût particulier de son pere n'avoient pû faire éclore. Un Officier alors en garnison à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'Ode de Malherbe qui commence par ces vers :

*Que direz-vous, races futures,
 Si quelquefois un vrai discours
 Vous récite les aventures
 De nos abominables jours?*



VI VIE DE LA FONTAINE.

Cette Ode lûe & déclamée avec emphase, transporta La Fontaine, & fit en même temps développer en lui le goût & l'enthousiasme des vers (*). Malherbe dès cet instant fut l'unique objet de ses délices: il le lisoit, il l'étudioit sans cesse; & non content de l'apprendre par cœur, il alloit jusques dans les bois en déclamer les vers. Il fit plus, il voulut l'imiter; & comme il nous l'apprend lui-même dans une épître à M. Huet, les premiers accens de sa lyre furent montés sur le ton & sur l'harmonie des vers de ce Poète.

*Je pris certain Auteur autrefois pour mon maître;
Il pensa me gêner: à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me désilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
Estimoit dans ses vers le tour & la cadence.
Qui ne les eut prisés? J'en demeurai ravi.
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.*

C'est ainsi que débuta La Fontaine; & c'est ici, à proprement parler, la naissance du talent supérieur qu'on ne peut se lasser d'admirer dans ses ouvrages, & qui les fera passer à la postérité la plus reculée. Heureusement, comme il le dit, le charme cessa; il ne s'en tint point à Malherbe. Glorieux de ses premières productions, il voulut en avoir des témoins pour en jouir davantage. Son pere fut le premier qui les vit, & le bon homme en pleura de joie. Flatté de ce premier succès, il fut chercher encore l'approbation d'un de ses parens nommé Pintrel, Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry, homme de bon sens, qui n'étoit point sans goût,

(*) C'est alors qu'il eût pu s'appliquer la surprise de Perse:

*Nec fonte labra proxi caballino:
Nec in bicipiti somniaffe Parnasso
Memini, ut repente sic Poëta prodirem.*

Perse. prolog. vers. 1. 2. 3.

goût, & qui cultivoit même les lettres (*). Mais celui-ci examinant les choses de plus près, loua d'abord ses essais; l'interrogea sur les routes qu'il suivoit; joignit les conseils aux louanges, & voulut en lui inspirant des principes plus solides, le guider dans la carrière où il alloit se livrer. Il lui mit entre les mains Horace, Virgile, Térence, Quintilien, comme les vraies sources du bon goût & de l'art d'écrire. La Fontaine suivit ces avis avec d'autant plus de docilité, qu'il ne tarda pas à sentir ces beaux traits d'une élégance simple & noble, dont Malherbe s'éloignoit autant par une ardeur inconsidérée de génie, que par une étude trop recherchée d'harmonie, d'expressions ampoulées & d'ornemens superflus.

A ces livres, il joignit la lecture de Rabelais, de Marot, & de l'Astrée de Dursé, seuls auteurs François qu'il affectionnât. Ils étoient en effet, chacun dans leur espèce, très-propres à nourrir & à fortifier la trempe d'esprit de La Fontaine, ainsi que le genre de composition auquel son goût & son penchant le déterminoient plus particulièrement. Rabelais lui inspiroit l'enjouement ingénieux qui devoit animer ses compositions. Marot, qui lui servit de modèle, en préparoit le style; & l'Astrée de Dursé broyoit, pour ainsi dire, dans son imagination les couleurs riantes & variées de ces images champêtres, qu'il a si bien rendues & qui lui sont familières. Quant aux autres Auteurs François, il en lisoit peu, *se divertissant mieux*, disoit-il, *avec les Italiens*. Aussi lût-il & relût-il l'Arioste & Bocace qu'il aimoit singulièrement, & qu'il sçut si bien s'approprier, qu'en les imitant, il a surpassé ces modèles. Enfin, il fit ses délices de Platon & de Plutarque. L'assortiment de ces deux auteurs à ceux qu'auroit choisis La Fontaine, & qui nous indique le caractère singulier de son génie, paroît d'abord avoir quelque chose de bizarre. Mais l'on doit en être d'autant moins surpris, qu'un

(*) On a de lui une traduction des Epîtres de Sénèque, imprimée à Paris en 1681, que La Fontaine eut soin de donner au Public après sa mort.



qu'un homme d'un d'esprit original sçait tout mettre à profit; & que du sein de la gravité même, sortent souvent ce sel & ces pensées vraies & ingénieuses, qui font l'ame de la badinerie & de l'enjouement, & sans lesquelles toute composition languit. Aussi La Fontaine avoit-il étudié sérieusement ces deux Auteurs, dont il avoit noté partout les maximes de morale ou de politique qu'il a semées dans ses Fables. C'est ce qu'a remarqué l'un de ses successeurs à l'Académie (*), sur les exemplaires de Platon & de Plutarque, qui avoient appartehus à La Fontaine.

Dès-lors, livré aux Lettres, & d'un caractère aussi libre qu'indépendant, il s'abandonnoit tout entier à son goût & à son penchant, sans se ressentir des distractions de son état & de ses engagements, lorsqu'une petite aventure parut troubler cette profonde indifférence. Un Capitaine de Dragons nommé *Poignan*, retiré à Château-Thierry, vieux militaire, par conséquent homme d'habitude, avoit pris en affection la maison de La Fontaine, & consommoit auprès de sa femme le loisir & l'ennui qu'il ne sçavoit où porter. Cet Officier n'étoit rien moins que galant, & son age autant que son humeur, pouvoit mettre à l'abri des ombrages, un mari même soupçonneux & jaloux. Cependant, soit par malignité, soit pour s'en divertir; on en fit de mauvais rapports à La Fontaine. Son caractère simple & crédule ne lui permit point de rien examiner, de rien approfondir: il écouta tous les discours, & crut même que son honneur exigeoit qu'il se battit avec Poignan. Saisi de cette idée, il part dès le grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, le presse de s'habiller & de sortir avec lui. Poignan surpris de cette faillie, & n'en prévoyant pas le but, le suit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville, *je veux me battre avec toi*, lui dit La Fontaine, *on me l'a conseillé*: & après lui en avoir expliqué les raisons, La Fontaine sans attendre la réponse de Poignan, met l'épée à

(*) M. l'Abbé d'Olivet. Voyez l'Histoire de l'Académie, Tomc 2. Edit. 1743. p. 314. &c.

la main, & le force d'en faire de même. Le combat ne fut pas long. Poignan, sans abuser des avantages que l'exercice des armes pouvoit lui avoir donné sur son adversaire, lui fit sauter d'un coup l'épée de la main, & en même temps sentir le ridicule de son cartel. Cette satisfaction parut suffisante à La Fontaine: Poignan le ramena chez lui, où ils acheverent, en déjeunant, de s'entendre mieux & de se réconcilier (*).

Les ouvrages de La Fontaine acquéroient déjà de la célébrité, lorsque la fameuse Duchesse de Bouillon, nièce du Cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Elle joignoit à l'assemblage heureux des grâces de son sexe un esprit badin, délicat, enjoué & cultivé. Curieuse des talens, sur-tout éprise de goût pour le genre d'écrire qu'avoit embrassé La Fontaine, elle s'empressa de le connoître & de l'accueillir. Le Poète ne fut pas insensible à ses avances: il lui fit assidûment sa cour; & le désir de lui plaire, échauffé par les charmes de la Duchesse, lui inspira cette gaieté libre & badine, à laquelle on prétend que nous devons les plus aimables de ses Contes.

Lorsque Madame la Duchesse de Bouillon fut rappelée de son exil, elle emmena La Fontaine à Paris. Cette ville fameuse qui rassemble tant de beaux esprits; où les talens se développent, & se communiquent une chaleur réciproque; où le vrai mérite peut briller de tout son éclat; cette Capitale, dis-je, avoit de puissants attraits pour La Fontaine. Aussi ne laissoit-il échapper aucune des occasions qui pouvoient l'y conduire. C'étoit ordinairement lorsqu'il étoit excédé des humeurs de sa femme. Alors sans aigreur, sans reproches, il partoît, & restoit à Paris autant que ses facultés pouvoient le lui permettre.

Mais

(*) M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés sur la vie de son Pere, imprimés à Lausanne & à Genève en 1747, p. 258, 259, 260, raconte ce fait à peu près de la même manière: mais il ajoute qu'après ce combat, comme Poignan protestoit de ne plus remettre les pieds chez lui, puisque cela avoit pu lui donner quelque inquiétude, La Fontaine lui reparut, en lui serrant la main, au contraire, j'ai fait ce que le Public vouloit; maintenant je veux que tu vienne chez moi tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi.

* *



Mais son peu d'arrangement dans ses affaires domestiques, & la mauvaise économie de sa femme, ne lui permettoient pas souvent d'y faire un long séjour. L'un & l'autre sembloient être d'accord pour dissiper un patrimoine honnête & suffisant pour leur condition: & c'est peut-être le seul cas où ces époux aient marqué le plus d'intelligence.

A son arrivée à Paris, La Fontaine y fit rencontre d'un de ses parens nommé Jannart, favori de M. Fouquet Sur-Intendant des Finances, & pour lors dans la plus grande faveur. La Fontaine profita de cette rencontre, & de l'accès que sa réputation, déjà répandue, pouvoit lui donner auprès de ce Ministre. Il lui fut présenté; il lui plut; & pour rendre sa situation plus aisée, M. Fouquet lui fit une pension (*). La reconnaissance que La Fontaine conserva de ce bienfait, est consacrée par différentes piéces de vers, insérées dans l'édition de ses œuvres posthumes, imprimées à Paris in 8°. 1729; où l'on voit, qu'indépendamment de l'attention qu'il eut de faire sa cour à Monsieur & à Madame Fouquet, il eut la généreuse hardiesse de faire éclater ses plaintes & ses regrets sur la disgrâce de ce Ministre, arrivée en 1661, dans un temps où la colere du Roi & la prévention du Public ne permettoient guères une franchise si courageuse. Quant à Jannart, qui fut enveloppé dans la disgrâce de son maître, La Fontaine incapable d'abandonner son ami, le suivit dans son exil à Limoges.

A son retour de Limoges, d'où Jannart fut bientôt rappelé, La Fontaine fut gratifié d'une charge de Gentil-

homme. La Fontaine en tenoit compte à M. Fouquet, par une autre pension de vers, qu'il lui payoit exactement par quartier. C'est en se préparant à cette sorte de paiement qu'il dit dans une épître à un de ses amis.

*Pâques, jour saint, veut autre poëse;
 J'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
 Pour achever toute la pension,
 Quelque Sonnet plein de dévotion.
 Ce terme-là, pourroit être le pire,
 On me voit peu sur zels sujets écrire.*

homme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de *Monsieur*. Mais il ne jouit pas long-temps de cette position brillante, ni des espérances de fortune qu'elle pouvoit lui promettre. La mort précipitée de cette Princesse les fit presque aussi-tôt évahouir.

Cependant ses poésies lui avoient acquis de puissans & généreux Protecteurs, à la tête desquels étoient *Monsieur*, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme, Mesdames de Bouillon & de Mazarin. Madame de la Sabliere (*) surtout, femme d'esprit & d'un mérite rare, le rechercha plus particulièrement encore. Elle connoissoit l'indifférence de La Fontaine non-seulement sur ce qui pouvoit concerner en gros sa fortune, mais encore sur tous les menus détails de son entretien personnel. Elle eut la générosité de l'attirer chez elle, & de le dispenser des soins qu'il étoit incapable de prendre.

La Fontaine jusques-là ne s'étoit soutenu à Paris que par les bienfaits des Protecteurs dont je viens de parler. Mais ces secours, comme on le sent, venoient de loin en loin, & n'avoient rien de réglé. Il n'étoit pas homme à calculer des besoins; aussi se trouvoit-il souvent dans l'embarras. Il n'en étoit pas plus ému, & lorsque les ressources lui manquoient, il s'en alloit à Château-Thierry (†) vendre quelque portion d'héritage, qu'il revenoit aussi-tôt dissiper à Paris, sans prévoir la nécessité future, ni s'inquiéter de la diminution visible de son patrimoine.

Chez Madame de la Sabliere, il profita de la compagnie & des entretiens de Bernier, dont il prit de bonnes leçons de Physique. Son dévouement aux Lettres, le rendoit jaloux de l'amitié de tous les grands Hommes de son siècle. Il les connoissoit, il les recherchoit avec empressement, & faisoit toutes les occasions de s'instruire, soit par leurs conversations, soit en participant à leur étude & à leurs connoissances. Il visitoit souvent Racine;

(*) Elle aimoit la Poésie & la Philosophie, mais sans ostentation. C'est pour elle que Bernier, qui demouroit chez elle, fit l'abrégé de Gassendi.

(†) Il faisoit ordinairement ce voyage tous les ans vers le mois de Septembre, accompagné de Boileau, Racine, Chapelain, ou de quelques autres amis.

Racine; ils faisoient ensemble de fréquentes lectures d'Homere & des autres Poëtes Grecs dans la version latine, car La Fontaine n'entendoit point leur langue. Tous les deux à portée de sentir & de connoître les beaux morceaux qu'ils rencontroient, ils les examinoient, se communiquoient leurs remarques, & leurs réflexions. La Fontaine sur-tout s'affectionnoit singulièrement des beaux traits qui l'avoient une fois frappé. Son ame alors se remplissoit d'une espece d'enthousiasme qui, pendant plusieurs jours, s'emparoit de son esprit, au point de lui ôter la liberté de s'occuper de tout autre objet, il y révoit sans cesse, il en parloit de même. C'est ainsi, rapporte-t-on, que s'étant un jour laissé conduire à Ténèbres par Racine, & que s'ennuiant de la longueur de l'Office, il se mit à lire dans un volume de la Bible qui contenoit les petits Prophètes. Il étoit tombé par hazard sur la prière des Juifs dans Baruch, lorsque se retournant tout à coup vers Racine: *qui étoit ce Baruch?* dit-il, *sçavez-vous que c'est un beau génie?* Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, & ne se lassoit point de demander à tous ceux qu'il rencontroit: *avez vous lu Baruch? C'étoit un grand génie.* Ce trait qui dans tout autre indiqueroit une sottise surprise, caractérise la préoccupation naturelle dont l'esprit de La Fontaine étoit susceptible, & la forte impression qu'il recevoit des objets sur lesquels il avoit une fois fixé son esprit.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce même homme, si négligent dans ses affaires & dans ses devoirs, si incapable de tous soins de fortune, de toutes vûes politiques, étoit d'un conseil excellent & sûr pour tous ceux qui, dans quelque situation difficile, venoient lui confier leurs peines. Insensible pour tout ce qui le regardoit, il s'attendrissoit à la vûe des malheureux; il adoptoit, pour ainsi dire, l'état & l'embarras de ceux qui étoient dans l'infortune, ou dans l'incertitude inquiète de la conduite qu'ils devoient tenir en certains cas qui pouvoient décider de leur sort: il trouvoit des expédiens heureux, & leur donnoit les meilleurs conseils. C'étoient les seules occasions où l'on peut dire qu'il sortoit de lui-même.

Toujours plongé dans quelque méditation, où il étoit
comme

comme absorbé, on le voyoit dans une distraction prodigieuse, ne sçachant souvent ni ce qu'on disoit dans une conversation, ni ce qu'il y disoit lui-même, à moins qu'il ne se trouvât familièrement à table avec des personnes de sa connoissance, & qu'on y traitât quelque sujet agréable & de son goût. Alors sa contenance & les traits de sa physionomie qui, dans toute autre occasion, n'annonçoient rien moins qu'un homme d'esprit, se paroient des grâces de son génie; ses yeux s'animoient, parloient le langage de ses idées; il disoit tout ce qu'il vouloit & le disoit si bien qu'il enchantoit les oreilles les plus délicates. C'est à ces instans agréables, dont il ne s'est jamais aperçu lui-même, qu'il devoit l'empressement qu'ont eu les personnes les plus distinguées de la Cour & de la ville, de jouir de sa conversation & de l'admettre à leur table. Mais l'on doit bien s'apercevoir par ce que j'ai déjà tracé de son caractère, qu'il ne donnoit pas indifféremment partout la même satisfaction ni le même plaisir. Témoin l'aventure rapportée par Vigneul Marville (*).

„ Trois de complot, dit-il, par le moyen d'un quatrié-
 „ me qui avoit quelque habitude auprès de cet homme
 „ rare, nous l'atirâmes dans un petit coin de la ville, à
 „ une maison consacrée aux Muses, où nous lui donnâmes
 „ un repas, pour avoir le plaisir de jouir de son agréa-
 „ ble entretien. Il ne se fit point prier; il vint à point
 „ nommé sur le midi. La compagnie étoit bonne, la ta-
 „ ble propre & délicate, & le buffet bien garni. Point
 „ de complimens d'entrée, point de façons, nulle gri-
 „ mace, nulle contrainte. La Fontaine garda un profond
 „ silence; on ne s'en étonna point, parce qu'il avoit
 „ autre chose à faire qu'à parler. Il mangea comme
 „ quatre, & bût de même. Le repas fini, on commença
 „ à souhaiter qu'il parlât; mais il s'endormit. Après trois
 „ quarts d'heure de sommeil il revint à lui. Il vouloit
 „ s'excuser sur ce qu'il avoit fatigué. On lui dit que cela
 „ ne demandoit point d'excuse, que tout ce qu'il faisoit
 „ étoit bien fait. On s'approcha de lui, on voulut le
 „ mettre

(*) Dans ses Melanges de Litterature. T. 2 P. 354.



XIV VIE DE LA FONTAINE.

„ mettre en humeur & l'obliger à laisser voir son esprit;
 „ mais son esprit ne parut point, il étoit allé je ne sçais
 „ où, & peut-être alors animoit-il ou une grenouille
 „ dans les marais, ou une cigale dans les prés, ou un
 „ renard dans sa tanière; car durant tout le temps que
 „ La Fontaine demeura avec nous, il ne nous sembla
 „ être qu'une machine sans ame. On le jeta dans un
 „ carosse, où nous lui dimes adieu pour toujours. Jamais
 „ gens ne furent plus surpris, & nous disions les uns aux
 „ autres: comment se peut-il faire qu'un homme qui a
 „ sçu rendre spirituelles les plus grossières bêtes du monde,
 „ & les faire parler le plus joli langage qu'on ait ja-
 „ mais oui, ait une conversation si sèche & ne puisse pas
 „ pour un quart d'heure faire venir son esprit sur ses le-
 „ vres, & nous avertir qu'il est là”.

Une autre fois, étant invité à dîner dans un de ces endroits, où le maître de la maison présente un homme d'esprit aux convives, comme un des mets de sa table; il mangea beaucoup, & ne dit mot. Comme il se retireroit de table de fort bonne-heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie; on lui représenta qu'il avoit très-peu de chemin à faire: *je prendrai le plus long*, répondit La Fontaine, & le voilà parti (*).

Il s'avisoit rarement d'entamer la conversation; & comme il étoit presque toujours préoccupé, il y plaçoit souvent des idées ou des réflexions bizarres & singulières, auxquelles on ne s'attendoit guères. Il étoit un jour chez M. Despreaux avec plusieurs personnes d'une érudition distinguée; Racine, entr'autres, & Boileau le Docteur. On y parloit depuis long-temps de S. Augustin & de ses ouvrages; mais La Fontaine tranquille & silencieux n'avoit point encore pris part à cette conversation, lors que s'éveillant tout-à-coup au nom de S. Augustin, *croyez-vous*, s'écria-t-il, en s'adressant à l'Ab-
 bé

(*) C'étoit chez M. Laugois d'Imbercourt, Fermier général, où M. Freron prétend qu'il fit *si bonne chère avec si peu de dépense d'esprit*. M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donné sur la vie de son père, dit, que c'étoit chez M. le Verrier. Voyez le Tôme premier de ce Livre, page 257.

bé Boileau, que *S. Augustin* eut plus d'esprit que *Rabelais* ? Le Docteur interdit de la question, & le parcourant des yeux avec surprise : prenez garde, répondit-il, *Monsieur de La Fontaine*, vous avez un de vos bas à l'envers, ce qui étoit vrai.

Le bruit ni les discours ne pouvoient troubler la léthargie apparente de ses méditations. Il étoit aussi difficile de l'en retirer, que d'interrompre dans sa conversation le fil des idées dont il étoit une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec Molière & Despreaux, où l'on disputoit sur le genre dramatique; il se mit à condamner les à parte. Rien, disoit-il, n'est plus contraire au bon sens. Quoi! le parterre entendra ce qu'un Acteur n'entend pas, quoi qu'il soit à côté de celui qui parle. Comme il s'échauffoit en soutenant son sentiment de façon qu'il n'étoit pas possible de l'interrompre & de lui faire entendre un mot: Il faut, disoit Despreaux à haute voix, tandis qu'il parloit; il faut que *La Fontaine* soit un grand coquin, un grand maraud, & répétoit continuellement les mêmes paroles, sans que *La Fontaine* cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire; sur quoi revenant à lui comme d'un rêve interrompu: de quoi riez-vous donc? demanda-t-il: comment lui répondit Despreaux, je m'épuise à vous injurier fort haut, & vous ne m'entendez point, quoique je sois si près de vous, que je vous touche; & vous êtes surpris qu'un Acteur sur le théâtre n'entende point un à parte, qu'un autre Acteur dit à côté de lui?

C'étoit ainsi que Racine & Despreaux, avec lesquels il étoit extrêmement lié, s'amusoient quelquefois à ses dépens. Aussi l'appelloient-ils le *Bon-homme*; quoiqu'ils connussent bien d'ailleurs tout ce qu'il valoit. Une fois, entr'autres, qu'ils étoient à souper chez Molière, avec Descoreaux, célèbre joueur de flûte; *La Fontaine* y parut plus rêveur & plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de sa distraction, Despreaux, & Racine, qui étoit naturellement porté à la raillerie (*).

(*) M. de Valincourt remarque qu'il avoit l'esprit porté à la raillerie & même à une raillerie amère. Voyez les Mémoires sur la vie de Jean Racine, pages 192, 193, 194. &c. T. I.



se mirent à l'agacer par différens traits plus vifs & plus piquans les uns que les autres Mais la Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avoient cependant poussé si loin la raillerie, que Mollère, touché de la patience & de la douceur de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, & de dire à Descoteaux, en le tirant à part au sortir de table, *nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le Bon-homme.*

La plupart de ses actions n'étoient ni préméditées, ni suivies: le hazard en produisoit une partie, & l'autre étoit l'ouvrage des inspirations d'autrui. Lorsque Madame de La Fontaine se fut retirée à Château-Thierry, Racine & Despreaux représentèrent à notre Poète que cette séparation n'étoit pas décente & ne lui faisoit point honneur. Ils lui conseillèrent un raccommodement. La Fontaine, sans délibérer, partit. Il se rendit en droiture chez sa femme: mais le domestique de la maison qui ne le connoissoit point, lui dit, que Madame de La Fontaine étoit au Salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ses amis, qui le retint à souper & à coucher. La Fontaine bien régalé, oublia sa mission; & sans songer à sa femme, se remit le lendemain dans la voiture publique, & revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empresèrent de lui demander le succès de son voyage: *J'ai été pour voir ma femme, leur dit-il, mais je ne l'ai point trouvée; elle étoit au Salut.*

L'amour des Lettres est souvent un vainqueur impérieux qui domine sur les sentimens les plus naturels. Lorsque l'esprit est une fois livré à cet amour, les autres facultés de l'ame, languissantes, semblent être arrêtées à ce charme puissant, & devenir indifférentes pour les objets extérieurs. La Fontaine saisi par cet enchantement, étoit non-seulement incapable des conversations ordinaires, ain^{si} que le grand Corneille, la Bruyere, Rousseau, Malbranche &c; mais son indifférence alloit jusqu'à l'oubli de lui-même & des objets qui le regardoient de plus près. Il eut un fils en 1660 (*) qu'il garda

(*) Mort en 1722. De ce fils sont issus un garçon & trois filles, qui sont encore existans.

de fort peu de temps auprès de lui. M. de Harlay, depuis Premier Président, l'avoit adopté, & s'étoit chargé de son éducation & de sa fortune. Il y avoit déjà plusieurs années que La Fontaine l'avoit perdu de vûe, lorsqu'on les fit rencontrer dans une maison où l'on vouloit jouir du plaisir de la surprise du pere. La Fontaine, en effet, ne se douta point que ce fut son fils. Il l'entendit parler; & témoigna à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & de très-bonnes dispositions. L'on saisit ce moment pour lui dire que c'étoit son fils; mais sans en être plus ému: *ah! répondit-il, j'en suis bien-aise.*

Cette indifférence alloit en lui jusqu'à l'insensibilité. Un jour Madame de Bouillon allant à Versailles, le rencontra le matin qui révoit seul sous un arbre du Cours. Le soir en revenant, elle le retrouva dans le même endroit, & dans la même attitude, quoiqu'il fit très-froid, & qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée. (*)

C'est ainsi que travailloit souvent La Fontaine: tous les endroits lui étoient bons & indifférens. Il n'eut jamais de cabinet particulier, ni de bibliothèque. La vaine recherche des commodités, la manie de certains arrangemens, la symmétrie étudiée des ornemens, la composition & le choix d'un appartement; toutes ces choses, devenues souvent l'inquiétude & le tourment de quelques personnes d'esprit, ne vinrent jamais piquer son goût, ni troubler sa tête. La seule décoration qui lui vint en fantaisie, fut celle d'environner l'intérieur d'un cabinet de toutes les figures, en plâtre & en terre cuite, des anciens Philosophes qu'il pût rassembler ou faire jeter en moule. Cet assemblage le divertissoit: il appelloit ce réduit la *chambre des Philosophes*. (†)

Le

(*) Ce n'est pas dans une position semblable qu'Horace eut dit:

Compressis agito labris. Ubi quid datur off,

Illudo chartis.

Horat. Sat. IV. v. 137, &c.

(†) Voyez une Lettre de lui à M. de Bonrepaux, du 31. Août 1687. insérée parmi les Œuvres de Saint-Evremond.

XVIII VIE DE LA FONTAINE.

Le célèbre Lully natif de Florence, se mit un jour en tête d'avoir un Opéra de lui. Il fut le trouver, le cajola, & le berça si bien des promesses les plus flatteuses, qu'il parvint à son but. Lully étoit ardent, impatient; & son activité ne permit point à La Fontaine de s'endormir. Il l'obsédoit sans cesse, soit pour des dispositions toujours nouvelles de quelques scènes; soit pour des alongemens ou racourcilemens de certains vers, soit enfin pour des changemens qui varioient chaque jour au gré de ses caprices. Cet ouvrage étoit enfin fini, lorsqu'au bout de quatre mois de persécution, Lully, sans mot dire, abandonna La Fontaine & son Opéra, pour adopter celui d'Alceste de Quinault, qu'il mit en musique, & qui fut joué à Saint Germain devant la Cour. La Fontaine, aussi sensible à la perte de son temps & de son loisir, qu'au mépris du Musicien, ne put se refuser à l'indignation qu'inspira ce procédé à tous ses amis. C'est à leur sollicitation qu'il composa le morceau plein de sel intitulé *le Florentin*, qu'on trouve dans ses œuvres posthumes, & dans lequel en parlant du mauvais tour de Lully, il peint ainsi son caractère:

. *Il me fit travailier:*

Le Paillard s'en vint réveiller

Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,

Qui ne devoit en nulle guise

Etre dupe; il le fut, & le sera toujours:

Viens encore un trompeur, je ne tarderai guères. &c.

Incapable de haine, ou de conserver long-temps le ressentiment des injures: il ne tarda pas à être fâché d'avoir écrit contre Lully. C'est ce qu'on voit dans une de ses épîtres à Madame de Thiange, où parmi les excuses qu'il emploie, & en parlant des conseils qui lui avoient été donnés, il dit:

Les conseils. Et de qui? du Public; c'est la ville,

C'est la Cour, & ce sont toutes sortes de gens,

L.

*Les amis, les indifférens,
 Qui n'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
 Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
 La méritois-je? on dit que non.*

C'est le seul ressentiment qu'il eut dans sa vie. Son humeur tranquille & débonnaire le rendoit insensible à toutes les petites délicatesses qui heurtent la vanité & qui blessent l'amour-propre de la plupart des hommes. On eût dit qu'il étoit incapable de sentir même la raillerie piquante: on en a déjà vu quelques exemples: Aussi ses amis avoient-ils le droit de lui faire, ou de lui dire tout ce qu'ils vouloient: jamais il ne s'en fâchoit. Il souffroit aisément leur mauvaise humeur, & ne leur tenoit que des propos obligeans, même dans les occasions où la patience peut échapper aux plus modérés. Le peu d'estime qu'il avoit de lui-même, son humilité naturelle, capable de faire honneur à la piété même qu'il n'avoit pas, lui déroboient la connoissance de son mérite & de la sublimité de ses talens. Ses productions étoient les fruits d'un génie aisé; elles couloient tellement de source & lui coûtoient si peu d'effort, qu'il ne faisoit pas plus d'attention à ce qu'elles valoient, qu'il en faisoit à ce qui le regardoit lui-même. Personne n'ignora plus que lui l'estime dont il étoit digne: aussi étoit-il de tous les hommes le moins propre à faire remarquer qu'il la méritoit. Il regardoit l'industrie qu'il eût fallu pour cela, comme une peine, ou comme un soin qui ne le concernoit pas, & qui n'étoit que l'affaire des autres. C'étoit en vain qu'à table ou dans un cercle, on auroit attendu de lui quelque propos ou quelque récit qui répondit à la licence répandue dans une bonne partie de ses ouvrages. Personne n'étoit ni plus retenu devant les femmes qu'il aimoit & qu'il respectoit beaucoup, ni plus réservé & plus circonspect dans les conversations même les plus familières & les plus libres. Lorsqu'il étoit obligé d'aller dans quelques compagnies où l'on exigeoit le récit de quelques Fables, ou de quelques Contes,

*** 2

il



il s'en excusoit modestement sur son incapacité à les bien rendre, & sur son défaut de mémoire. S'il étoit d'avantage pressé, il présentoit à sa place, dit-on, un nommé *Gaches* qu'il menoit souvent avec lui, & qui, prenant aussi-tôt la parole, s'acquittoit très-bien de ces sortes de commissions.

Personne ne fut si simple & si naïf dans son air, dans ses manières, & dans toutes ses actions: A le voir agir, à observer la singularité de ses surprises; on l'eut pris pour l'homme du monde le plus neuf ou le plus incapable de sentiment. Ce caractère d'une ingénuité qui tenoit de l'enfance, ayant passé de sa plus tendre jeunesse dans son âge le plus mûr, pouvoit le faire regarder, par ceux qui ne le connoissoient pas, comme une espee d'automate. C'est en badinant sur l'impression naturelle qui résultoit de son extérieur & de ses mœurs, que *Madamé de la Sabliere* dit un jour, après avoir congédié tous ses domestiques à la fois; *Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux; mon chien, mon chat, & mon La Fontaine.*

Lorsqu'il publia son Livre des *Amours de Psiché & de Cupidon*, la malignité de quelques courtisans voulut insinuer à plusieurs personnes, qu'il avoit eu en vûe certaines amours de *Louis XIV.* L'on crut y découvrir des traits de plaisanterie & de satire qui, sans être même voilés par la fiction, s'appliquoient exactement à ce Monarque. Le goût de ces commentaires, & la fausse clef de cette prétendue énigme commençoient à s'accréditer; lorsque *La Fontaine* qui ne s'apercevoit de rien, & qui n'avoit eu aucune mauvaise intention, fut tout à coup effrayé par les avertissemens de ses amis, & par la conséquence de ces bruits. Il courut faire part de ses craintes au Duc de *Saint-Aignan*, l'un des favoris de *Louis XIV.* qui, sans adopter entièrement ses excuses, en eut cependant compassion, & promit de le tirer d'affaire. *Faites relire*, lui dit ce Seigneur, un exemplaire de cet ouvrage. *Je vous introduirai chez le Roi, dans le moment qu'il sera le plus environné de courtisans; vous lui présenterez vous-même votre livre, & soyez persuadé qu'après cette démarche il n'y aura plus d'interprétations.* Ce projet eut le succès qu'on en attendoit: chacun se tût, & *La Fontaine* reprit sa tranquillité ordinaire. La

La mort de M. de Colbert arrivée en 1683. laissa une place vacante à l'Académie Française, pour laquelle La Fontaine (*) & Despreaux furent en concurrence. Ces deux grands Poètes avoient également le droit de se mettre sur les rangs. Mais la licence répandue dans les ouvrages de notre Auteur (†) réveilloit dans cette Compagnie une délicatesse qui sembloit ne devoir pas lui être favorable. Cependant La Fontaine que la plupart des Académiciens désiroient pour confrere, à cause de son rare génie & de sa grande réputation, eut seize voix contre sept. Mais Despreaux étoit plus connu à la Cour. Louis XIV. même l'honoroit d'une bienveillance particulière (§). Son parti se hâta d'intéresser la religion du Roi: & les ordres qu'on en attendoit pour la réception de La Fontaine, demeurèrent suspendus. Dans cet intervalle, il parut sentir l'éguillon de la gloire qu'il avoit jusqu'alors regardé avec trop d'indifférence. Ses amis vinrent l'exciter & le tirer de son inaction naturelle. Il se donna des mouvemens, & présenta au Roi une Balade, dont l'envoi est ajusté aux circonstances dans lesquelles se trouvoit La Fontaine. Il y sollicita en sa faveur, & tire parti du refrain qui sert en même temps à célébrer la gloire du Monarque.

*Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne sont que sornettes;
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? soyez moins rigoureux,*

Plus

(*) Il avoit alors 75 ans.

(†) Lorsque La Fontaine témoigna souhaiter d'être admis à l'Académie Française il écrivit, dit M. Perrault, une lettre à un Prélat de la Compagnie, où il marquoit & le déplaisir de s'être laissé aller à une telle licence, & la résolution où il étoit de ne plus composer rien de semblable.

(§) Il étoit chargé dès ce temps-là par Louis XIV. d'écrire son histoire, conjointement avec Racine; & Despreaux étoit alors à la suite de ce Prince, pour être témoin oculaire de ses expéditions. M. de Valincourt succéda à Racine, & fut associé à Despreaux, après la mort duquel il resta seul chargé de cet ouvrage.

*** 3



XXII VIE DE LA FONTAINE.

*Plus indulgent, plus favorable qu'eux,
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut que m'être heureux.*

Il prit fort à cœur le succès de cette affaire, & c'est le seul trait d'ambition qu'on puisse remarquer dans le cours de sa vie. Cependant six mois s'étoient écoulés sans décision de la part du Roi; lorsqu'une autre place vint à vaquer à l'Académie par la mort de M. de Bezons; Despreaux y fut élu. Ce fut alors que Louis, mieux disposé en faveur de Despreaux, mais qui s'étoit fait une loi de ne jamais prévenir les suffrages de l'Académie, s'expliqua ainsi au Député qui venoit lui rendre compte de cette seconde élection: *Le choix qu'on a fait de M. Despreaux, n'est très-agréable, & sera généralement approuvé. Vous pouvez, ajouta-t-il, recevoir incessamment La Fontaine, il a promis d'être sage.*

L'Académie reçut avec joie cette approbation; & sans attendre la réception de Despreaux qui se trouvoit en Flandres avec le Roi, & qui eut été faite le même jour: elle se hâta de procéder à celle de La Fontaine, qui se fit le 2. Mai 1684. Cet empressement, & la haute opinion qu'on avoit de ses talens, furent manifestés publiquement dans cette assemblée par M. l'Abbé de la Chambre qui étoit alors Directeur. Il prit la parole, & s'adressant à La Fontaine: *L'Académie, dit-il, reconnoît en vous. Monsieur, un de ces excellens Ouvriers, un de ces fameux Artisans de la belle gloire, qui va la soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France, & pour perpétuer la mémoire d'un règne si fécond en merveilles.*

Elle reconnoît en vous, un génie aisé & facile, plein de délicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui dans sa simplicité apparente & sous un air négligé, renferme de grands trésors & de grandes beautés.

Il fut estimé & chéri de ses confreres, parmi lesquels il parut toujours avec cette candeur & cette bonté de caractère qu'on ne peut se donner, ni même imiter quand on ne l'a pas. Simple, doux, ingénu, plein de droiture, il n'eut jamais la moindre mésintelligence avec aucun d'eux. Lors même que Furetière se fut rendu indigne de

de la place qu'il occupoit à l'Académie, & qu'il fut question de l'en exclure; (*) La Fontaine ne put se résoudre à concourir à cette scierrière. Il voulut donc étayer Furetière de son suffrage; mais malheureusement, l'une de ses distractions ordinaires (†) le surprit au moment qu'on alloit au scrutin pour cette exclusion. Au-lieu de placer ses boules comme il le falloit, il mit la noire où devoit être la blanche. & ajouta une voix à celles qui étoient déjà contre Furetière, ce que celui-ci ne lui pardonna pas.

La Fontaine ne connoissoit ni les intrigues ni l'art de briguer les faveurs; il fuyoit la Cour, pour laquelle il n'avoit pas moins d'éloignement que pour tous ceux auprès desquels il falloit s'affujettir, se contraindre, ou se déguiser. Mais il n'est pas moins surprenant qu'il ait échappé seul, parmi tous les grands Hommes de son temps, aux libéralités & aux bienfaits de Louis XIV. auxquels, comme l'observe M. de Voltaire, il avoit droit de prétendre & par son mérite & par sa pauvreté. Après la mort de Madame de la Sablière, il se trouva réduit dans la situation la plus difficile à supporter. En perdant cette illustre amie, La Fontaine perdit aussi les douceurs de la vie qui lui étoient les plus chères & les plus précieuses. Son repos & sa tranquillité en furent troublés. Il se vit isolé, & contraint de pourvoir à ses besoins, de-
ve-

(*) Voyez l'Histoire de l'Académie par M. Pellisson, où les particularités & les causes de cette exclusion sont détaillées.

(†) Parmi plusieurs distractions, on rapporte qu'il portoit depuis deux jours un habit neuf, sans s'en être aperçu; lorsqu'un de ses amis qu'il rencontra dans la rue, vint lui causer une grande surprise, en lui en faisant son compliment. C'étoit Madame d'Herward, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, qui, à l'insçu de La Fontaine, avoit fait mettre cet habit dans sa chambre à la place de celui qu'il portoit ordinairement.

Une autre fois, & ce fait est confirmé par une tradition bien constante, il oublia d'avoir été à l'enterrement d'une personne, chez laquelle il arriva pour dîner avec quelques amis, qui s'étoient embarqués sous sa conduite. Mais le portier lui ayant dit que son maître étoit mort depuis huit jours: *ah! repondit La Fontaine avec étonnement, je ne croyois pas qu'il y eut si long-temps.*

venus plus sensibles par l'âge, & que l'attention & la générosité de sa bienfaitrice lui avoient laissé ignorer pendant une bonne partie de sa vie. La nécessité, s'il faut le dire, pensa pour lors l'exiler de sa patrie, & dérober honteusement à la France l'un des génies qui lui ait fait le plus d'honneur. Il étoit aussi connu par ses ouvrages en Angleterre, qu'estimé par les qualités de son ame. Madame de Bouillon (*) s'y trouvoit alors avec Madame de Mazarin sa sœur. Elles apprirent que La Fontaine ne vivoit pas commodément à Paris: elles voulurent l'attirer à Londres, & se joignirent pour cet effet à Madame Harvey (†), au Duc de Devonshire, à Milord Montaigu, à Milord Godolphin, qui tous ensemble s'engagerent à lui assurer une subsistance honorable. Saint-Evremond ne fut pas le dernier à vouloir le séduire. Il lui écrivit plusieurs lettres, & La Fontaine étoit ébranlé, lorsqu'il fut détourné de ce voyage par les dernières circonstances de sa vie, dont je vais rendre compte. (§).

Vers la fin de 1692, il tomba dangereusement malade. Jusqu'alors il n'avoit guères porté sa vûe sur le culte ni sur les objets de la Religion; & les affaires de son salut avoient été enveloppées dans l'oubli & dans la profonde in-

(*) Elle étoit arrivée en Angleterre dès l'année 1687. pour voir sa sœur.

(†) Elisabeth Montaigu, veuve de M. le Chevalier d'Harvey, mort à Constantinople, où il avoit été envoyé en Ambassade par Charles II. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit & de mérite. C'est elle qui contribua le plus à faire venir en Angleterre Madame de Mazarin, avec qui elle lia ensuite une amitié très-étroite. Etant allée à Paris en 1683. La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez Milord Montaigu son frere, Ambassadeur d'Angleterre. Elle lui donna alors le sujet de la Fable du *Renard Anglois*, où La Fontaine a fait entrer son éloge, & qu'il lui adressa.

(§) L'on prétend qu'alors La Fontaine se mit à apprendre la langue Angloise, & que la secheresse & l'ennui de cette étude le détournèrent d'aller en Angleterre. Mais notre langue y étoit dès ce temps aussi connue qu'aujourd'hui. Saint Evremond, à portée de l'instruire de ce qui s'y passoit, n'apprit jamais l'Anglois, & La Fontaine étoit moins capable qu'un autre, d'être arrêté par une précaution aussi superflue.

indifférence qui régnoient sur sa vie. La loi naturelle dirigeoit son cœur, & guidoit l'innocence de ses mœurs. Son esprit ennemi du travail, incapable d'effort ou de contention de quelque nature qu'elle put être, ne se donna jamais la peine de suivre long-temps le même objet, & moins encore de se porter à la contemplation des choses qui sont hors de la sphère naturelle de l'homme. Le Curé de S. Roch, informé de la maladie sérieuse de La Fontaine, lui envoya le P. Poujet (*), homme d'esprit, & qui pour lors étoit Vicaire de cette Paroisse. Ce prêtre pour donner à sa visite un air moins sérieux & moins suspect, se fit annoncer de la part de son pere, chez qui La Fontaine alloit quelquefois, pour s'informer de l'état de sa santé. Pour lui ôter toute méfiance, il se fit accompagner d'un ami commun, qui l'étoit encore plus particulièrement du malade. Après les politesses d'usage, le P. Poujet fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion, & sur les preuves qu'on en tire tant de la raison que des Livres saints. Sans se douter du but de ses discours: *Je me suis mis, lui dit La Fontaine, avec sa naïveté ordinaire, depuis quelque temps à lire le Nouveau Testament: je vous assure, ajouta-t-il, que c'est un fort bon livre; oui par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu; c'est celui de l'éternité des peines: je ne comprends pas, dit-il, comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Le Pere Poujet satisfit à cette objection par les meilleures raisons qu'il put trouver dans ce moment; & La Fontaine, après plusieurs répliques, fut si content de l'entendre, qu'il le pria de revenir. Le P. Poujet ne demandoit pas mieux; il partit, & lui laissa l'ami qu'il avoit amené. Le but de cette séparation préméditée étoit d'amener La Fontaine à la confiance de ses sentimens & de ses dispositions présentes. En effet, satisfait de cette visite, il dit à son ami, que s'il avoit à se confesser, il ne prendroit point d'autre directeur que cet Ecclésiastique. Le

(*) *Amable Poujet.* Il venoit de quitter récemment les bancs de Sorbonne où il avoit pris tous ses grades & le bonnet de Docteur. Il entra depuis dans l'Oratoire. Il composa le Catéchisme de Montpellier, & mourut à Paris en 1723.

Le P. Poujet instruit du succès de sa visite, fut exact depuis ce temps à lui en rendre deux par jour, dans lesquelles il ne cessoit, en le familiarisant avec ses discours, d'éclaircir ses doutes, & de répondre à ses questions avec l'adresse & la sagesse d'un habile homme. Ce n'étoit au fond, ni impiété, ni l'incrédulité qu'il avoit à combattre. La Fontaine toujours vrai, toujours sincère & rempli de bonne foi, ne cherchoit qu'à s'instruire, & à se convaincre. Il ne vouloit point faire tenir à sa bouche un langage que son cœur ou son esprit démentissent. Je ne rapporterai point les différentes objections qu'il fit, ni la manière dont le P. Poujet s'y satisfaisoit. Mais je ne sçaurois passer sous silence deux points intéressans sur lesquels La Fontaine eut peine à se rendre. Le premier fut une satisfaction publique sur ses Contes, que ce Directeur exigea de lui: l'autre, la promesse de ne jamais donner aux Comédiens une pièce de théâtre qu'il avoit composée depuis peu, & dont il avoit reçu les applaudissemens des connoisseurs, & des amis auxquels il l'avoit lûe.

Quoique La Fontaine ne regardât pas ses Contes comme un ouvrage irrépréhensible, il ne pouvoit cependant imaginer qu'ils fussent capables de produire des effets aussi pernicious qu'on le prétendoit. Il protestoit qu'en les écrivant ils n'avoient jamais fait de mauvaises impressions sur lui: & comme sa manière ordinaire étoit de juger des autres par lui-même, il attribuoit ce qu'on lui disoit là-dessus à une trop grande délicatesse. C'est ainsi qu'il se défendoit contre l'espece d'amande honorable qu'on exigeoit de lui; mais l'éloquence du P. Poujet l'emporta sur ses répugnances. La Fontaine convaincu, se résigna, & consentit à tout ce que ce Directeur jugeroit nécessaire & convenable dans cette occasion. Quant à la pièce de théâtre, il ne se rendit point avec la même docilité. Les discussions & la controverse, entre son ami Racine & M. Nicole sur ce point, étoient encore présentes à son esprit. La décision du P. Poujet lui parut trop sévère; il en appella à une consultation en forme de plusieurs Docteurs de Sorbonne. Elle ne lui fut point favorable; & sans balancer il jettâ sa pièce au feu, sans en retenir de
copie

copie. Cét ouvrage est resté perdu, on n'en sçait pas même le titre.

Parmi tous ces débats & toutes ces exhortations, où se trouvoient employées tantôt une douce persuasion, & tantôt la crainte des peines de l'autre vie; je ne dois pas oublier les réflexions de la Garde de La Fontaine, qui désignent d'une manière aussi naturelle qu'originale, les sentimens & l'opinion qu'il inspiroit de lui. *Eh! ne le tourmentez pas tant*, dit-elle un jour avec impatience au P. Poujet, *il est plus bête que méchant*. Une autre fois avec un air de compassion, *Dieu n'aura jamais*, disoit-elle, *le courage de le damner*.

Enfin après plus de six semaines de conférences assidues & redoublées, La Fontaine fit une confession générale; & reçut le Saint Viatique le 12 Février 1693, avec des sentimens dignes de la candeur de son ame, & des vertus du meilleur Chrétien. C'est dans ce moment qu'avec une présence d'esprit admirable, & dans les meilleurs termes, il détesta ses Contes (*) en présence de Messieurs de l'Académie. Il les avoit fait prier de se rendre chez lui par Députés, pour être les témoins publics de son repentir, de ses dispositions, & de la protestation authentique qu'il fit de n'employer ses talens à l'avenir, s'il recouvroit la santé, qu'à des sujets de piété (†).

II

(*) Il renonça en même temps au profit qui devoit lui revenir d'une nouvelle édition de ses Contes; qu'il avoit rétouchée, & qui s'imprimoit alors en Hollande.

(†) Quelques-uns crurent alors que La Fontaine étoit mort, ou qu'il ne releveroit point de cette maladie; & ce fut dans ce temps que le Poëte Lignière répandit dans Paris l'Epigramme suivante.

*Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il soit éteint:
Pelisson est mort en impie,
Et La Fontaine comme un saint.*

Cependant aucun de ces faits n'étoient vrais. Car La Fontaine ne mourut pas; & de ce que la violence de la maladie avoit surpris Pelisson sans lui donner le temps de recevoir les derniers Sacremens qu'il avoit différé au lendemain, l'on ne pouvoit en inférer qu'il fût mort en impie.

*** 2

Il tint exactement parole (*). Il revint de cette maladie, & la première fois qu'il put affister à l'Académie, il y renouvela la protestation qu'il avoit faite devant les Députés, & fit lecture dans l'Assemblée d'une Paraphrase en vers François de la Prose des morts *Dies iræ*. Il l'avoit composée pour s'entretenir de la pensée de la mort, & pour se pénétrer des vérités les plus terribles de la Religion.

Le jour qu'il reçut le Saint Viatique, Monsieur le Duc de Bourgogne qui n'avoit encore atteint que sa onzième année, fit une action digne du sang des Bourbons. De son pur mouvement, & sans y être porté par aucun conseil, il envoya un Gentilhomme à La Fontaine pour s'informer de l'état de sa santé, & pour lui présenter de sa part une bourse de cinquante louis d'or. Il lui fit dire en même temps qu'il auroit souhaité d'en avoir davantage; mais que c'étoit tout ce qu'il lui restoit du mois courant, & de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs. Ce Prince dans qui l'Europe voyoit de si bonne heure germer les vertus & les sentimens dignes de la grandeur de son rang, se mit dès ce temps à la tête des bienfaiteurs de La Fontaine; & par ses largesses ecarta la nécessité qui, comme nous l'avons vu plus haut, alloit bientôt livrer La Fontaine à l'ambitieuse rivalité d'une Nation, qui nous dispute la gloire de soutenir le mérite, & de récompenser les talens.

Après sa maladie, La Fontaine fut invité par Madame d'Herward (†) qui l'aimoit beaucoup, à venir loger chez elle

(*). C'est par une erreur peu réfléchie & mal hazardée, que Lokman, dans son livre des Amours de Pisché & de Cupidon, en Anglois, in 8vo. 1744. imprimé à Londres, suppose dans une vie qu'il a voulu donner de La Fontaine, qu'après cette maladie, il composa encore quelques pièces trop libres & dans le goût de ses Contes. Il en cite pour preuve l'édition d'un livre intitulé *Ouvrages de Prose & de Poësie, des sieurs de Maucroy & de La Fontaine*, qui parut en 1685; époque bien antérieure à la conversion de La Fontaine; & qu'il pouvoit aisément consulter.

(†) Femme de M. d'Herward Conseiller au Parlement, qui conserva la mémoire de La Fontaine avec tant de vénération, qu'il se faisoit un plaisir de

elle. Il accepta cette offre, & retrouva dans cet asyle les douceurs & les attentions que Madame de la Sabliere avoit eues autrefois pour lui. Il se mit alors à traduire en vers les Hymnes de l'Eglise. Mais il n'avança pas beaucoup dans ce nouveau genre de travail : il l'avoit entrepris trop tard pour être secondé de ce feu poétique qui l'avoit autrefois animé ; & qui se trouvoit alors éteint & dissipé par l'âge, la maladie, le régime, & par les austérités qu'il pratiquoit dans sa pénitence.

Il vécut encore deux ans dans cette langueur, & plus il sentoit diminuer ses forces, plus il redoubloit de ferveur (*). Il mourut le 12 Mars 1695, âgé de soixante-treize ans, huit mois, cinq jours ; & fut enterré dans le cimetière de S. Joseph, au même endroit où l'on avoit placé le corps de son ami Molière, vingt-deux ans auparavant. Lorsqu'on le deshabilla pour le mettre au lit de la mort, il se trouva couvert d'un cilice (†). Ce que M. Racine le fils n'a point laissé échapper lorsqu'il le dépeint ainsi.

Vrai

de montrer dans sa maison, depuis lors l'hôtel d'Armenonville, la Chambre où La Fontaine étoit mort, comme on fait remarquer à Rome la maison de Ciceron.

(*) C'est ici l'occasion de rapporter une lettre qui fait bien connoître ses dispositions. Il écrivit à son ami M. de Maucroy, un mois, avant sa mort.

.. Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soifous me l'a dit, que tu me croyes plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage ; mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne fors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit au milieu de la rue . . . une si grande foiblesse, que je crus véritablement mourir. O ! mon cher, mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparoitre devant Dieu ? Tu sçais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi".

Oeuvres diverses de La Fontaine, T. II. p. 173. edit. de la Haye, 1729.

(†) M. l'Abbé d'Olivet a vu ce cilice entre les mains de M. de Maucroy, qui le gardoit comme un monument précieux de la mémoire de cet illustre ami.

**** 3



*Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
 Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours;
 Du Maître qu'il approche, il prévient la justice,
 Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.*

Il me reste un mot à dire de ses compositions, & à caractériser plus particulièrement son génie. Il ne connut jamais d'efforts ni de contrainte dans ses ouvrages. L'indépendance de son esprit fut égale à celle de sa vie; & l'amour de la liberté fut le guide de sa plume & de ses productions, comme il l'étoit de son goût & de ses inclinations. C'est cette aisance & cette facilité d'écrire qui le faisoit ingénieusement appeler par Madame de Bouillon, un *Fablier*, pour dire que ses Fables étoient une production naturelle des idées qui se trouvoient toutes arrangées dans sa tête. Le soin de les en retirer fut tout son travail, ou pour mieux dire, fut l'ouvrage de la douce & tranquille rêverie dont il s'occupoit. Aussi ne fit-il pas plus de cas de ces mêmes ouvrages, que de la peine qu'ils lui coûtèrent. C'est ainsi qu'il apprécie modestement l'un & l'autre dans l'épithaphe, qu'il s'est composée lui-même.

*Jean s'en alla comme il étoit venu,
 Mangeant son fonds après son revenu,
 Et crut les biens chose peu nécessaire.
 Quant à son temps, bien sçut le dispenser;
 Deux parts en fit, dont il souloit passer,
 L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.*

Ses expressions délicates, enjouées & naïves, furent des copies fidelles de la belle nature, dont le goût de concert avec l'esprit, lui firent saisir par tout les nuances & les traits. C'est ainsi qu'en remaniant les ouvrages des Anciens, il se les est rendu propres, & leur a prêté une tournure & des grâces qu'ils n'avoient point. Aussi sage, aussi sensé qu'Ésope, il l'a surpassé autant par la justesse des

des applications, que par l'élégance & la précision. Plus vif, plus rempli d'intérêt & de chaleur que Phedre, il Pa laissé derrière lui, & s'est ouvert dans ses Fables une carrière toute neuve, toute parsemée de fleurs & d'agrémens piquans (*). Aussi peut-on dire qu'il est parvenu au plus haut point de perfection où l'on puisse atteindre dans ce genre.

Ses Contes, quoique d'une moindre perfection, sont des chef-d'œuvres d'une autre espèce, qui, dans le genre naïf, serviront toujours de modèle pour la narration. L'intérêt & la faillie, à côté du simple & du naturel, y charment l'esprit & surprennent l'imagination d'une manière agréable & séduisante. Lorsque La Fontaine raconte, l'on oublie qu'on lit une fiction, on s'oublie soi-même; & livré à une espèce d'enchantement, l'on croit entendre & voir tout ce qu'on lit. S'il change de style, & qu'il adresse quelquefois la parole aux Dames dans ses vers, quelle élégance! quelle tournure délicate & galante dans ses louanges!

A travers tous ces avantages, cet excellent Auteur n'a pas mis la dernière main à toutes ses pièces. Libre en écrivant comme en toute autre chose, son indolence & sa paresse se manifestent quelquefois par des constructions vicieuses, ou par des défauts de langage. Mais par-tout où l'on puisse s'arrêter à critiquer ces petites fautes, on aperçoit toujours l'homme de génie & le grand écrivain. S'il pouvoit être soupçonné de malice ou de quelque adresse recherchée, l'on diroit même que ces négligences, dans la place qu'elles occupent, sont souvent l'effet de l'art; tant elles sont imperceptibles & réparées par les choses qui les précèdent ou qui les accompagnent. Mais il ne pouvoit se gêner, comme nous l'avons observé plus haut; il suivoit son humeur & sa fantaisie, & parcourant
tantôt

(*) C'est ce qu'il ne connoissoit pas, se mettant fort au dessous de Phedre. Mais, comme a dit M. de Fontenelle, *cela ne tiroit point à conséquence, & La Fontaine ne le cédoit ainsi à Phedre que par bêtise.* Mot plaisant, expression singulière, mais qui caractérise d'une manière aussi fine que juste, l'indifférence d'un génie supérieur qui néglige de rechercher son mérite.

tantôt un sujet & tantôt un autre, il se livroit à différents genres: ce qui lui a fait quelquefois négliger la correction dans ses Poësies. Cette légèreté d'humeur dont il se divertissoit lui-même, mettoit fort en colere Madame de Sévigné qui, dans une de ses lettres, dit d'un air piqué: *je voudrois faire une fable qui lui fit entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, & combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons, fait une mauvaise musique.* En ceci cependant, La Fontaine, loin de forcer son esprit, ne suivit que son caprice & son inconstance: c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans un discours à Madame de la Sabliere.

*Papillon du Parnasse semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles;
Je suis chose légère, & vole à tous sujets.
Je vais de fleur en fleur, & d'objets en objets;
A beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Memoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.*



L A V I E
D'É S O P É
L E P H R Y G I E N.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere & d'Esopé; à peine même sçait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est dont il y a lieu de s'étonner, vû que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de Princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; & nous ignorons les plus importantes de celles d'Esopé & d'Homere, c'est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivans. Car Homere n'est pas seulement le pere des Dieux, c'est aussi celui des bons Poëtes. Quant à Esopé, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignoit la véritable sagesse, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes; mais la plupart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esopé ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il sçavoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esopé que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienfaisance.

Esopé étoit Phrygien, d'un bourg appellé *Amosium*. Il naquit vers la cinquante-septième Olympiade, quelques deux cens ans après la fondation de Rome. On ne sçauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle: car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit pas manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues; il

125



les trouva belles, & les fit ferrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu'Esopé eut affaire dans le logis. Aussi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades: puis ils rejetterent cette friponnerie sur Esopé, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bégue, & paroissoit idiot. Les châtimens dont les anciens usoient envers leurs esclaves, étoient fort cruels, & cette faute très-punissable. Le pauvre Esopé se jeta aux pieds de son maître; & se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on fût de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'ensuivit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris: on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esopé. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues toutes crûes encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esopé se garantit: ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Esopé les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au ciel: & prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esopé les eut quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la fortune étoit debout devant lui, qui lui défiloit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveille en sursaut, & en s'éveillant: qu'est ceci? dit-il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'économe, & qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Esopé ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ses mauvais traitemens seroient sçus. Zénas, pour le prévenir, & pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer & à médire de leur Seigneur. Le maître le crut, & passa bien plus avant; car il lui donna Esopé, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas, de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, & lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves.

Là

Là-dessus, ayant fait venir Esope, le marchand dit: est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? on le prendroit pour un outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappella, & lui dit: achette-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles; & dit en riant: les Dieux soient loués; je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves: si bien qu' allant à Ephèse pour se défaire de ceux qu'il avoit; ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain: c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise: mais dès la dinée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, & de même le lendemain; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise: Esope au contraire ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entr'autres un Philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien & au chantre ce qu'ils sçavoient faire: tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles; son grammairien trois mille, & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esope par-dessus le marché. La cherté du grammairien & du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout-d'homme qui avoit ri de si bonne grace: on en feroit un épouvantail, il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esope répondit: à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnerent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, & alla dire au logis qu'il

***** 2

venoit



venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde, & le mieus fait. Sur cette nouvelle les filles qui servoient sa femme se penferent battre à qui l'auroit pour son serviteur, mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit long-temps que le Philosophe se laissoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accorderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit: car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi-bien que le jardinage: c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point; tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire; & ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier, qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouseroit un second, qui auroit des enfans d'une autre femme: sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en prolifassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réservoir toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules: elle étoit mère des unes, & mere passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva, quelque temps après, un grand différend entre le Philosophe & sa femme. Le Philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Esope: va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage; on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expressément: va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie? Esope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue.

battue. Le Philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Esopé s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une nôce considérable: & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esopé lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esopé, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces à son maître, & tous les jours se fauvoit du châtement par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au Philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit le dessein de regaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans rien remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les fausses: l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louerent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégoutèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Esopé. C'est le lien de la vie civile, la chef des sciences, l'organe de la vérité & de la raison: par elle on bâtit les villes & on les police; on instruit, on persuade, on régné dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Et bien, dit Xantus, (qui prétendoit l'attraper) achete-moi demain ce qui est de pire! ces mêmes personnes viendront chez moi; & je veux diversifier.

Le lendemain Esopé ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, & qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre, elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire; car il sçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Esopé. Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esopé alla le lendemain sur la place; & voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur, mais il disoit en lui-même: c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout, il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier: rien ne lui plaisoit; ce qui étoit doux,

il le trouvoit trop salé; & ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau, que la femme du Philosophe avoit fait: Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée: il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, j'en vais querir ma femme, on ne fera qu'un bucher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le Philosophe, & lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Esopé trouvoit occasion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit: il rencontra en chemin le Magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esopé fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Le Magistrat tenant à mepris & irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient; ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Le Magistrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esopé, & combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esopé qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi-bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés; le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, & on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus sourint ce qu'il avoit dit; gagea sa maison qu'il boiroit la mer toute entière; & pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipés, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esopé lui dit qu'il étoit perdu, & que sa maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien allarmé. Il pria Esopé de lui enseigner une défaite. Esopé s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du Philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée: Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans: c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé, pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Esopé lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, & dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu: si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit; partant, qu'il prit garde

au premier préface qu'il auroit étant forti du logis: s'il étoit heureux, & que par exemple deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée: s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussi-tôt. Son maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abbattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours? dit-il à Esope: qu'on lui donne les écrivivères. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas: il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas! s'écria Esope; les préfaces sont bien menteurs! Moi qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope: mais quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promit en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monumens, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle étoit composée (1) des premières lettres de certains mots. Le Philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres lui dit Esope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du trésor. Elle signifie, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet ils le trouverent, après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le Philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de l'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres: ce me fera un autre trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots: *Αροβας, βηματα*, &c. c'est-à-dire, si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un trésor. Puisque tu es si subtil, répartit Xantus, j'aurois tort de me désiair de toi: n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, repliqua Esope, je vous dénoncerai au Roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient; & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le Philosophe intimidé, dit au Phrygien, qu'il prit sa part de l'argent, & qu'il n'en dit mot; de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière, qu'elles enfermoient un triple sens, & signifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré*. Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mit les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Esope, est-ce ainsi que les Philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

SA

(1) αβδεθζ.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on appofoit aux délibérations du Conseil) & le fit tomber au fein d'un esclave. Le Philosophe fut consulté là-dessus, & comme étant philosophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda temps; & eut recours à son oracle ordinaire; c'étoit Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, & le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dit donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître & l'esclave: si l'esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussi-tôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le Philosophe résista long-temps. A la fin le Prévot de ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit, comme Magistrat, de façon que le Philosophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige; & que l'aigle enlevant leur sceau, ne signifioit autre chose qu'un Roi-puissant qui vouloit les assujétir.

Peu de temps après, Créfus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires, sinon qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la fortune présentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre d'esclavage, dont les commencemens étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Créfus avec peu de satisfaction.

Créfus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Esope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vû la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Créfus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté, s'ils le lui livroient. Des principaux de la ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups & les brébis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs chiens pour otages: quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet: les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Créfus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demouroit à Samos.

Quand Créfus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit

prenoit des fauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main: il s'en alloit la tuer comme il avoit fait des fauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme: je ne ronge point vos bleds; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me fers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette cigale; je n'ai que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Créfus, touché d'admiration & de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycerus, Roi de Babilone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espee de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées: en quoi Lycerus, assisté d'Esope, avoit toujours l'avantage, & se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, & fut si méchant que d'oser fouiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Esope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycerus. Lycerus persuadé par le cachet & par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que sans autre enquête, il fit mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; & à l'insçu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo, Roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer, & le désira de lui envoyer des architectes qui sceussent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycerus ayant lu les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roi regretta Esope: quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il enverroient au printemps des architectes & le répondant à toutes sortes de questions. Lycerus remit Esope en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçut comme son enfant; & pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & son Prince, se rendre terrible à ses ennemis; facile & commode aux autres; bien traiter la femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, & chasser de chez soi les babillards; ne se point abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain: car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant: surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus touché

touché

touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esopé, comme un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Esopé choisit des aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire) il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée: il ne s'y attendoit pas, & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus, s'il eût cru Esopé vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes & le répondant. Esopé dit que le répondant étoit lui-même, & qu'il seroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en plaine campagne, où les aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnoit du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esopé à Necténabo, que je vous ai trouvé les ouvriers: fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycerus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esopé. J'ai des cales en Egypte qui conçoivent au harnissement des chevaux qui font devers Babilone: qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos Dieux? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Esopé, car la nuit dernière il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, répartit le Roi: comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Esopé, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hannir. & conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, & sçavans en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Esopé diverses choses, celle-ci entr'autres: Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcbutans, & autour de ces arcbutans se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esopé, cette question aux petits enfans de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; & les arcbutans, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour & la nuit.

Le lendemain Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix, & que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esopé qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esopé écrivit une cédule,

par

par laquelle Nectenabo confessoit de devoir deux mille talens à Lycerus. La cédule fut mise entre les mains de Nectenabo, toute cachetée. Avant qu'on Pouvrit, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria: voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prens à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esôpe. Nectenabo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodope, celle-là qui, des libéralités de ses anans, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration: c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec plus d'art.

Esôpe, à son retour dans Babilone, fut reçu de Lycerus avec de grandes démonstrations de joie & de bienveillance: ce Roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir & d'apprendre lui fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycerus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycerus ne le laissa pas partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'accueillirent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esôpe, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde: on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un si violent désir de vengeance, (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esôpe de vol & de sacrilège, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine; il l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase. Esôpe le nia avec des sermens: on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esôpe put dire, n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des apologues: les Delphiens s'en moquerent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; & l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera: je périrai; mais vous périrez aussi.

***** 2

Comms



Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite chapelle dédiée à Appollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet asyle, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dedans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

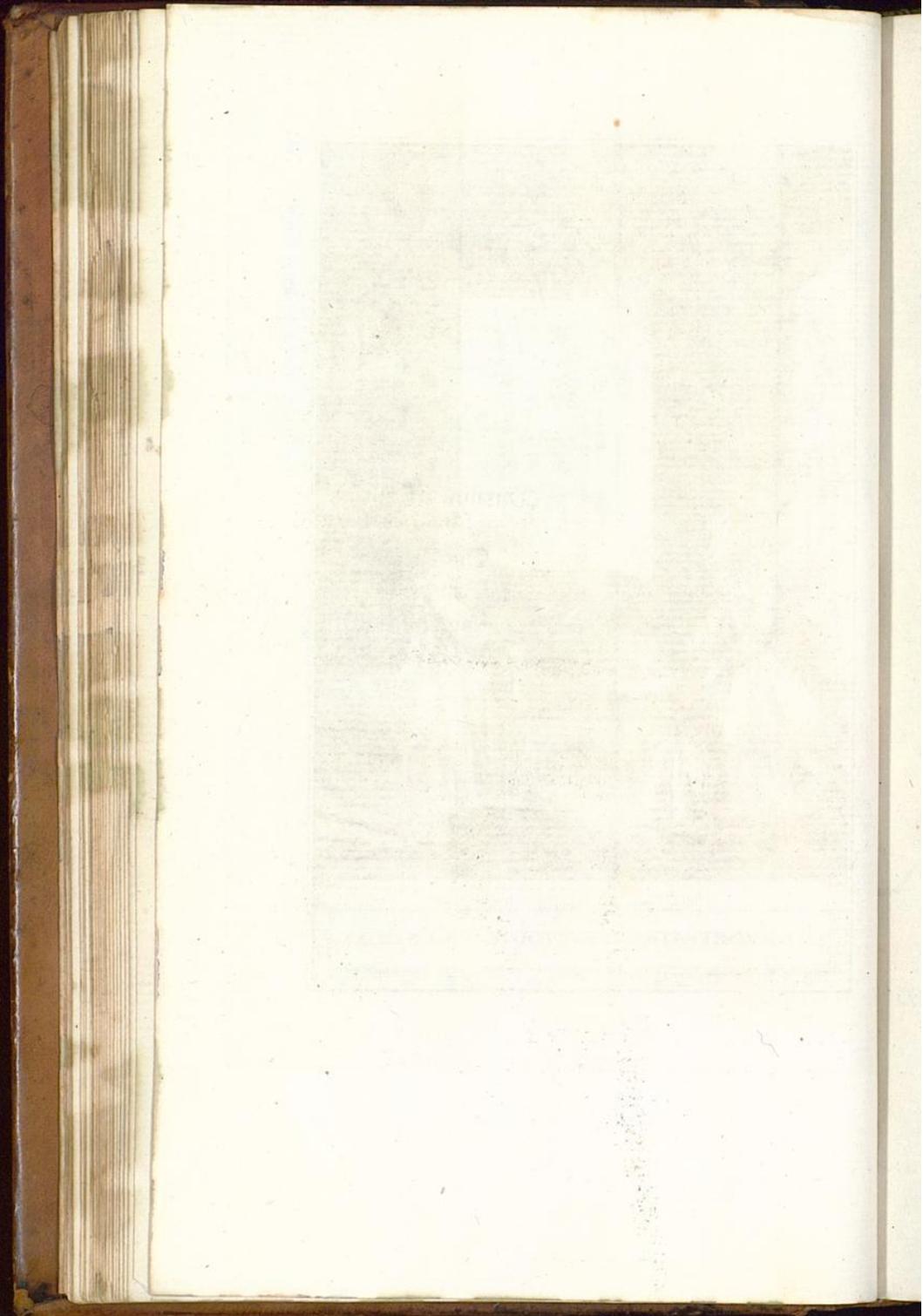
Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & satisfaire aux manes d'Esopé. Aussi-tôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit; les hommes vengerent aussi la mort de leur Sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.





LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE. Fable CLXX.

Del. et sculp. 1773.



FABLES CHOISIES.

LIVRE NEUVIEME.

F A B L E I.

LE DÉPOSITAIRE INFIDELE.

Grace aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux :
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages:
Les uns fous, les autres sages,
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant:
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scene
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans & des ingrats,
Mainte imprudente pécure,
Force fots, force flatteurs.

A



Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes.
Mais que tous tant que nous sommes,
Nous mention, grand & petit,
Si quelqu'autre l'avoit dit,
Je foudrierois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Esope, & comme Homere,
Un vrai menteur ne feroit.
Le doux charme de maint songe,
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus, s'il se peut :
Comme eux ne ment pas qui veut,
Mais mentir comme sçut faire
Un certain Dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant, & d'un sot.
Voici le fait. Un trafiquant de Perse
Chez son voisin, s'en allant en commerce,

Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
Votre fer? il n'est plus; j'ai regret de vous dire,
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le pere qui s'excuse, & lui dit en pleurant:
 Dispensez-moi, je vous supplie;
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.
 J'aimois un fils plus que ma vie;
Je n'ai que lui: que dis-je? hélas! je ne l'ai plus:
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le marchand repartit: hier au soir sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever:
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit: comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils, en un besoin, eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ai vû, vû de mes yeux, vous dis-je;
 Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
 Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les Chat-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange;

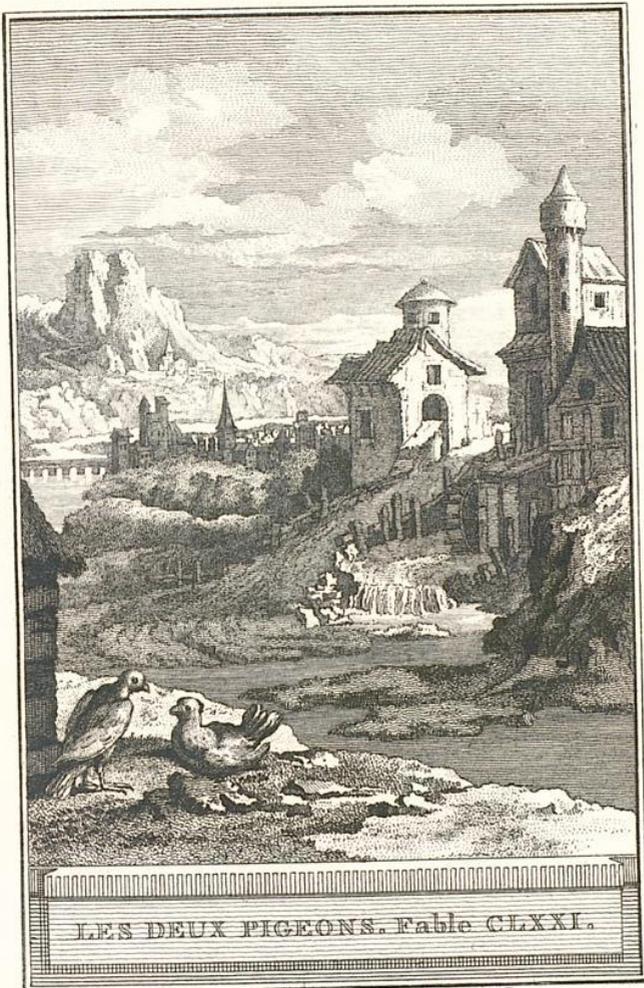


Enlevé un garçon pesant un demi-cent ?
 L'autre vit où tendoit cete feinte aventure:
 Il rendit le fer au marchand,
 Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
 L'un d'eux étoit de ces conteurs,
 Qui n'ont jamais rien vû qu'avec un microscope:
 Tout est géant chez eux: écoutez les, l'Europe
 Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
 Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.
 J'ai vû, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
 Le premier se moquant, l'autre reprit: tout doux,
 On le fit pour cuire vos choux.
 L'homme au pot fut plaissant: l'homme au fer fut habile.

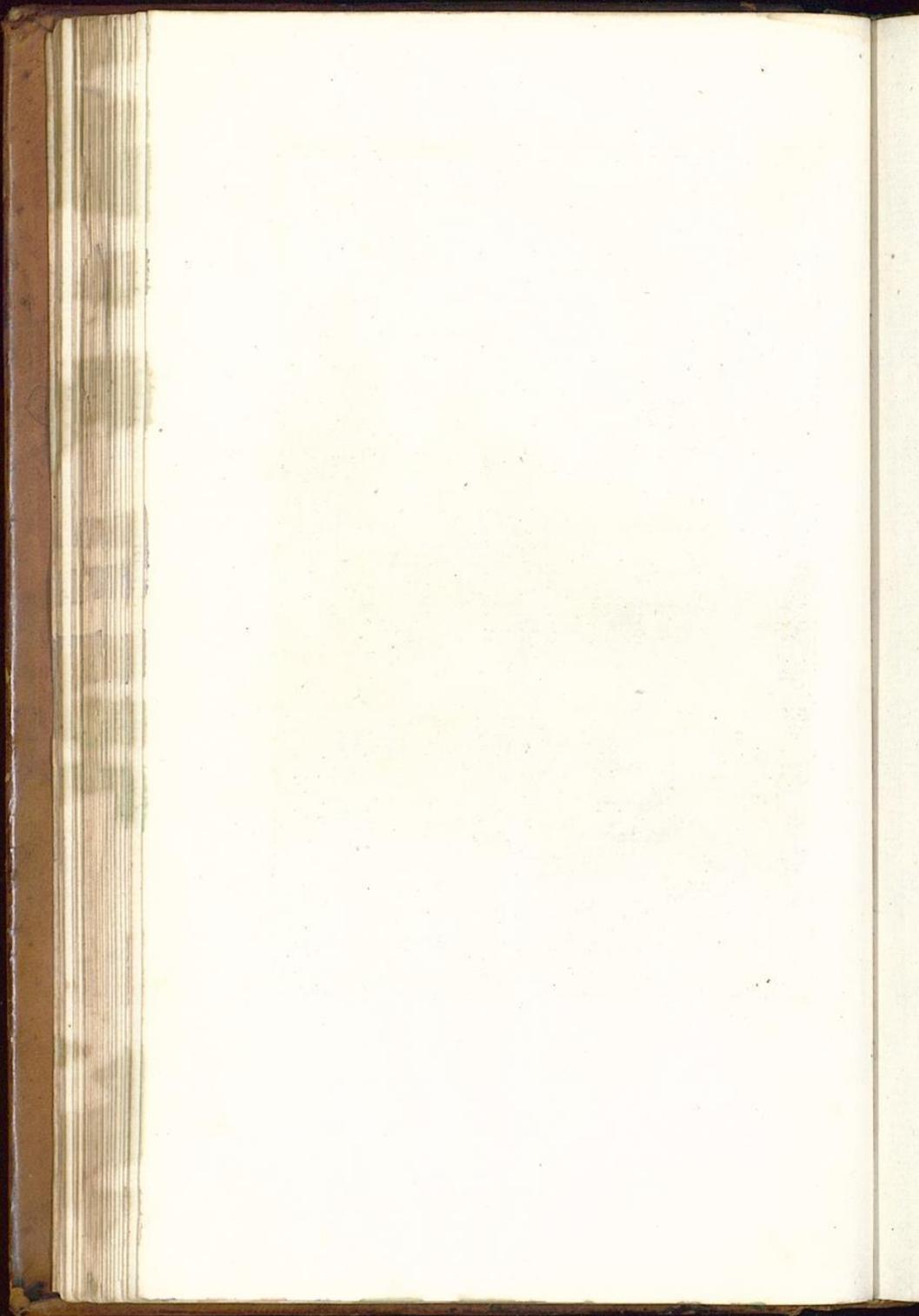
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir, par raison, combattre son erreur:
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.





LES DEUX PIGEONS. Fable CLXXI.

Vinckles, del. et sculp. 1715.



F A B L E II.

LES DEUX PIGEONS.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frere ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avangoit davantage !
Attendez les zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que rézeaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frere, a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, & le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le desir de voir & l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : ne pleurez point ;

Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite;
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frere.

Je le défennuirai: quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous fera d'un plaisir extrême.

Je dirai: j'étois là, telle chose m'avint:
 Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne; & voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
 Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu seréin, il part tout morfondu,
 Séche, du mieux qu'il peut, son corps chargé de pluie;
 Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
 Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie:
 Il y vole, il est pris: ce bled couvroit d'un las
 Les menteurs & traîtres appâts.

Le las étoit usé; si bien que de son aîle,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
 Quelque plume y périt; & le pis du destin
 Fut qu'un certain vautour à la ferre cruelle,
 Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle,
 Et les morceaux du las qui l'avoit attrappé,
 Sembloit un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
 Fond à son tour un Aigle aux aîles étendues,

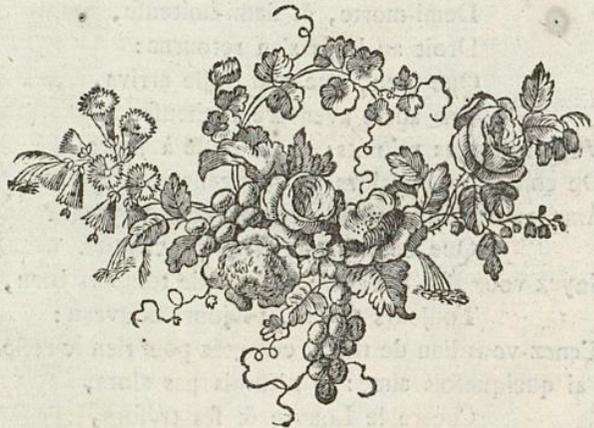
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mazure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure:
Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde, & d'un coup, tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,

Qui maudissant sa curiosité,
Traînant l'asle, & tirant le pied,
Demi-morte, & demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints; & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.
Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?

Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau:
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ses trésors,
Contre le Firmament & sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,
Pour qui, sous le fils de Cythere,
Je servis engagé par mes premiers sermens.

Hélas! quand reviendront de semblables momens?
Faut-il que tant d'objets si doux & si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ah! si mon cœur oïoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

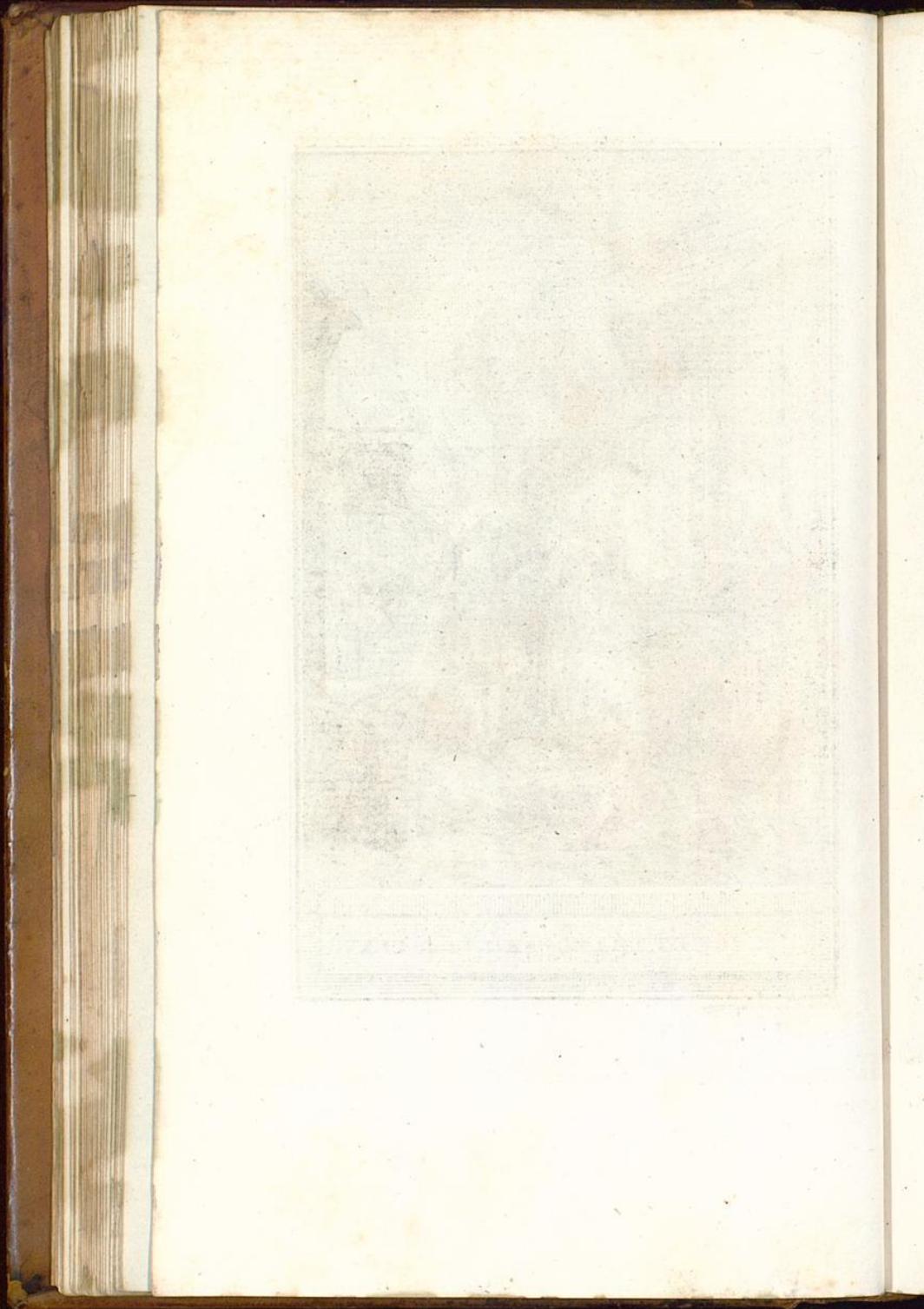


FABLE III.



LE SINGE ET LE LÉOPARD. Fable CLXXII.

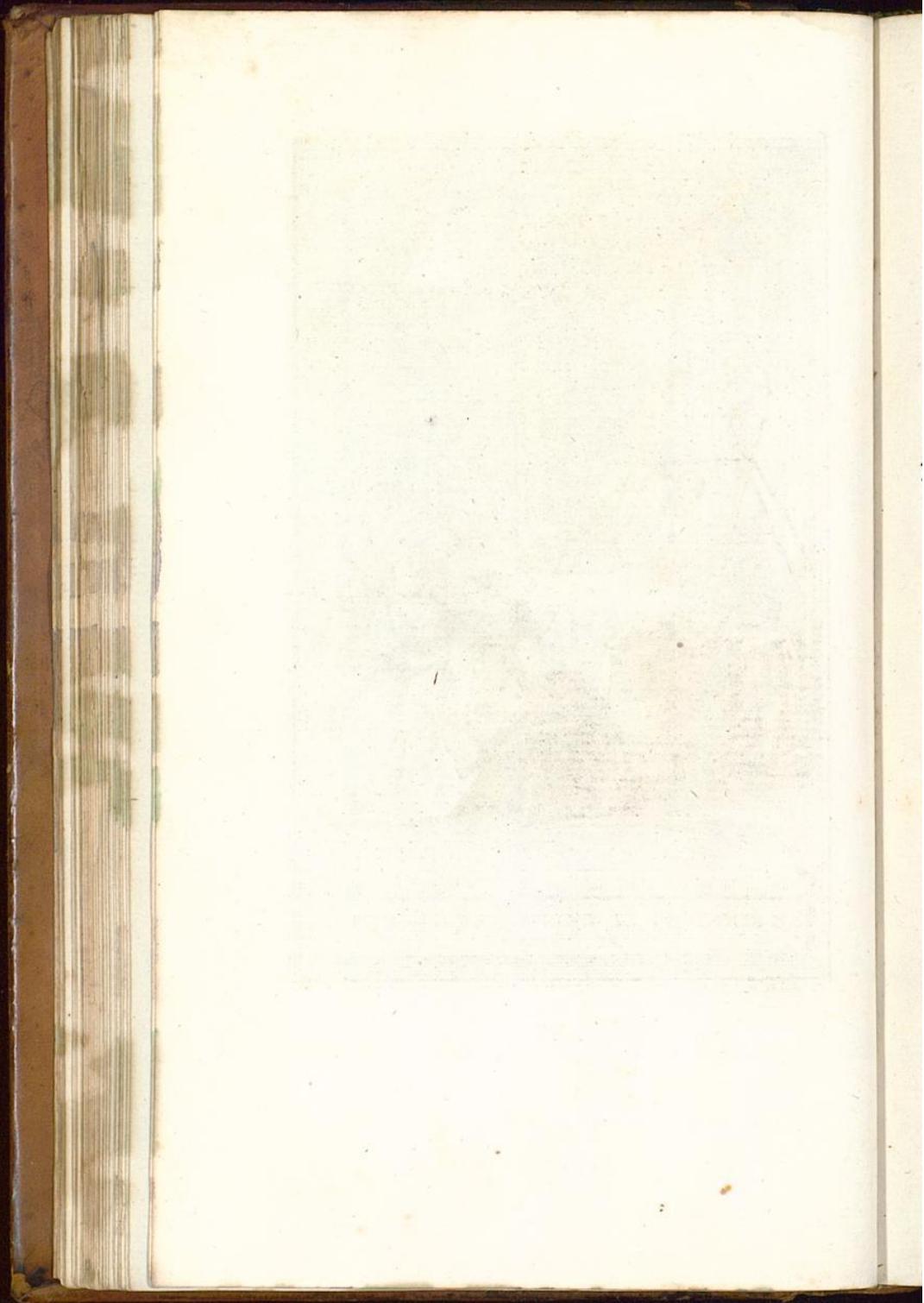
Vinckles, del. et sculp. 1775.





LE SINGE ET LE LÉOPARD. Fable CLXXII.
2^e Planche.

Vinckles, del. et sculp. 1775.



F A B L E I I I.

LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Le Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la foire:
Ils affichoient chacun à part.

L'un d'eux disoit: messieurs, mon mérite & ma gloire
Sont connus en bon lieu: le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.

La bigarrure plaît: partant chacun le vit.
Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun fortit,
Le Singe de sa part disoit: venez de grace,
Venez, messieurs: je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur foi seulement:
Moi je l'ai dans l'esprit: votre serviteur gille,
Cousin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville

Arrive en trois batteaux, exprès pour vous parler:
Car il parle, on l'entend, il sçait danser, baller,

B

Faire des tours de toute forte,
Passer en des cerceaux ; & le tout pour six blancs ;
Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

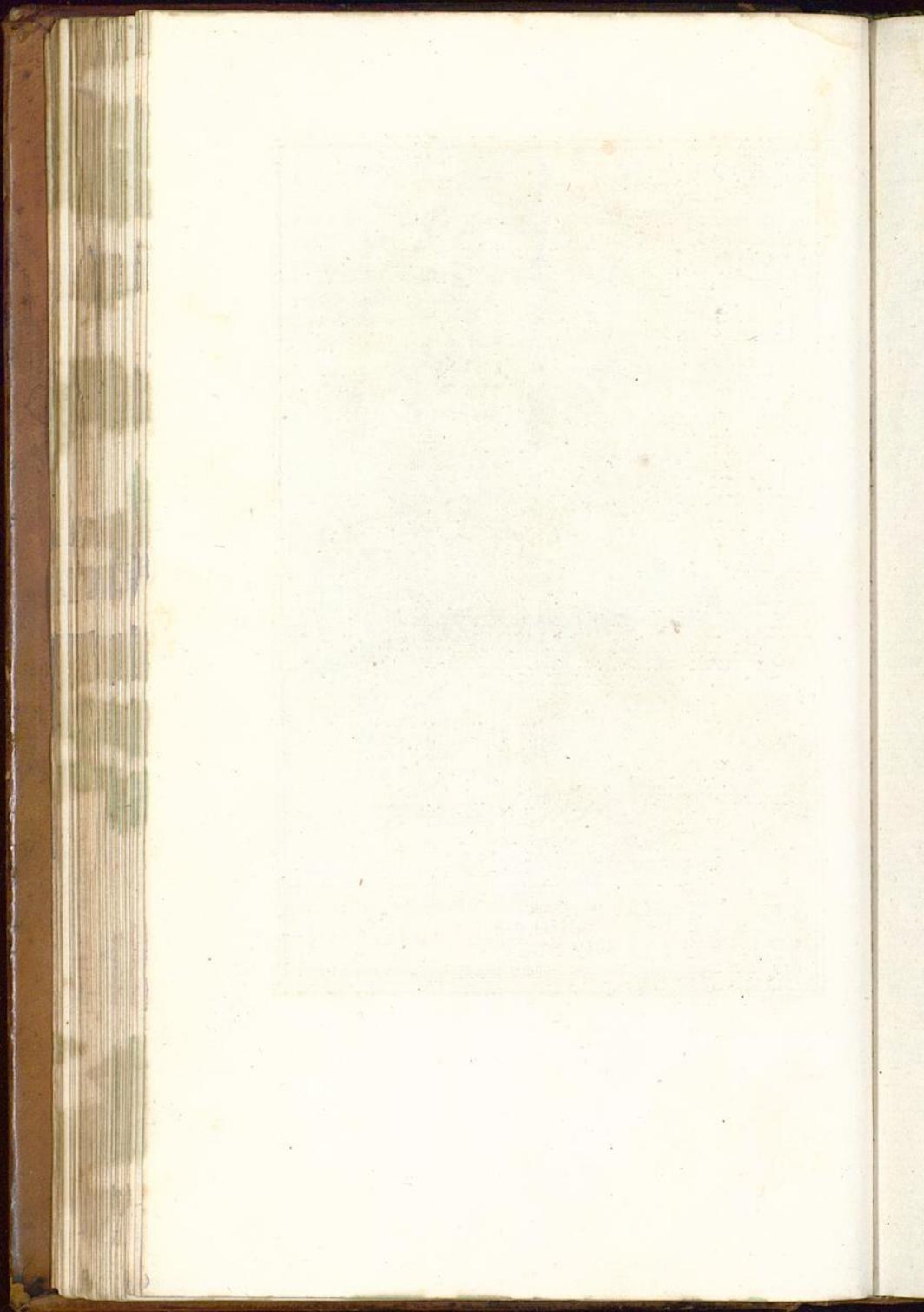
Le Singe avoit raison : ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables,
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.
O, que de grands Seigneurs, au Léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens !





LE GLANDE ET LA CITROUILLE. Fable CLXXIII.

Vinckles, del. et sculp. 1773.



F A B L E IV.

LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers, & l'aller parcourant,
 Dans les Citrouilles je la trouve.

Un villageois considérant
 Combien ce fruit est gros, & sa tige menue,
 A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela?
 Il a bien mal placé cette Citrouille-là:
 Hé, parbleu, je l'aurois pendue
 A l'un des chênes que voilà.
 C'eût été justement l'affaire:
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que prêche ton curé:
 Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
 Le Gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit?
 Dieu s'est mépris: plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo.
 Cette réflexion embarrassant notre homme;

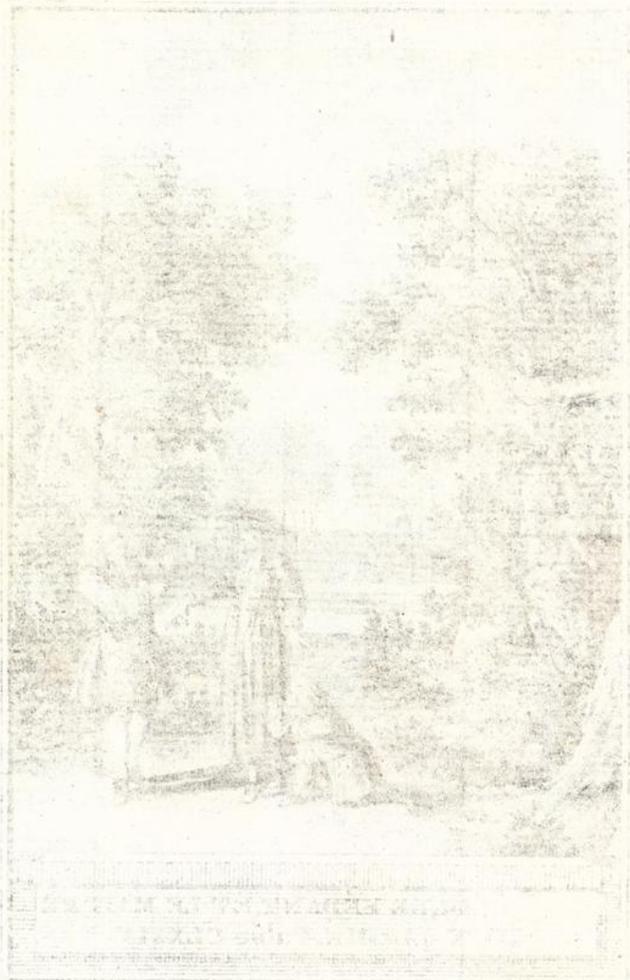
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussi-tôt il va prendre somme.
Un Gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; & portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage:
Oh, oh, dit-il, je saigne! & que feroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce Gland eût été Gourde?
Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison:
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.





L'ÉCOLIER, LE PEDANT, ET LE MAÎTRE
D'UN JARDIN. Fable CLXXIV.

Ninkalos, del. et sculp. 1775.



F A B L E V.

L'ECOLIER, LE PÉDANT, ET LE
MAÎTRE D'UN JARDIN.

Certain enfant qui sentoit son Collège,
Doublement sot & doublement fripon,
Par le jeune âge & par le privilège
Qu'ont les Pédans de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut :
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,
Qui grim pant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance,
Avant-coueurs des biens que promet l'abondance :
Même il ébranchoit l'arbre ; & fit tant à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au Maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfans.
Voilà le verger plein de gens



Pires que le premier. Le Pedant, de sa grace,
 Accrut le mal en amenant,
 Cette jeunesse mal instruite:
 Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtement
 Qui pût servir d'exemple, & dont toute sa suite
 Se souvint à jamais comme d'une leçon.
 Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,
 Avec force traits de science.
 Son discours dura tant, que la maudite engeance
 Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

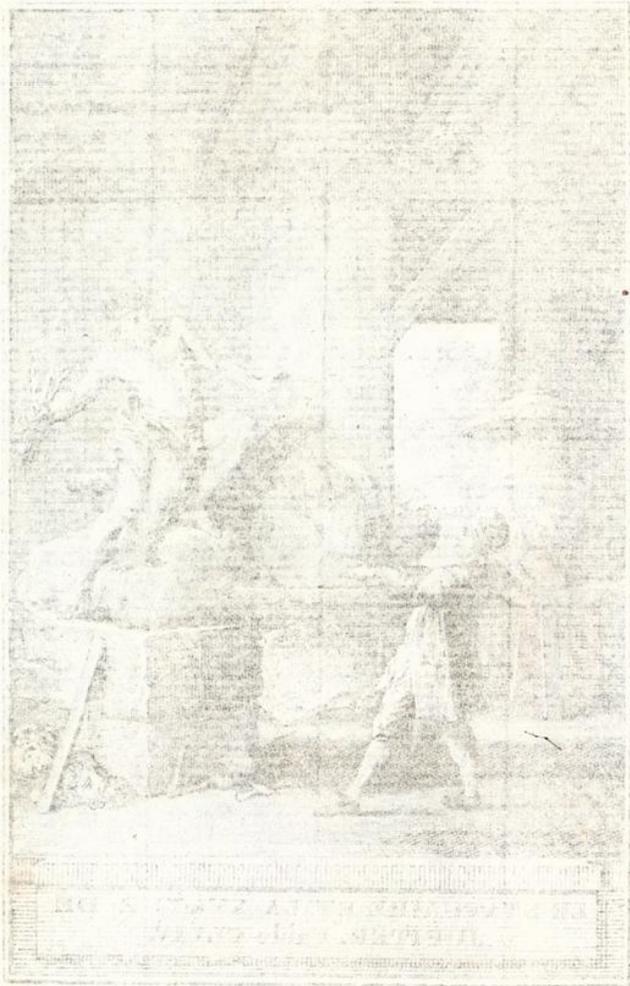
Je hais les pièces d'éloquence
 Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
 Et ne sçais bête au monde pire;
 Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.
 Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
 Ne me plairoit aucunement:





LE STATUAIRE ET LA STATUE DE
JUPITER. Fable CLXXV.

Makelès, Del. et Fausp. 1775.



F A B L E VI.

LE STATUAIRE ET LA STATUE
DE JUPITER.

U n bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il fera dieu: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains; faites des vœux:
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole:

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur,
Le poëte autrefois n'en dut guere,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci:
Les enfans n'ont l'ame occupée,
Que du continuel fouci
Qu'on ne fache point leur poupée.

Le cœur fuit aisément l'esprit:
De cette source est descendue
L'erreur payenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimere.
Pigmalion devint amant
De la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes.
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les men songes,

FABLE VII.





LA SOURIS METAMORPHOSEE EN FILLE.
Fable CLXXVI.

Madras, del. et sculp. 1775.



F A B L E V I I.

LA SOURIS MÉTAMORTHOSÉE EN FILLE:

U ne Souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un bramin le fit : je le crois aisément.
Chaque pays a sa pensée.
La Souris étoit fort froissée :
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu : mais le peuple bramin
Le traite en frere. Ils ont en tête
Que notre ame , au sortir d'un roi ,
Entre dans un ciron , ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au fort : c'est-là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystere.
Sur un tel fondement le bramin crut bien faire
De prier un forcier qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis
Le forcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans , & telle & si gentille ,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté :
Ee bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :

C

Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux
 De l'honneur d'être votre époux.
 En ce cas je donne, dit-elle,
 Ma voix au plus puissant de tous.
 Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
 C'est toi qui feras notre gendre.
 Non, dit-il: ce nuage épais
 Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
 Je vous conseille de le prendre.
 Et bien, dit le bramin au nuage volant,
 Es-tu né pour ma Fille? hélas! non; car le vent
 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée:
 Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
 Le bramin fâché, s'écria:
 O vent donc, puisque vent y a,
 Viens dans les bras de notre Belle.
 Il accouroit: un mont en chemin l'arrêta.
 L'étréuf passant à celui-là,
 Il le renvoye, & dit: j'aurois une querelle
 Avec le rat; & l'offenser
 Ce seroit être fou, lui qui peut me percer:
 Au mot de rat, la Demoiselle
 Ouvrit l'oreille; il fut l'époux:
 Un rat! un rat: c'est de ces coups
 Qu'amour fait, témoin telle & telle:
 Mais ceci soit dit entre nous.
 On tient toujours du lieu dont on vient; cette fable
 Prouve assez bien ce point: mais à la voir de près,

Quelque peu de sophisme entre parmi les traits :
 Car quel époux n'est point au soleil préférable,
 En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
 Est moins fort. qu'une puce ? elle le mord pourtant.

Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
 La Belle au chat, le chat au chien,
 Le chien au loup. Par le moyen
 De cet argument circulaire,

Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté ;
 Le soleil eût joui de la jeune beauté.
 Revenons, s'il se peut, à la météphysique :
 Le forcier du brahmin fit sans doute une chose
 Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
 Je prends droit là-dessus contre le brahmin même :

Car il faut, selon son système,
 Que l'homme, la Souris, le ver, enfin chacun
 Aille puiser son ame en un trésor commun.

Toutes sont donc de même trempe ;
 Mais agissant diversement
 Selon l'organe seulement,
 L'une s'éleve, & l'autre rampe.

D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,
 Ne put obliger son hôtesse
 De s'unir au soleil, un rat eut sa tendresse ?

Tout débattu, tout bien pesé,
 Les ames des Souris, & les ames des Belles
 Sont très-différentes entre elles.



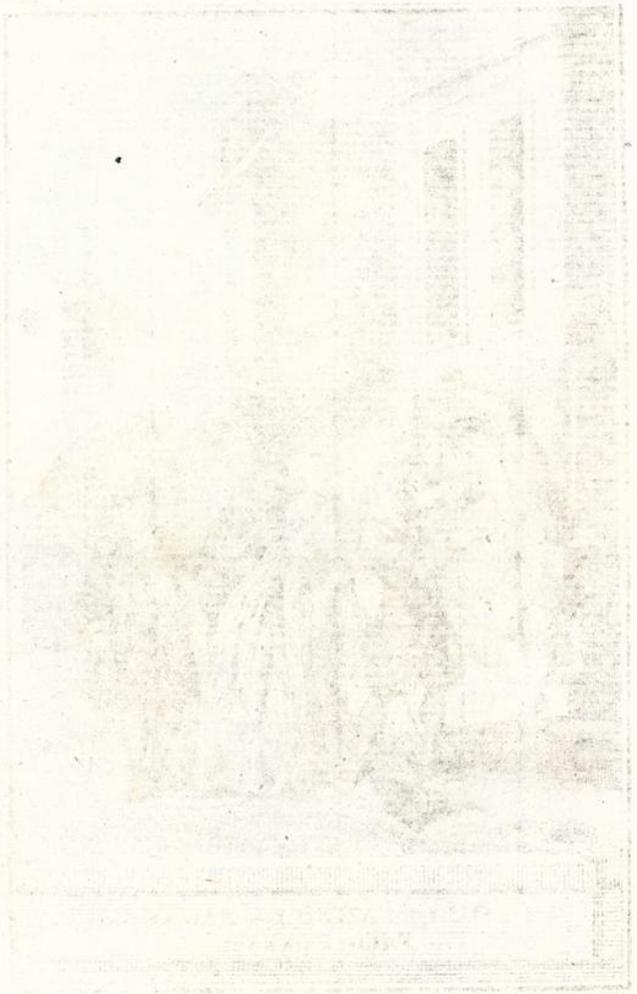
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.





LE FOU QUI VEND LA SAGESSE.
Fable CLXXVII.

Vinckles, del. et sculp. 1775.



F A B L E VIII.

LE FOU QUI VEND LA SAGESSE.

Jamais auprès des Fous ne te mets à portée:
Je ne te puis donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil

A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours.

Le prince y prend plaisir; car ils donnent toujours
Quelques traits aux fripons, aux fots, aux ridicules.

Un Fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse; & les mortels crédules
De courir à l'achat: chacun fut diligent.

On effuyoit force grimaces:

Puis, on avoit pour son argent,

Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il?
C'étoient les plus moqués: le mieux étoit de rire,

Ou de s'en aller, sans rien dire,

Avec son soufflet & son fil.

De chercher du sens à la chose,

On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un Fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil & du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,
 Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit: ce font ici hiéroglyphes tout purs.

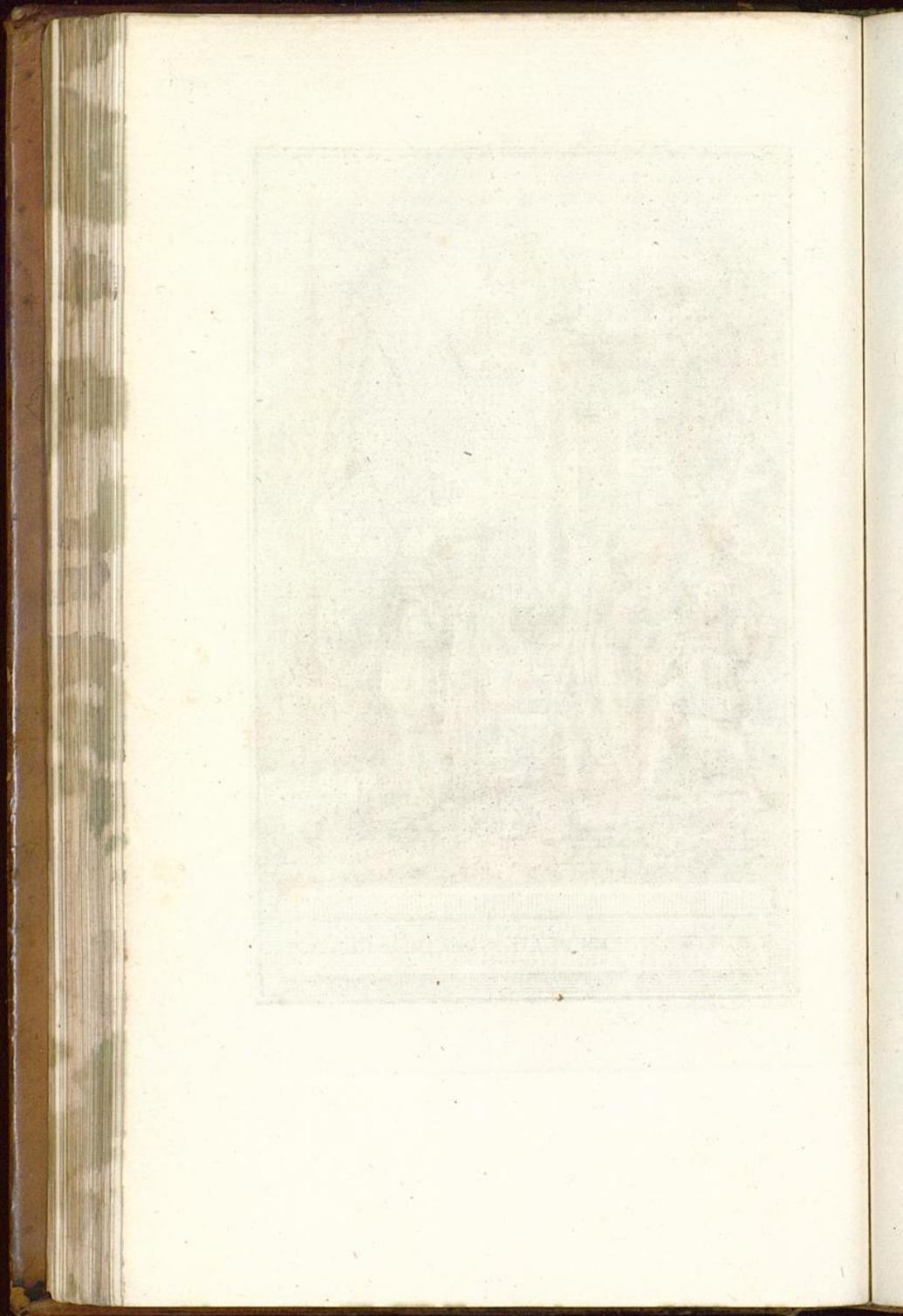
Les gens bien conseillés, & qui voudront bien faire,
Entre eux & les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil: sinon, je les tiens sûrs
 De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé, ce Fou vend la Sagesse.





L'HÔTE ET LES PLAIDEURS. Fable CLXXVIII.

Winkles, del. et sculp. 1775.



F A B L E IX.

L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS.

Un jour deux Pélerins sur le sable rencontrent
 Une Huître que le flot y venoit d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux , du doigt ils se la montrent ;
 A l'égard de la dent il fallut contester.
 L'un se baïssoit déjà pour amasser la proie,
 L'autre le pousse , & dit : il est bon de sçavoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pû l'appercevoir
 En fera le gobeur , l'autre le verra faire.
 Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon , j'ai l'œil bon , Dieu merci.
 Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 Dit l'autre ; & je l'ai vûe avant vous , sur ma vie.
 Et bien , vous l'avez vûe ; & moi je l'ai sentie.
 Pendant tous ce bel incident,
 Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin , fort gravement , ouvre l'Huître , & la gruge ,
 Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait , il dit d'un ton de président :
 Tenez , la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens , & qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

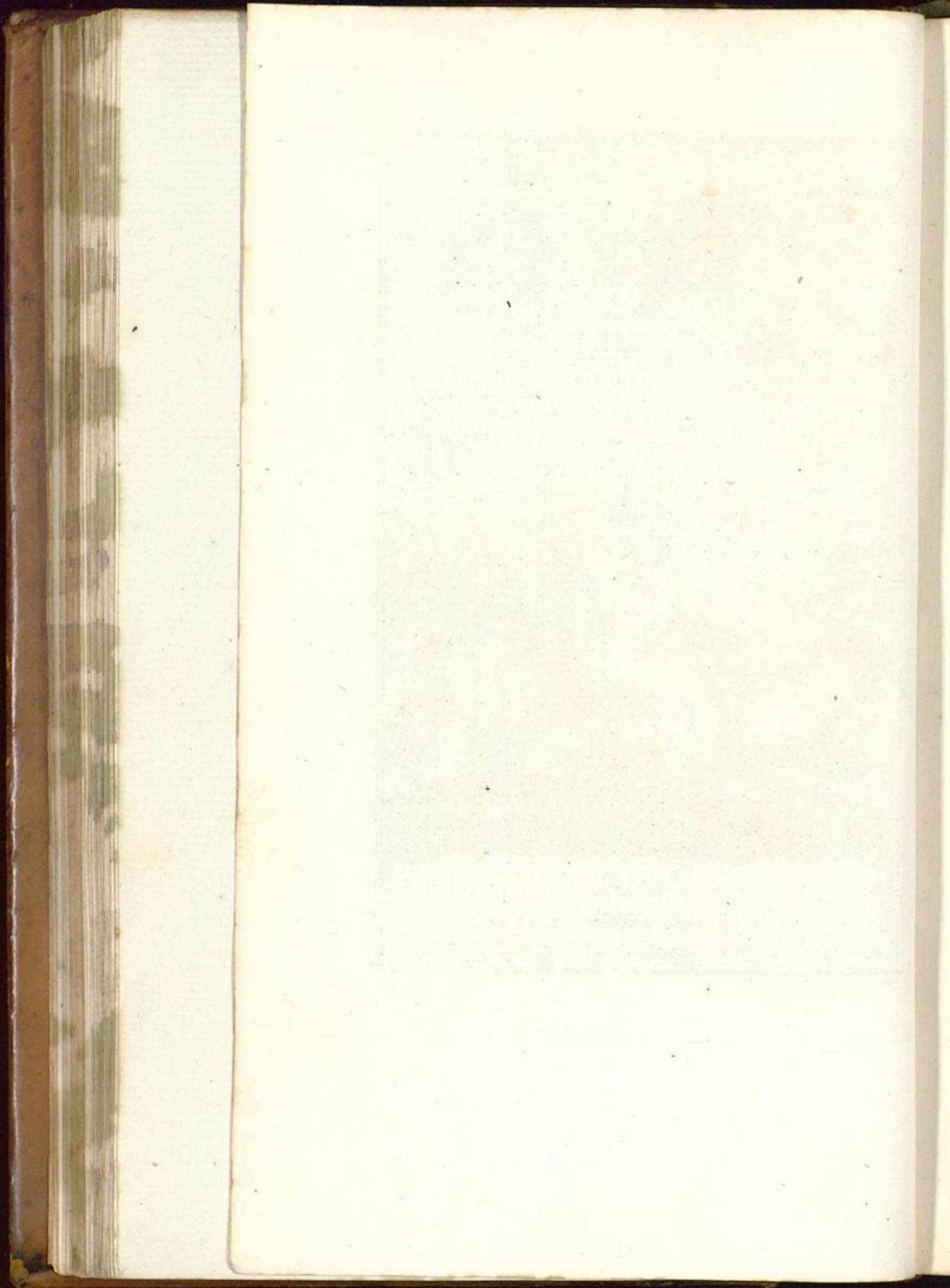
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ;
Et ne laisse aux plaideurs que le sac & les quilles.





LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE. Fable CLXXIX.

Vinkles, del. et sculp. 1775.



F A B L E X.

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE.

Autrefois carpillon fretin,
 Eut beau prêcher, il eut beau dire,
 On le mit dans la poesse à frire.
 Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
 Sous espoir de grosse aventure,
 Est imprudence toute pure.

Le pêcheur eut raison: carpillon n'eut pas tort:
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuie
 Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup aussi sot que le Pêcheur fut sage,
 Trouvant un Chien hors du village,

S'en alloit l'emporter: le Chien représenta
 Sa maigreur. Jà ne plaist à votre seigneurie

De me prendre en cet état-là:

Attendez, mon maître marie

Sa fille unique, & vous jugez

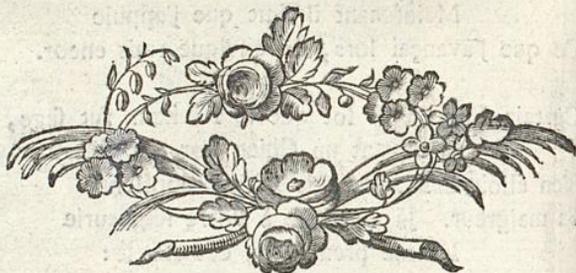
Qu'étant de nôce il faut, malgré moi, que j'engraisse.

Le Loup le croit, le Loup le laisse.

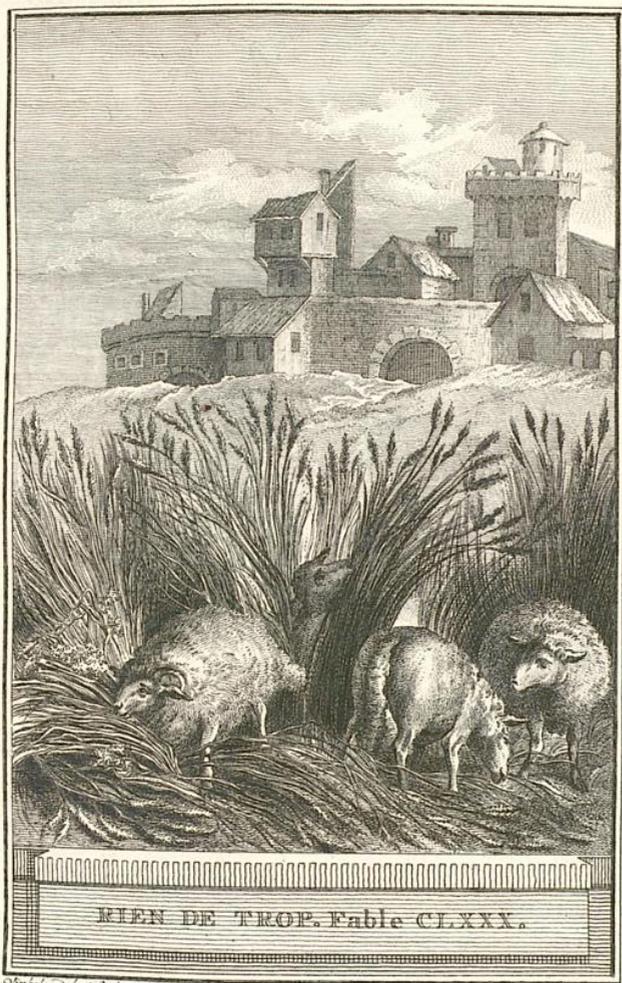
Le Loup, quelques jours écoulés,

D

Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre,
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis:
Ami, je vais sortir; & si tu veux attendre
Le portier du logis & moi
Nous ferons tout à l'heure à toi,
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
Expédiant les Loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile:
Ce Loup ne sçavoit pas encor bien son métier.



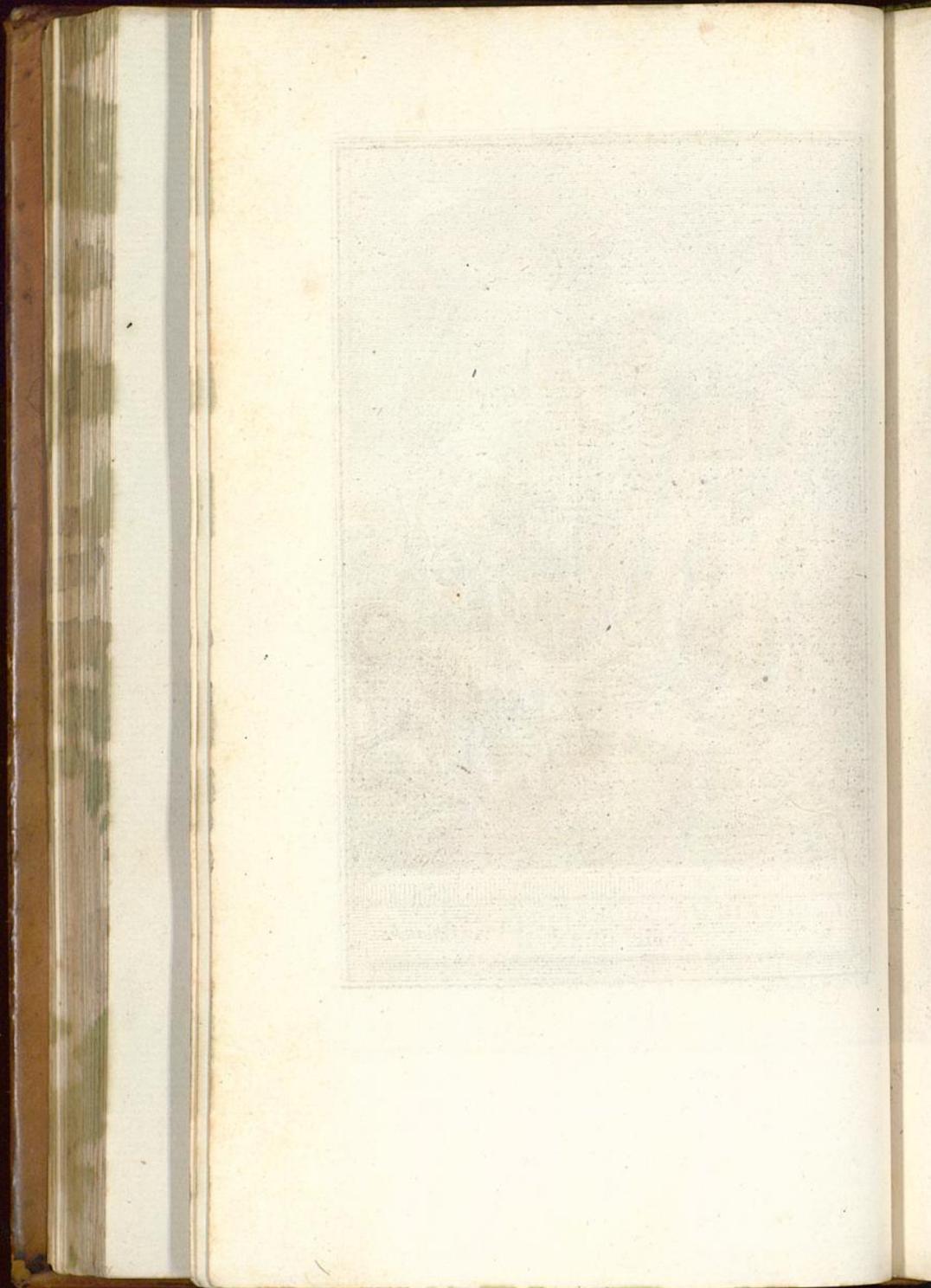
ndre.

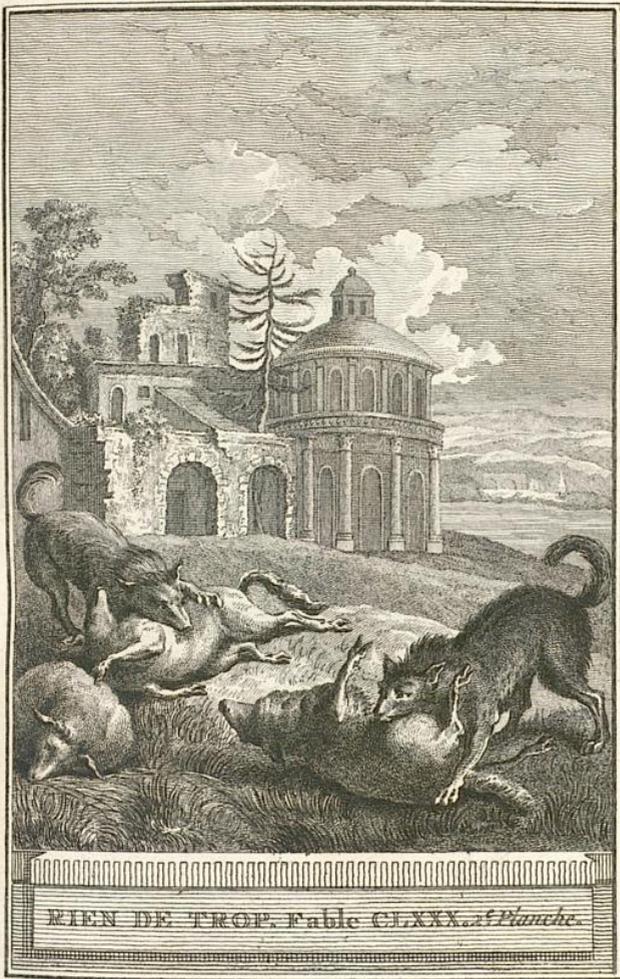


RIEN DE TROP. Fable CLXXX.

Winkler del. et sculp. 1775.

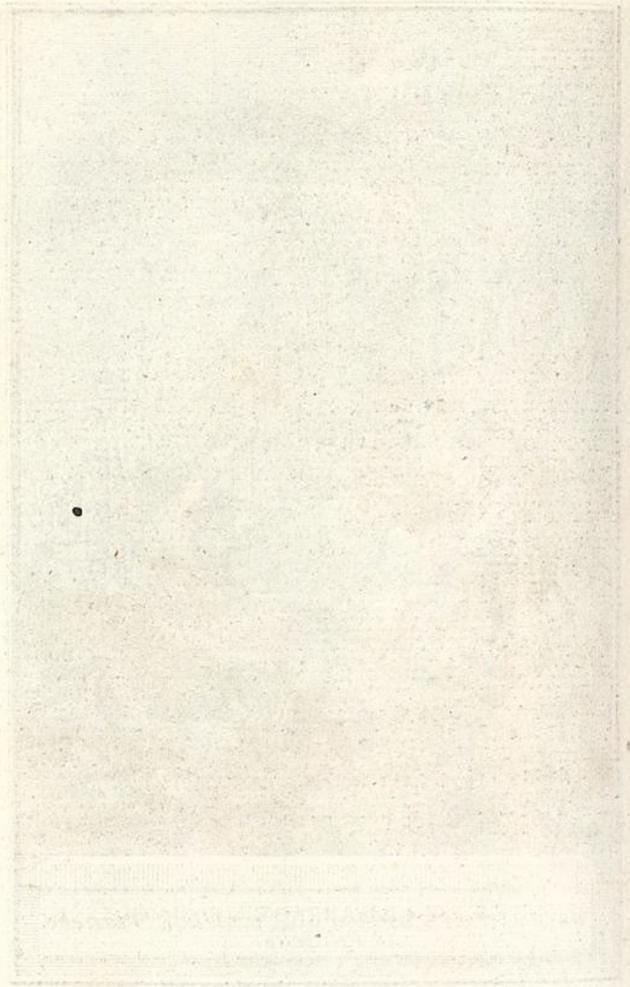






RIEN DE TROP. Fable CLXXX. 2^e Planche.

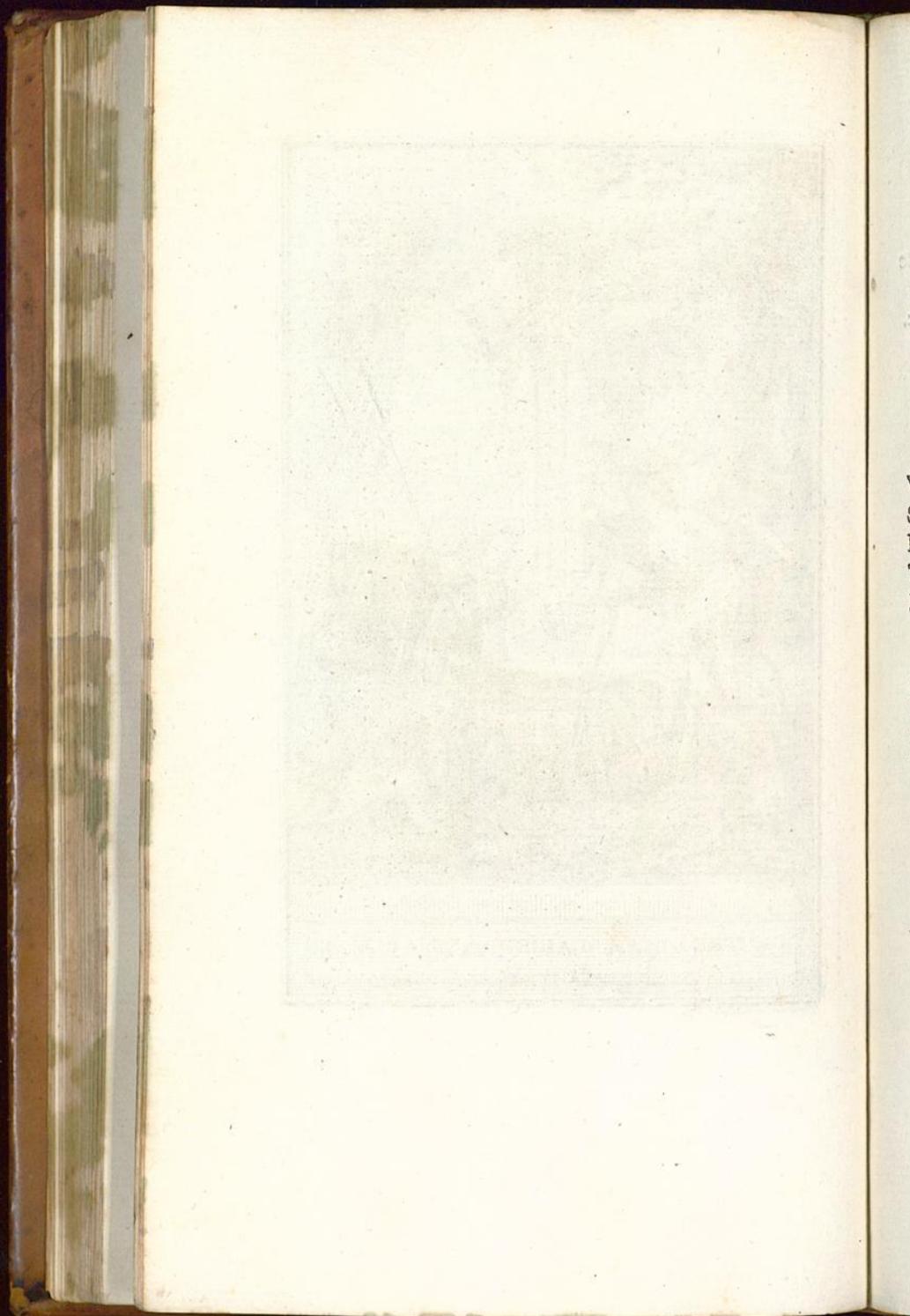
Winkler, del. et sculp. 1775.





RIEN DE TROP. Fable CLXXX. 3^e Planche.

Winkler del. et sculp. 1772.



F A B L E X I.

RIEN DE TROP.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempéramment
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le bled, riche présent de la blonde Cérés,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe sçait plaire,
Pour corriger le bled Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetterent,
Gâterent tout, & tout brouterent ;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquerent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent,
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.

Il faudroit faire le procès

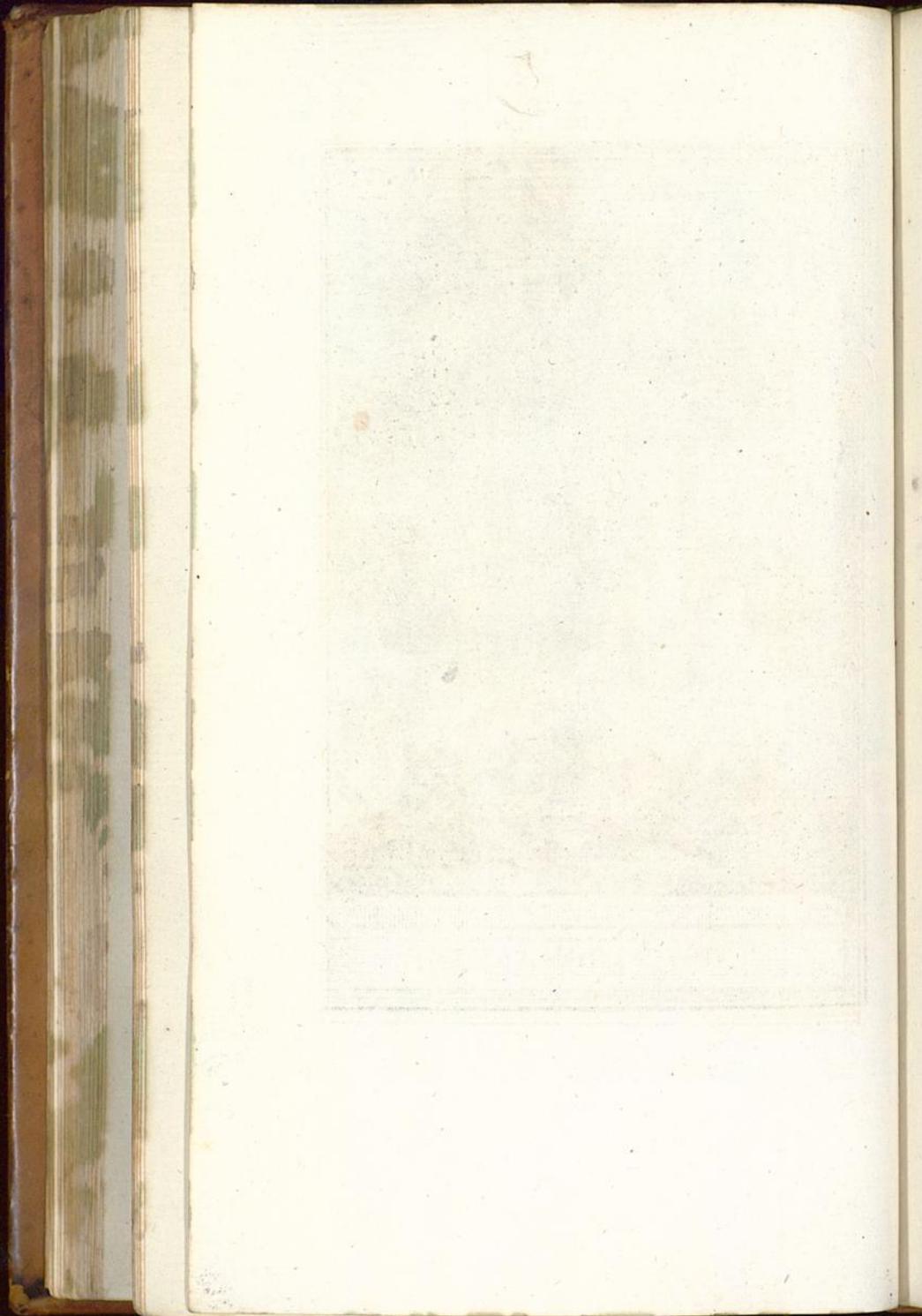
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne peche en ceci. *Rien de trop*, est un point
Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.





LE CIERGE. Fable CLXXXI.

Watelet del. et sculp. 1775.



F A B L E XII.

LE CIERGE.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent:
Les premières, dit-on, s'en allerent loger
 Au mont Hymette, & se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrz entretiennent,
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
 Ou, pour dire en françois la chose,
 Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie:
 Maint Cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie,
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et nouvel Empedocle aux flammes condamné
 Par sa propre & pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné:
Ce Cierge ne sçavoit grain de philosophie.
Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empedocle de cire au brasier se fondit:
 Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

FABLE XIII.

JUPITER ET LE PASSAGER.

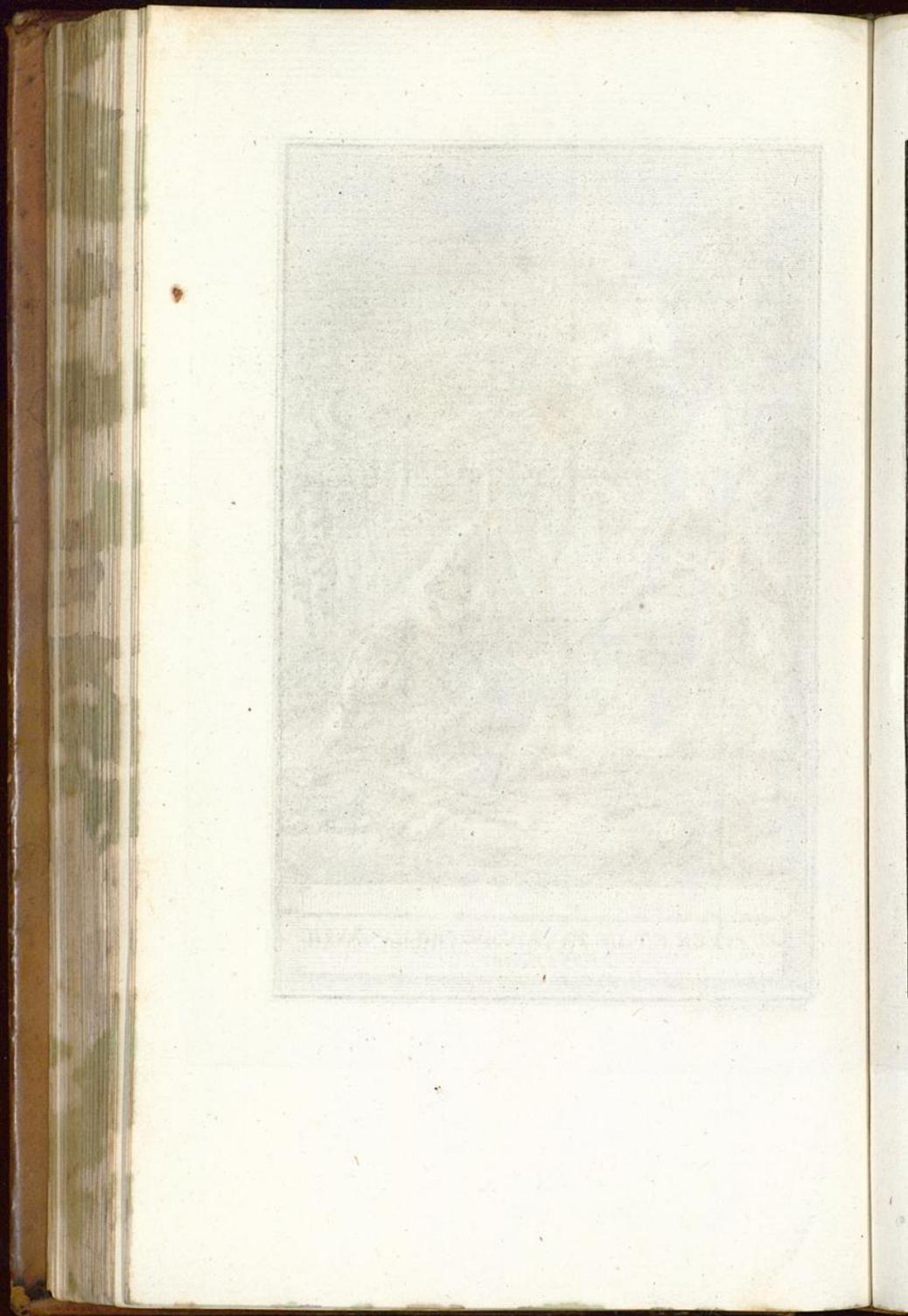
O combien le péril enrichiroit les dieux,
 Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
 Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
 De ce qu'on a promis aux cieus:
 On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
 Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier:
 Il ne se sert jamais d'Huissier.
 Eh qu'est-ce donc que le tonnerre?
 Comment appelez-vous ces avertissemens?

Un passager pendant l'orage,
 Avoit voué cent bœufs au vainqueur des titans,
 Il n'en avoit pas un: vouer cent éléphans
 N'auroit pas coûté davantage.
 Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
 Au nez de Jupiter la fumée en monta.
 Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà:
 C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
 La fumée est ta part: je ne te dois plus rien.
 Jupiter fit semblant de rire:
 Mais après quelques jours le dieu l'attrapa bien,



JUPITER ET LE PASSAGER. Fable CLXXXII.
2^e Planche.

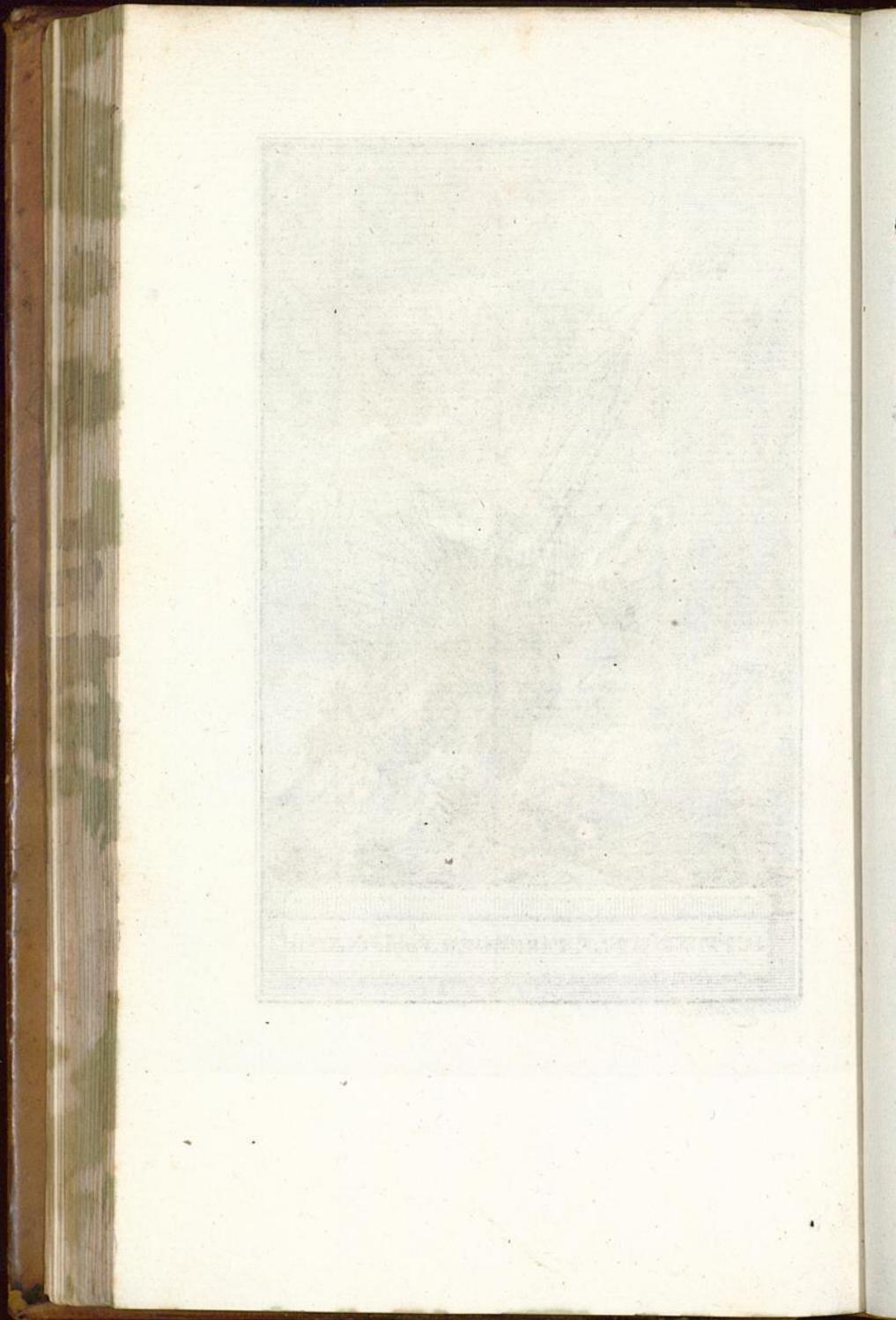
Pinckes, del. et sculp. 1775.





JUPITER ET LE PASSAGER. Fable CLXXXII.

Moules. Del. et sculp. 1773.



Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs: & n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptés & d'un tel trésor:
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit: mon camarade,
Tu te moques de nous, meurs; & va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.



F A B L E XIV.

LE CHAT ET LE RENARD.

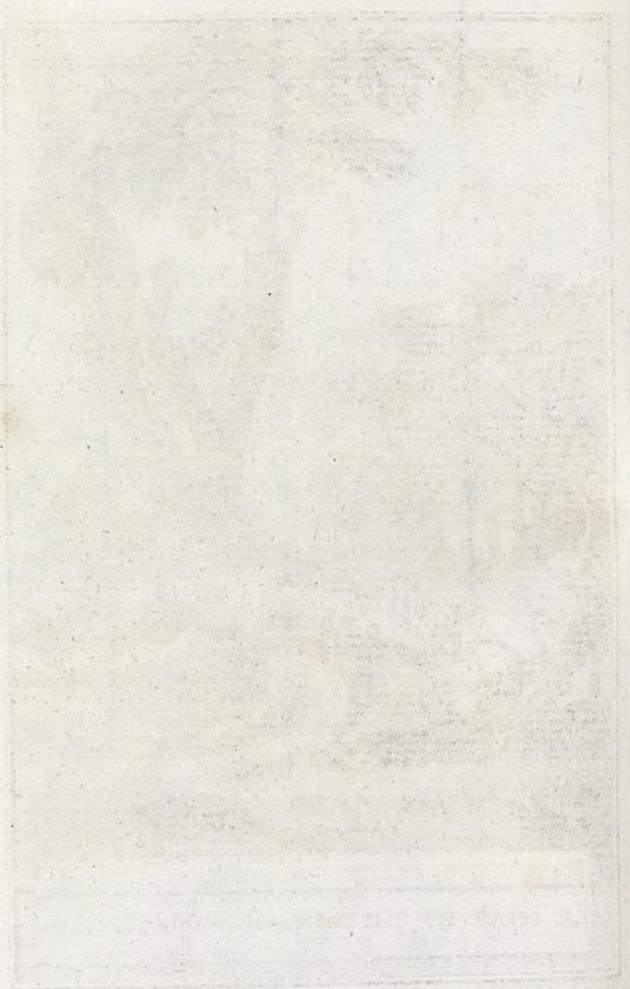
Le Chat & le Renard, commé beaux petits saints,
 S'en alloient en pèlerinage.
 C'étoient deux vrais tartufs, deux *archipatelins*,
 Deux francs pate-pelus, qui des frais du voyage,
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
 S'indemnissoient à qui mieux mieux.
 Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
 Pour l'accourir ils disputerent.
 La dispute est d'un grand secours:
 Sans elle on dormiroit toujours.
 Nos pèlerins s'égosillèrent.
 Ayant bien disputé l'on parla du prochain.
 Le Renard au Chat dit enfin:
 Tu prétends être fort habile,
 En sçais-tu tant que moi? j'ai cent ruses au sac.
 Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac,
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
 Eux de recommencer la dispute à l'envi.
 Sur le que-si, que-non, tous deux étant ainsi,
 Une meute appaisa la noise.
 Le Chat dit au Renard: fouille en ton sac, ami:
 Cherche



LE CHAT ET LE RENARD. Fable CLXXXIII

Vaucluse del. et sculp. 1770.

U
A
E
L
A
L
O



Cherche en ta cervelle matoïse
Un stratagème sûr: pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confreres de Brifaut.
Par-tout il tenta des asyles;
Et ce fut par-tout sans succès;
La fumée y pourvut, ainsi que les baffets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles;
L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire:
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire:
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.



FABLE XV.

LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR.

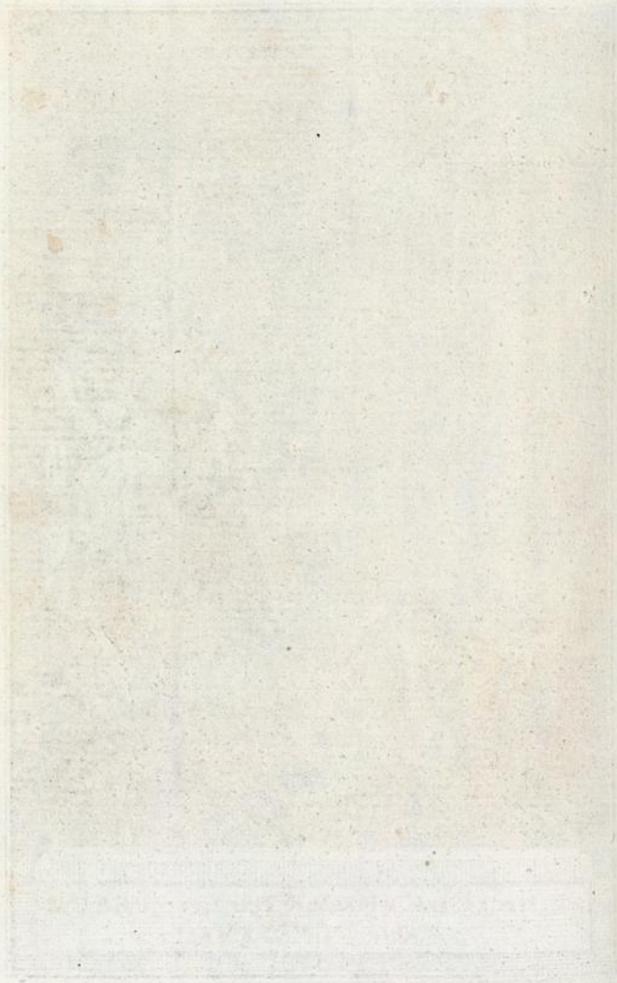
Un Mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa Femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flatteur & gracieux,
Mot d'amitié, ni doux fourire,
Défiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'étoit un Mari.
Il ne tint point à l'hymenée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi? si l'amour n'affaïsonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en foit mieux.
Notre Epouse étant donc de la forte bâtie,
Et n'ayant caressé son Mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un Voleur
Interrompt la doléance.
La pauvre Femme eut si grand peur,
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son Epoux.



LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR.
Fable CLXXXIV.

Nicholas del. et sculp. 1776.

An
Mo
To
Pr
Co
C
E
C
I



Ami Voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu. Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienfiance:
Prends le logis aussi. Les Voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats:
Celui-ci fit sa main. J'infère de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur: elle fait vaincre l'aversion;
Et l'amour quelquefois: quelquefois il la domte:
J'en ai pour preuve cet amant,
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement:
Le conte m'en a plû toujours infiniment:
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle.



F A B L E XVI.

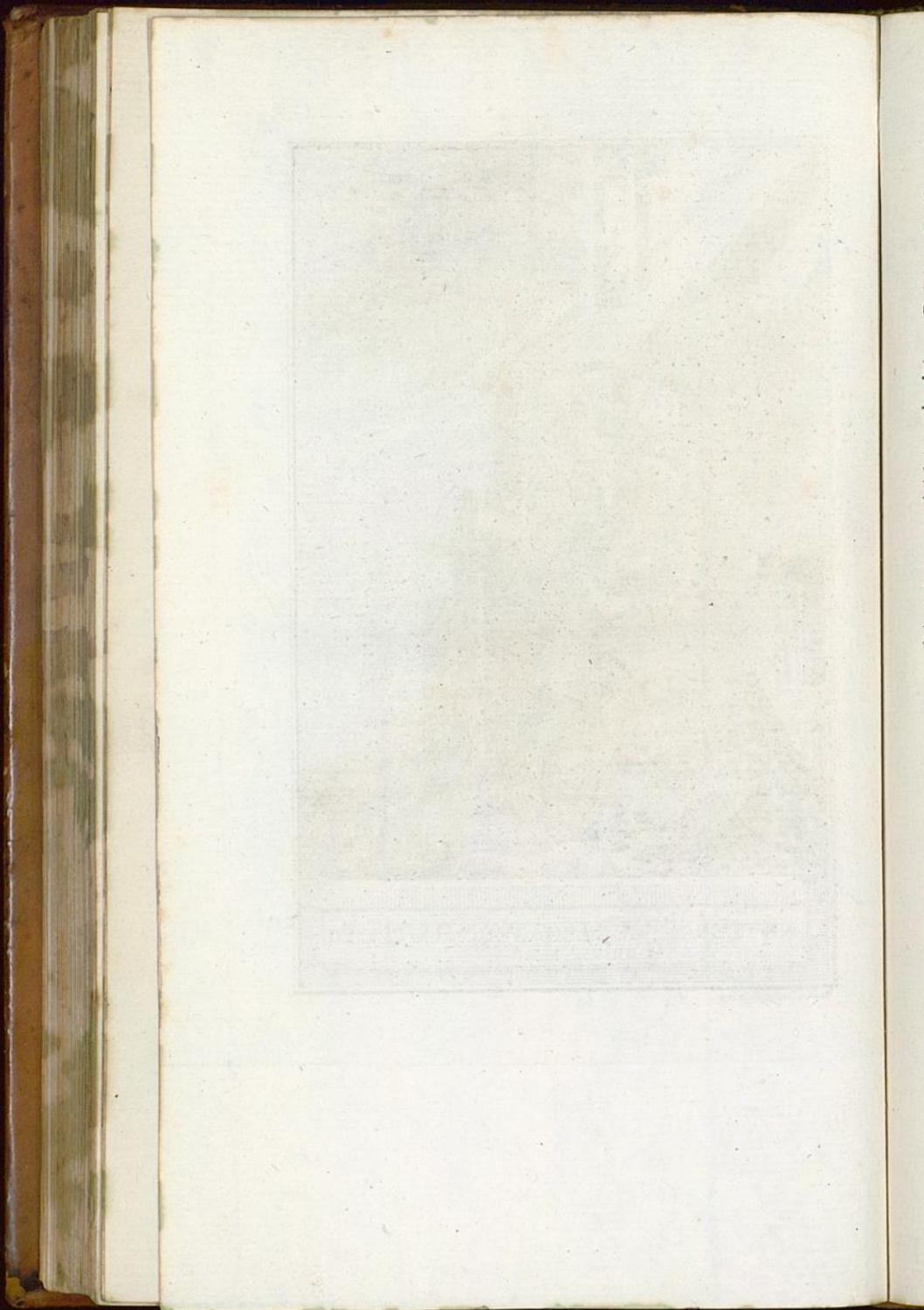
LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES.

Un Homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
 Et logeant le diable en sa bourse,
 C'est-à-dire, n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il feroit bien
 De se pendre, & finir lui-même sa misere:
 Puisqu'aussi bien, sans lui, la faim le viendroit faire;
 Genre de mort qui ne duit pas
 A gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention une vieille mafure
 Fut la scene où devoit se passer l'aventure:
 Il y porte une corde; & veut avec un clou
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.
 La muraille vieille & peu forte,
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
 Notre désespéré le ramasse, & l'emporte:
 Laisse-là le licou, s'en rentourne avec l'or,
 Sans compter: ronde ou non, la somme plut au fire..
 Tandis que le galant à grands pas se retire,
 L'Homme au trésor arrive, & trouve son argent
 Absent.



LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES.
Fable CLXXXV.

Wankel, del. et sculp. 1776.



Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?

Je ne me pendrai pas? & vraiment si ferai,

 Ou de corde je manquerai.

Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme:

Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.

 Ce qui le consola peut-être,

Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau,

Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs:

Il a le moins de part au trésor qu'il enferme,

 Thésaurisant pour les voleurs,

 Pour ses parens, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la fortune fit?

Ce font-là de ses traits: elle s'en divertit.

Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente,

 Cette déesse inconstante

 Se mit alors en l'esprit

 De voir un homme se pendre,

 Et celui qui se pendit,

 S'y devoit le moins attendre.



F A B L E XVII.

LE SINGE ET LE CHAT

Bertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
 Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
 D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat :
 Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
 Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
 L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
 Bertrand déroboit tout : Raton, de son côté,
 Etoit moins attentif aux fouris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons

Regardoient rôtir des marrons :

Les escroquer étoit une très-bonne affaire :

Nos galans y voyoient double profit à faire,

Leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui.

Bertrand dit à Raton : frere, il faut aujourd'hui

Que tu fasses un coup de maître.

Tire-moi ces marrons : si Dieu m'avoit fait maître

Propre à tirer marrons du feu,

Certes, marrons verroient beau jeu.

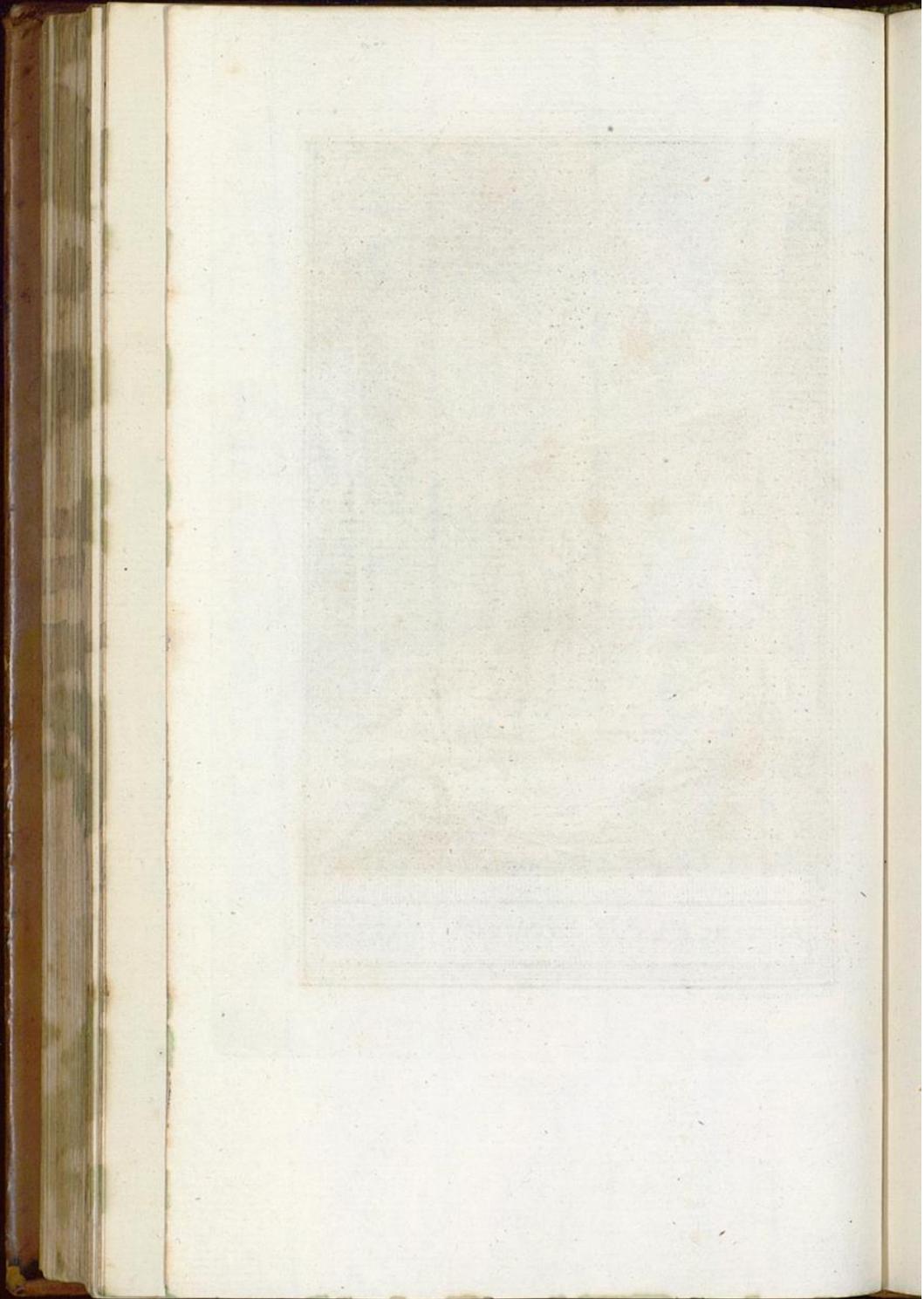
Aussi-tot fait que dit : Raton avec sa patte,

D'une maniere délicate,

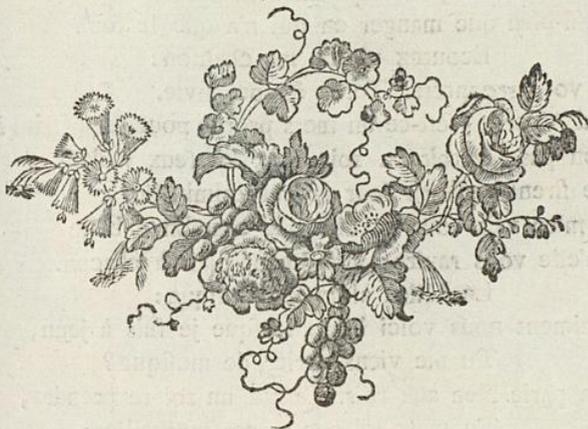


LE SINGE ET LE CHAT. Fable CLXXXVI.

Vinkles, del. et sculp. 1776.



Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, & puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.
Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces,
Pour le profit de quelque roi.



FABLE XVIII.

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Après que le Milan, manifeste voleur,
 Eut répandu l'allarme en tout le voisinage,
 Et fait crier sur lui les enfans du village,
 Un Rossignol tomba dans ses mains, par malheur.
 Le héraut du printemps lui demande la vie:
 Aussi-bien que manger en qui n'a que le son?
 Ecoutez plutôt ma chanson:
 Je vous raconterai Terée & son envie.
 Qui, Terée? est-ce un mets propre pour les Milans?
 Non pas, c'étoit un roi, dont les feux violens
 Me firent ressentir leur ardeur criminelle:
 Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
 Qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.
 Le Milan alors lui replique:
 Vraiment nous voici bien, lorsque je suis à jeun,
 Tu me viens parler de musique?
 J'en parle bien aux rois. Quand un roi te prendra,
 Tu peux lui conter ces merveilles:
 Pour un Milan, il s'en rira:
 Ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABLE XIX.



LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.
Fable CLXXXVII.

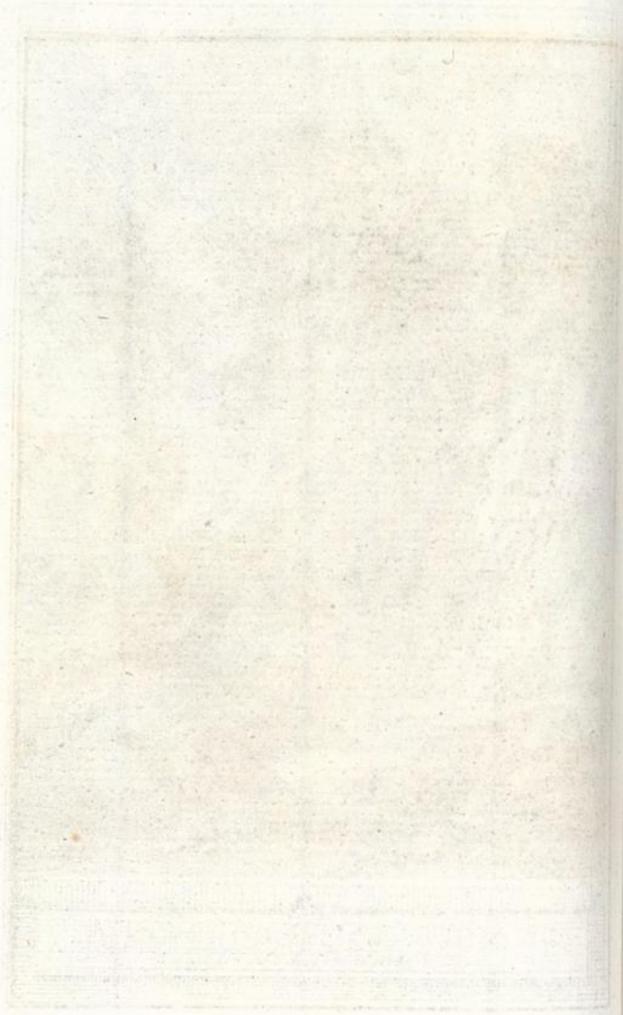
Vinckeles, del. et sculp. 1770.

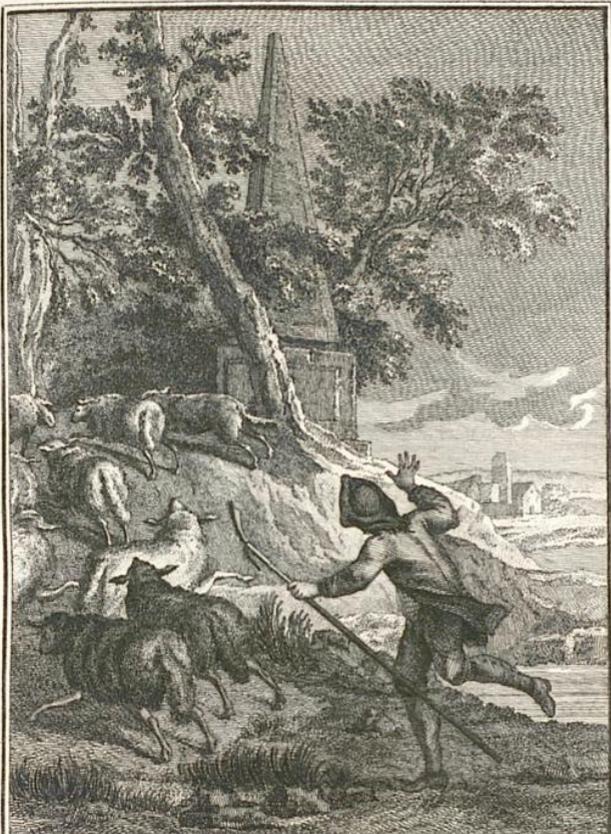
4

A
E
E
U
L
A

J
Q
N
M
J
Q
V

J

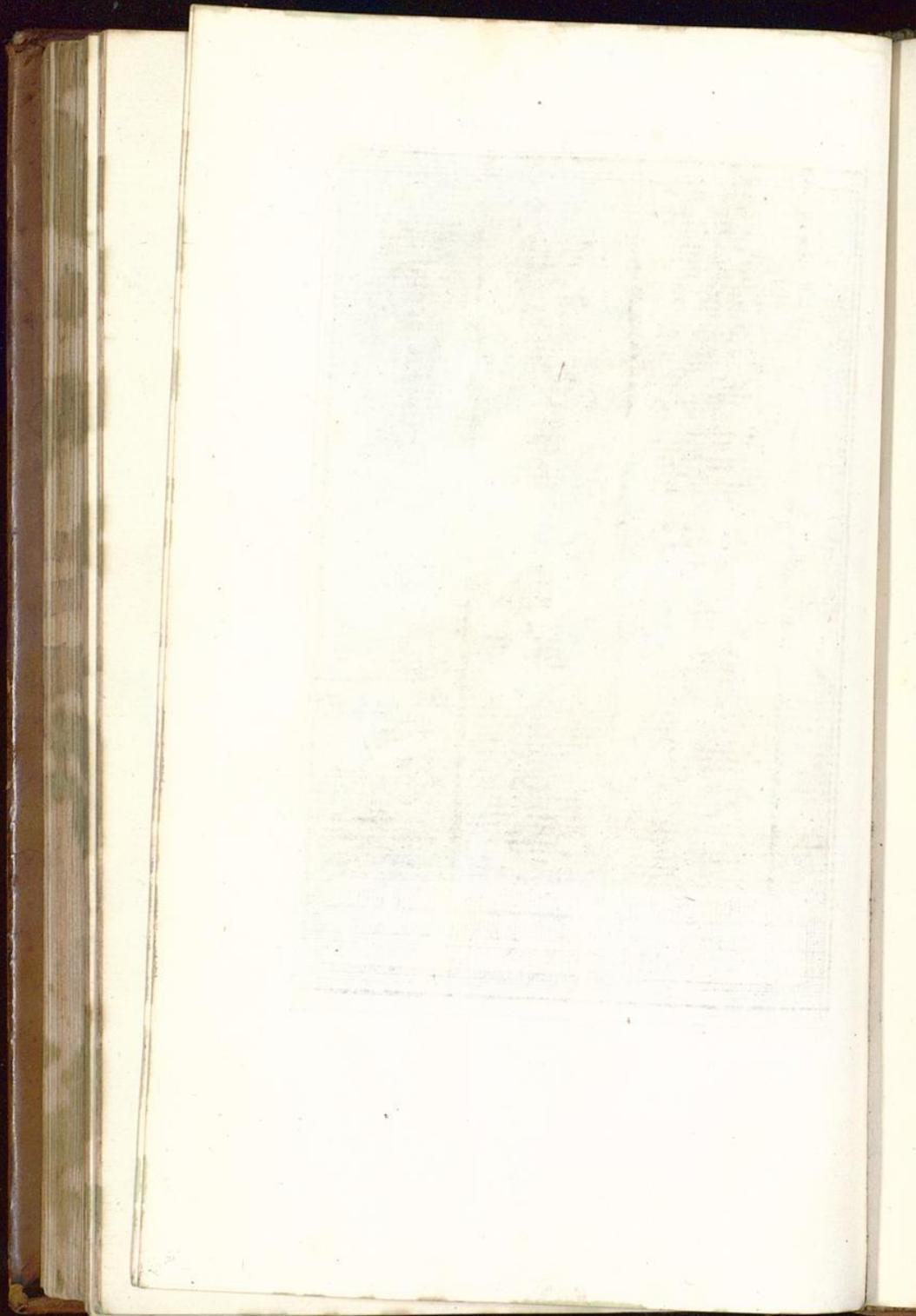




LE BERGER ET SON TROUPEAU.
Fable CLXXXVIII.

Winkles, del. et sculp. 1776.





F A B L E XIX.

LE BERGER ET SON TROUPEAU.

Quoi toujours il m'é manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter: ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre robin;
Robin mouton, qui par la ville
M'é suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde.
Hélas! de ma musette il entendoit le son:
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre robin mouton!
Quand Guillot eut fini cette oraison funebre,
Et rendu de robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme:
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un terme:
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,
Qui nous a pris robin mouton.

F

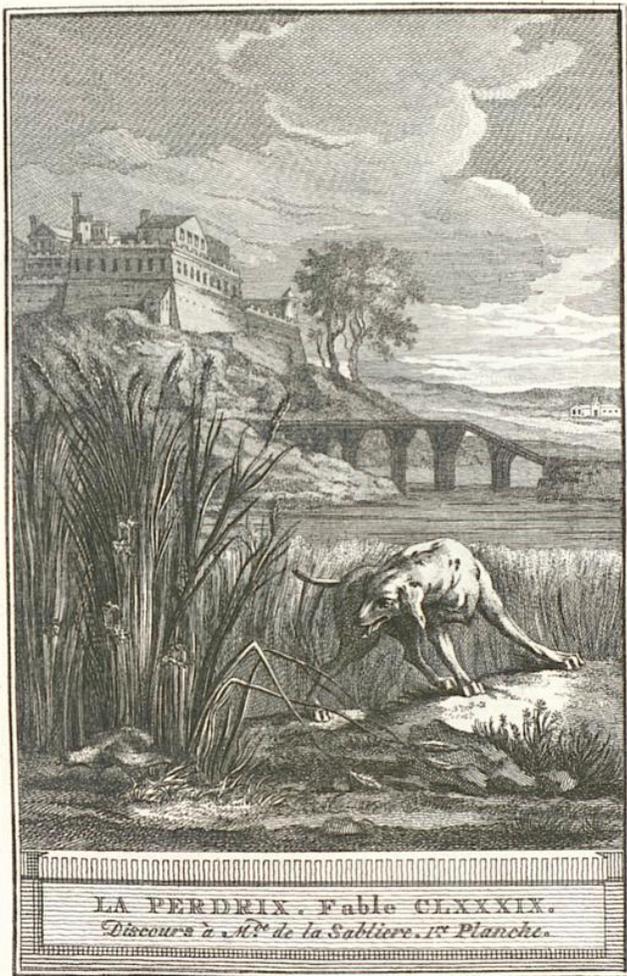
Chacun en répond sur sa tête.
 Guillot les crut, & leur fit fête.
 Cependant devant qu'il fût nuit,
 Il arriva nouvel encombre.

Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
 Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombré.

Haranguez de méchans soldats,
 Ils promettent de faire rage:
 Mais au moindre danger adieu tout leur courage:
 Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

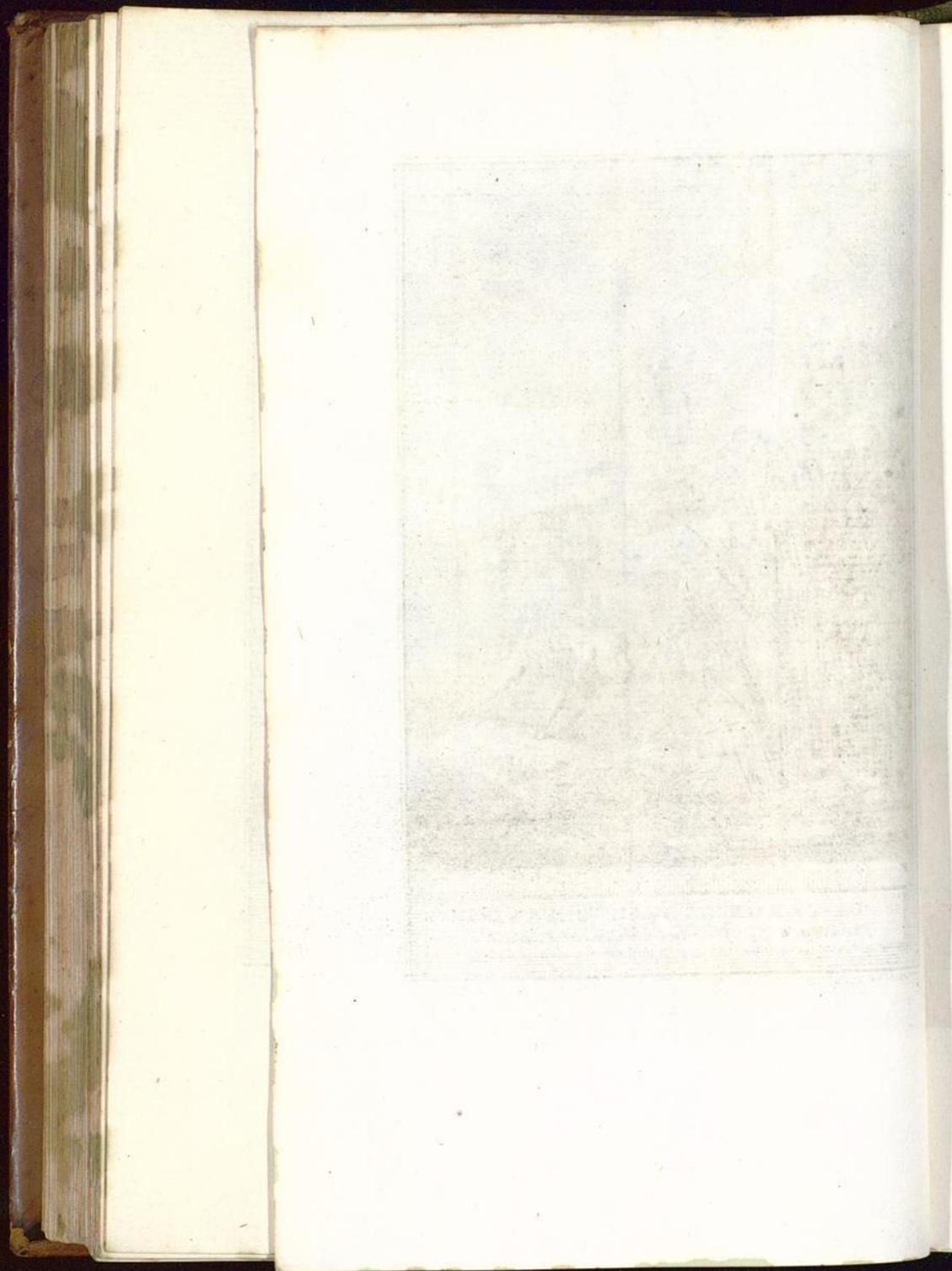
Fin du neuvieme Livre.





LA PERDRIX. Fable CLXXXIX.
Discours à M^{rs} de la Sablière. 1^{re} Planche.

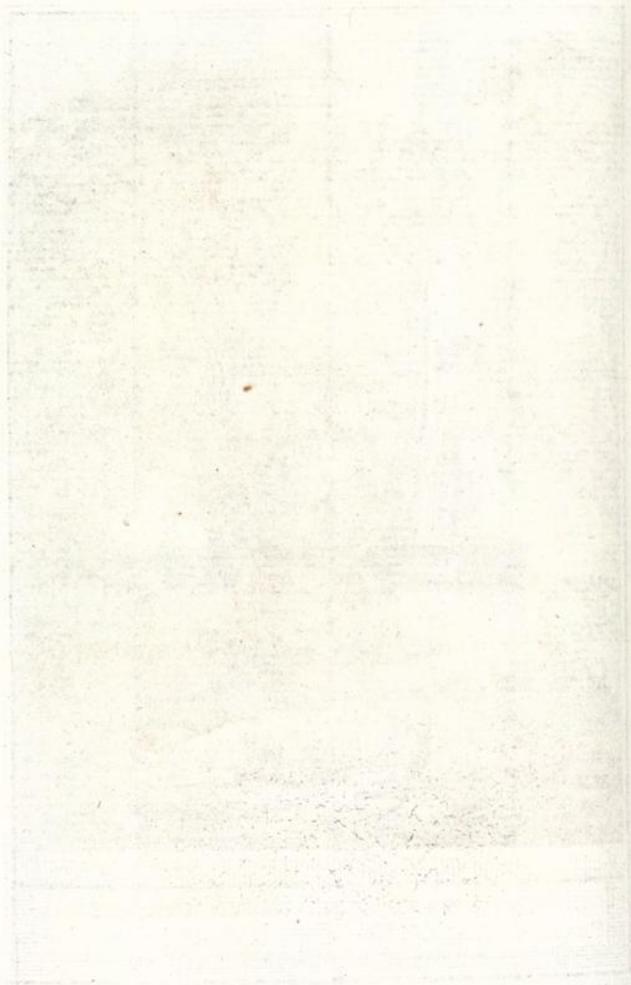
Vinckles, del. et sculp. 1776.





LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'OEUF.
Fable CLXXXIX. Discours à M^{rs} de la Sablière. 2^e Planch.

Waldes del. et sculp. 1770.



FABLES CHOISIES.

LIVRE DIXIEME.

F A B L E I.

LES DEUX RATS, LE RENARD
ET L'OEUF.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE.

Iris, je vous louois, il n'est que trop aisé:
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur;
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris: vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompensent ce point;

Propos, agréables commerces,
 Où le hafard fournit cent matieres diverfes:
 Jusques-là qu'en votre entretien
 La bagatelle a part: le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde & fa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimeres, le rien, tout est bon: je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens:
 C'est un parterre, où Flore épand ses biens:
 Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
 De certaine philosophie
 Subtile, engageante & hardie.
 On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
 Oïi parler? Ils disent donc
 Que la bête est une machine;
 Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts:
 Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine,
 A pas toujours égaux, aveugle & sans dessein.
 Ouvrez-là, lisez dans son sein:
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
 La premiere y meut la seconde,
 Une troisieme fuit, elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle:
 L'objet la frappe en un endroit:

Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle:
Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle?

Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté.

L'animal se sent agité

De mouvemens que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelqu'autre de ces états:

Mais ce n'est point cela; ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? une montre. Et nous? c'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose,
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu

Chez les payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître & l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux, enfans du Créateur,
J'ai le don de penser, & je sçais que je pense.

Or vous sçavez, Iris, de certaine sçience,
Que quand la bête penseroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni sur sa pensée.

Descartes va plus loin, & soutient nettement,
Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant quand aux bois



Le bruit des cors, celui des voix
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre & brouiller la voie;
 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, & de dix cors,
 En suppose un plus jeune, & l'oblige par force,
 A présentet aux chiens une nouvelle amorce.
 Que de raisonnemens pour conserver ses jours!
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
 Et le change, & cent stratagèmes
 Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur fort!
 On le déchire après sa mort;
 Ce font tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
 Voit ses petits

En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
 Elle fait la blessée, & va traînant de l'aîle,
 Attirant le chasseur, & le chien sur ses pas,
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
 Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
 Elle lui dit adieu, prend sa volée, & rit
 De l'homme, qui confus, des yeux en vain la fuit.

Non loin du nord il est un monde,
 Où l'on sçait que les habitans
 Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,

Dans une ignorance profonde:
 Je parle des humains: car quant aux animaux,
 Ils y construisent des travaux,
 Qui des torrens grossis arrêtent le ravage,
 Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
 L'édifice résiste, & dure en son entier;
 Après un lit de bois, est un lit de mortier:
 Chaque castor agit: commune en est la tâche:
 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
 Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.

La république de Platon
 Ne feroit rien que l'apprentie
 De cette famille amphibie.
 Ils sçavent en hyver élever leurs maisons,
 Passent les étangs sur des ponts,
 Fruit de leur art, sçavant ouvrage;
 Et nos pareils ont beau le voir,
 Jusqu'à présent tout leur sçavoir
 Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit,
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
 Mais voici beaucoup plus: écoutez ce récit,
 Que je tiens d'un roi plein de gloire.
 Le défenseur du nord vous fera mon garant:
 Je vais citer un prince aimé de la victoire:
 Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman:
 C'est le roi Polonois, jamais un roi ne ment.

Il dit donc que sur sa frontière
 Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :
 Le sang qui se tranfmet des peres aux enfans,
 En renouvelle la matiere.
 Ces animaux, dit-il, font germaines du renard.
 Jamais la guerre avec tant d'art
 Ne s'est faite parmi les hommes,
 Non pas même au fiécle où nous fommes:
 Corps de garde avancé, vedettes, espions,
 Embuscades, partis; & mille inventions
 D'une pernicieufe & maudite science,
 Fille du styx & niere des héros,
 Exercent de ces animaux
 Le bon fens & l'expérience.
 Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devoit
 Rendre Homere. Ah, s'il le rendoit,
 Et qu'il rendît auffi le rival d'Epicure!
 Que diroit ce dernier fur ces exemples-ci?
 Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la nature
 Peut par les feuls ressorts opérer tout ceci;
 Que la mémoire est corporelle;
 Et que, pour en venir aux exemples divers
 Que j'ai mis au jour dans ces vers,
 L'animal n'a befoin que d'elle.
 L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
 Chercher par le même chemin
 L'image auparavant tracée,
 Qui fur les mêmes pas revient pareillement,

Sans le secours de la pensée ,
 Caufer un même événement.
 Nous agissons tout autrement.
 La volonté nous détermine,
 Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
 Je sens en moi certain agent :
 Tout obéit dans ma machine
 A ce principe intelligent.
 Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
 Se conçoit mieux que le corps même ;
 De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.
 Mais comment le corps l'entend-il ?
 C'est-là le point : je vois l'outil
 Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
 Eh! qui guide les cieus, & leur course rapide ?
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps :
 Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :
 L'impression se fait ; le moyen, je l'ignore.
 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
 Et s'il faut en parler avec sincérité,
 Descartes l'ignoroit encore.
 Nous & lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.
 Ce que je sçais, Iris, c'est qu'en ces animaux
 Dont je viens de citer l'exemple,
 Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple ;
 Aussi faut-il donner à l'animal un point
 Que la plante après tout n'a point,
 Cependant la plante respire :

Mais que réprondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf.

Le diné suffisoit à gens de cette espèce :

Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvaissent un bœuf.

Pleins d'appétit & d'alégresse,

Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,

Quand un quidam parut. C'étoit maître renard :

Rencontre incommode & fâcheuse.

Car comment sauver l'œuf ? le bien empaqueter,

Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le traîner,

C'étoit chose impossible autant que hazardeuse.

Nécessité, l'ingénieuse,

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habitation,

L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,

Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,

Que les bêtes n'ont point d'esprit.

• Pour moi, si j'en étois le maître,

Je leur en donnerois aussi-bien qu'aux enfans.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?

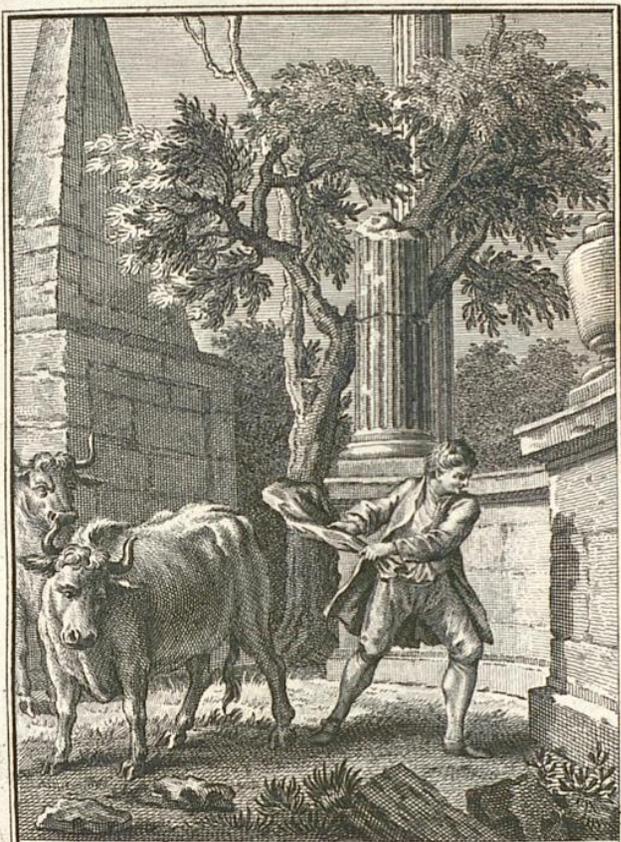
Quelqu'un peut donc penser, ne se pouvant connoître.

Par un exemple tout égal,

J'attribuerois à l'animal,
 Non point une raison, selon notre maniere,
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
 Je subtiliserois un morceau de matiere,
 Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
 Quintessence d'atome, extrait de la lumiere,
 Je ne sçais quoi plus vif, & plus mobile encor
 Que le feu: car enfin, si le bois fait la flamme,
 La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
 Nous donner quelque idée, & fort-il pas de l'or
 Des entrailles du plomb? je rendrois mon ouvrage
 Capable de sentir, juger, rien davantage,
 Et juger imparfaitement,
 Sans qu'un finge jamais fit le moindre argument.
 A l'égard de nous autres hommes,
 Je ferois notre lot infiniment plus fort:
 Nous aurions un double trésor:
 L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
 Sages, fous, enfans, idiots,
 Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux:
 L'autre, encore une autre ame, entre nous & les anges
 Commune en un certain degré;
 Et ce trésor à part créé,
 Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
 Entreroit dans un point sans en être pressé,
 Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé:
 Choses réelles quoiqu'étranges.
 Tant que l'enfance dureroit,

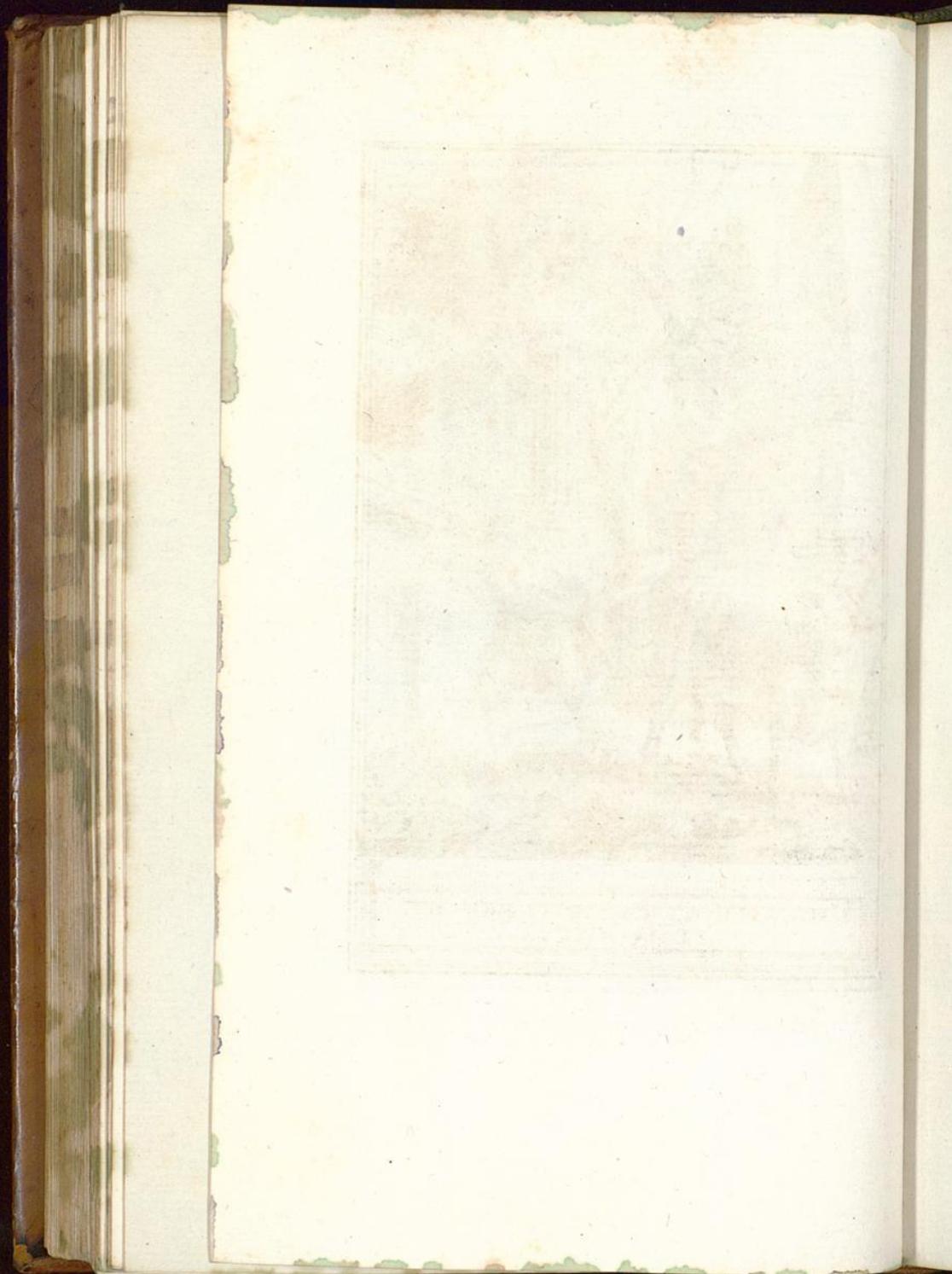
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiere:
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matiere,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & grossiere.





L'HOMME ET LA COULEUVRE.
Fable CXC.

Vinckles. Del. et Sculp. 1777.



F A B L E II.

L'HOMME ET LA COULEUVRE.

Uⁿ Homme vit une Couleuvre:
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.

A ces mots, l'animal pervers
(C'est le Serpent que je veux dire,
Et non l'Homme, on pourroit aisément s'y tromper)
A ces mots, le Serpent se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac, & ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue.
Symbole des ingrats, être bon aux méchans,
C'est être sot; meurs donc: ta colete & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put: s'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?

Toi-même, tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons: jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les: ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice:

Selon ces loix condamne-moi:
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise,
Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le Serpent, c'est l'Homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre: il recula d'un pas.
Enfin il repartit: tes raisons sont frivoles:
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient:
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le Reptile.
Une Vache étoit là, l'on l'appelle, elle vient,
Le cas est proposé, c'étoit chose facile.
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller?
La Couleuvre a raison, pourquoi diffimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années:
Il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles journées:
Tout n'est que pour lui seul: mon lait & mes enfans
Le font à la maison revenir les mains pleines:
Même j'ai rétabli sa santé que les ans
Avoient altérée; & mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe: s'il vouloit encor me laisser paître!
Mais je suis attachée; & si j'eusse eu pour maître
Un Serpent, eût-il sçu jamais pousser si loin
L'ingratitude? adieu. J'ai dit ce que je pense.
L'Homme tout étonné d'une telle sentence,
Dit au Serpent: faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.

Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante bête,
Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents:
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les foins les plus pefans,
Parcourant, sans cesser, ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux:

Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups; peu de gré: puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le Bœuf. L'Homme dit: faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le refuse aussi. L'Arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encor. Il servoit de refuge,
Contre le chaud, la pluie, & la fureur des vents:
Pour nous seuls il ornoit les jardins & les champs.
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sçût faire:
Il courboit sous les fruits: cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit, c'étoit-là son loyer,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne;
L'ombre, l'été; l'hyver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on sans prendre la coignée?

De son tempérament il eût encor vécu.
L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du fac & du Serpent aussi-tôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands.
La raison les offense: ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes & gens,
Et Serpens.

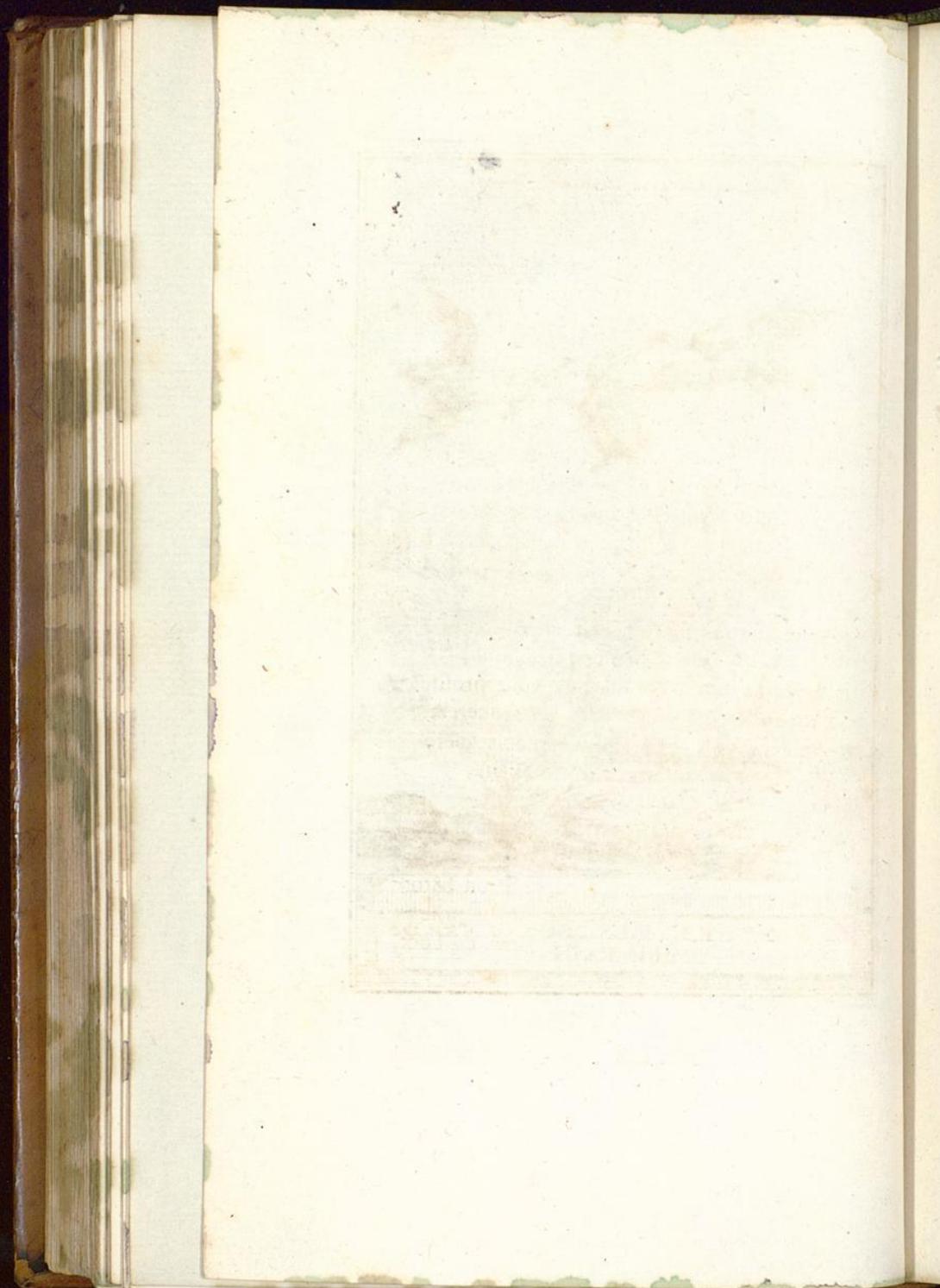
Si quelqu'un desferre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?
Parler de loin; ou bien se taire.





LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.
Fable CXCI.

Vanselas, del. et sculp. 1777.



F A B L E III.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS:

U ne Tortue étoit, à la tête légère,
 Qui lassé de son trou voulut voir le pays.
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangere:
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux Canards à qui la commere
 Communiqua ce beau dessein,
 Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire:
 Voyez-vous ce large chemin?
 Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
 Vous verrez mainte république,
 Maint royaume, maint peuple; & vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulyssé en fit autant. On ne s'attendoit guère
 De voir Ulyssé en cette affaire.
 La Tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les oiseaux forgent une machine,
 Pour transporter la pélerine.
 Dans la gueule en travers on lui passe un bâton:
 Serrez bien, dirent-ils: gardez de lâcher prise:
 Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout:
 La Tortue enlevée, on s'étonne partout

H

De voir aller, en cette guise,
L'animal lent & sa maison,
Justement au milieu de l'un & l'autre Oïson.
Miracle, crioit-on: venez voir dans les nues
Passer la reine des Tortues.

La reine! vraiment oui; je la suis en effet:
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardans.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

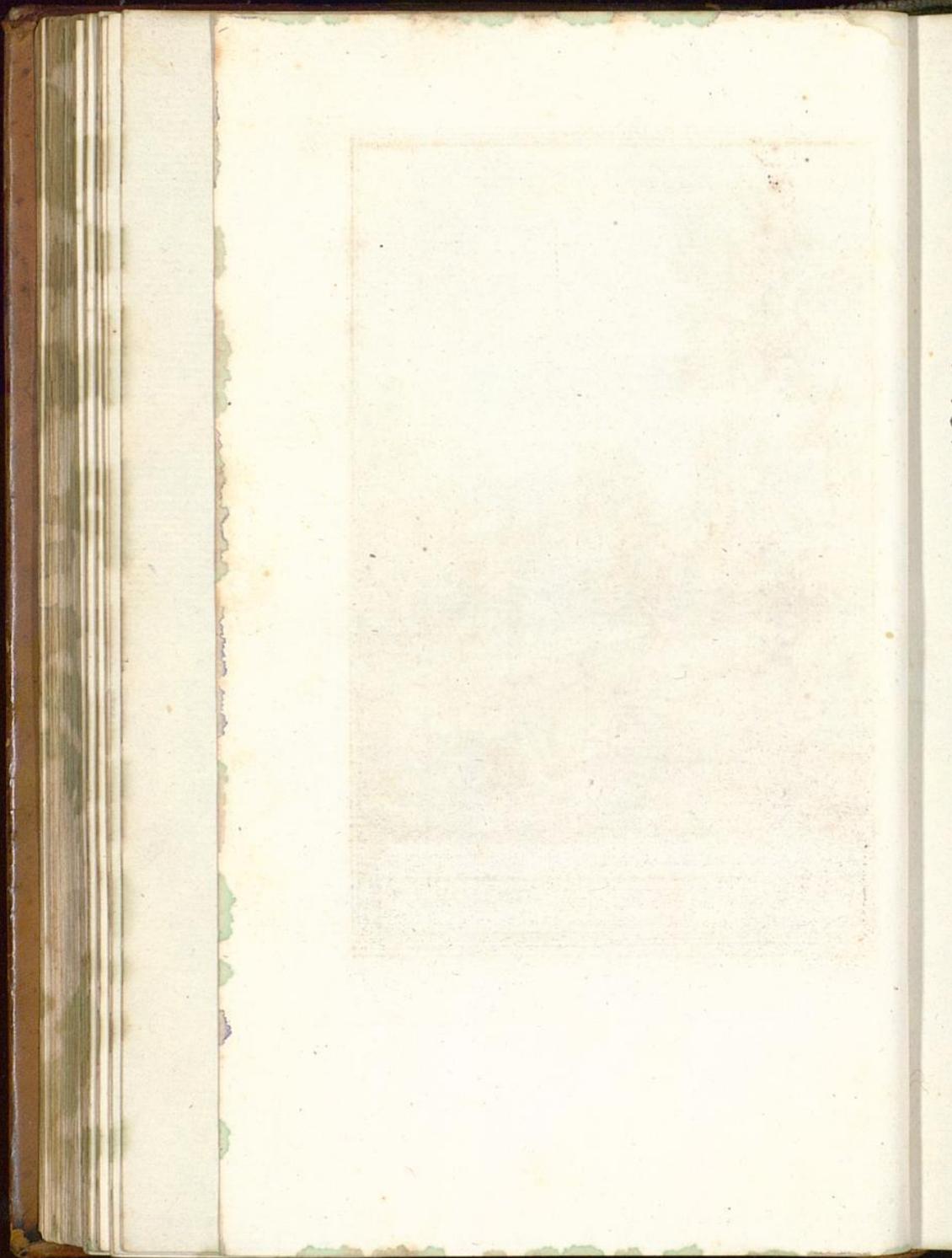
Imprudence, babil, & fotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage:
Ce sont enfans tous d'un lignage.





LES POISSONS ET LE CORMORAN.
Fable CXCH.

Vinkelas, del. et sculp. 1777.



F A B L E I V.

LES POISSONS ET LE CORMORAN.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution.
Viviers & réservoirs lui payoient pension :
Sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se fert de pourvoyeur lui-même.
Lenôtre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets, ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il ? le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple ; il faut qu'il périsse :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Ecrevisse en hâte s'en va
Conter le cas : grande est l'émûte.
On court, on s'assemble, on députe
A l'Oiseau. Seigneur Cormoran,

D'où vous vient cet avis? quel est votre garant?

Etes-vous sûr de cette affaire?

N'y sçavez-vous remède? & qu'est-il bon de faire?

Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous?

N'en foyez point en soïn : je vous porterai tous

L'un après l'autre en ma retraite.

Nul, que Dieu seul & moi, n'en connoît les chemins :

Il n'est demeure plus secrète.

Un vivier que nature y creusa de ses mains,

Inconnu des traîtres humains,

Sauvera votre république.

On le crut. Le peuple aquatique,

L'un après l'autre, fut porté

Sous ce rocher peu fréquenté.

Là, Cormoran le bon apôtre,

Les ayant mis en un endroit

Transparent, peu creux, fort étroit,

Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.

Il leur apprit à leurs dépens,

Que l'on ne doit jamais avoir de confiance

En ceux qui sont mangeurs de gens.

Ils y perdirent peu; puisque l'humaine engeance

En auroit aussi-bien croqué sa bonne part.

Qu'importe qui vous mange? homme ou loup, toute panse.

Me paroît une à cet égard :

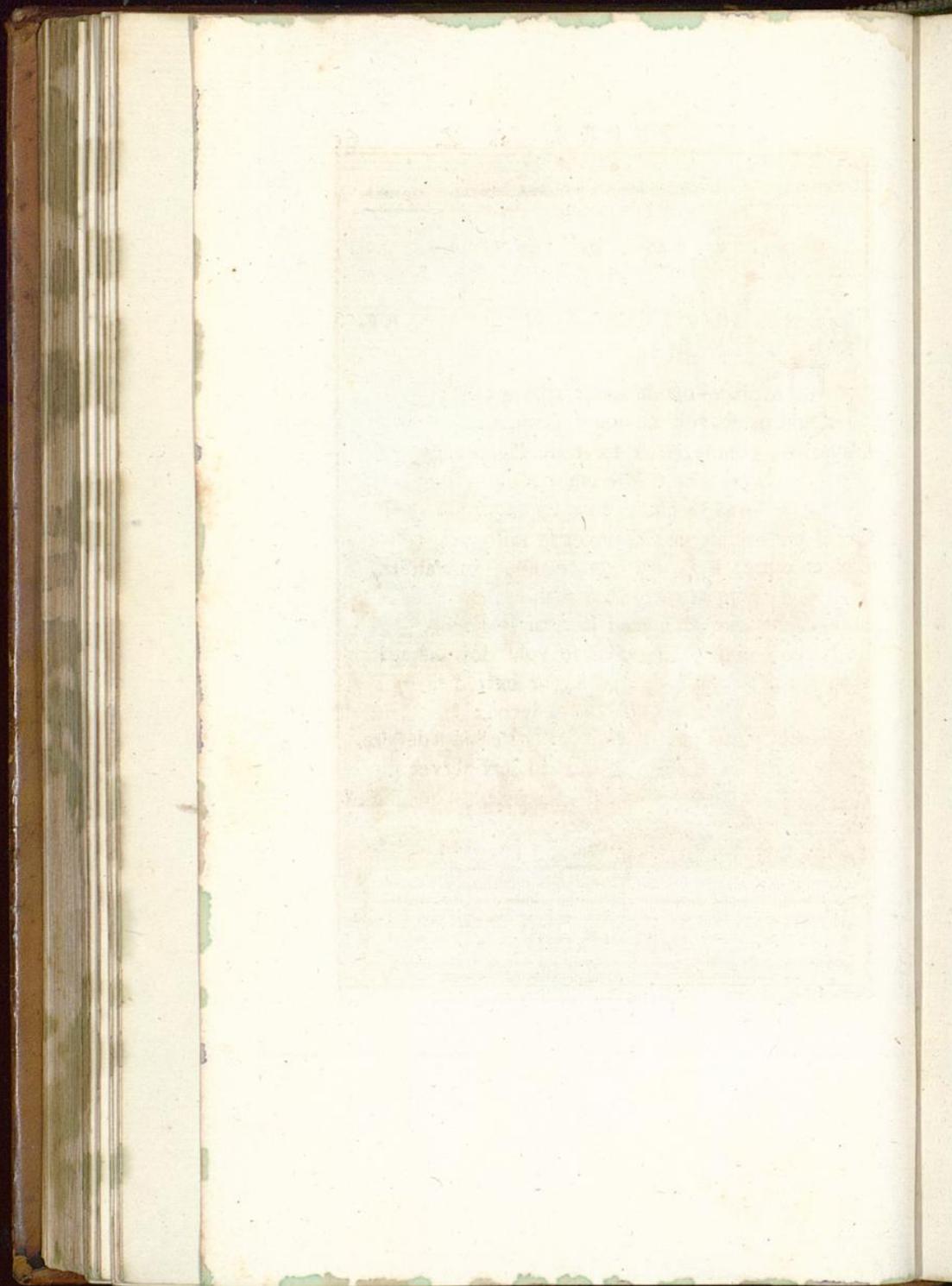
Un jour plustôt, un jour plus tard,

Ce n'est pas grande différence.



L'ENFOUISSEUR ET SON COMPERE.
Fable CXCHII.

Vinckles, del. et sculp. 1777.



F A B L E V.

L'ENFOISSEUR ET SON COMPERE.

U n piace-maille avoit tant amassé,
Qu'il ne sçavoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne & sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire:
Car il en vouloit un; & voici sa raison.
L'objet tente: il faudra que ce monceau s'altère,
Si je le laisse à la maison:
Moi-même, de mon bien je ferai le larron.
Le larron? quoi jouir, c'est se voler soi-même!
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprens de moi cette leçon:
Le bien, n'est bien qu'entant que l'on s'en peut défaire.
Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aime mieux la terre, & prenant son Compere,
Celui-ci l'aide; ils vont enfoûir le trésor.

Au bout de quelque temps l'homme va voir son or,
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vite
Lui dire: apprêtez-vous; car il me reste encor
Quelques deniers: je veux les joindre à l'autre masse.
Le Compere aussi-tôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage:
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir;
Et le pauvre voleur ne trouvant plus son gage,
Pensâ tomber de sa hauteur.

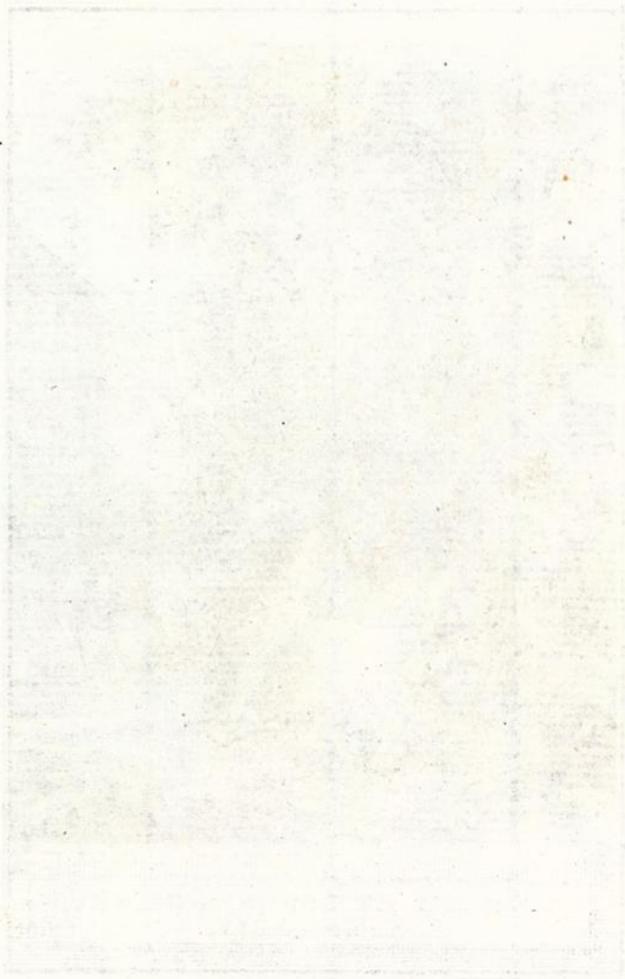
Il n'est pas mal aisé de tromper un trompeur.





LE LOUP ET LES BERGERS.
Fable CXCIV.

Vinckles, del. et sculp. 1770.



F A B L E V I.

LE LOUP ET LES BERGERS.

Un Loup rempli d'humanité,
 (S'il en est de tels dans le monde)
 Fit un jour sur sa cruauté,
 Quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,
 Une réflexion profonde.
 Je suis haï, dit-il, & de qui? de chacun.
 Le Loup est l'ennemi commun:
 Chiens, chasseurs, villageois s'assemblent pour sa perte.
 Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris:
 C'est par-là que de Loups l'Angleterre est déserte:
 On y mit notre tête à prix.
 Il n'est hobereau qui ne fasse
 Contre nous tels bans publier:
 Il n'est marmot osant crier,
 Que du Loup aussi-tôt sa mere ne menace.
 Le tout pour un âne rogneux,
 Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux
 Dont j'aurai passé mon envie.
 Et bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie,
 Paissions l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
 Est-ce une chose si cruelle?

Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
 Disant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt;
 Mangeans un agneau cuit en broche.
 Oh! oh! dit-il, je me reproche
 Le sang de cette gent: voilà ses gardiens
 S'en repaissant, eux & leurs chiens;
 Et moi Loup, j'en ferai scrupule?
 Non, par tous les Dieux, non: je serois ridicule.
 Thibaut l'agnelet passera,
 Sans qu'à la broche je le mette;
 Et non-seulement lui, mais la mere qu'il tette,
 Et le pere qui l'engendra.
 Le Loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie,
 Faire festin de toute proie,
 Manger les animaux; & nous les réduirons
 Aux mets de l'âge d'or, autant que nous pourrons?
 Ils n'auront ni croc, ni marmite?
 Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
 Que quand il n'est pas le plus fort:
 Voulez-vous qu'il vive en hermite?

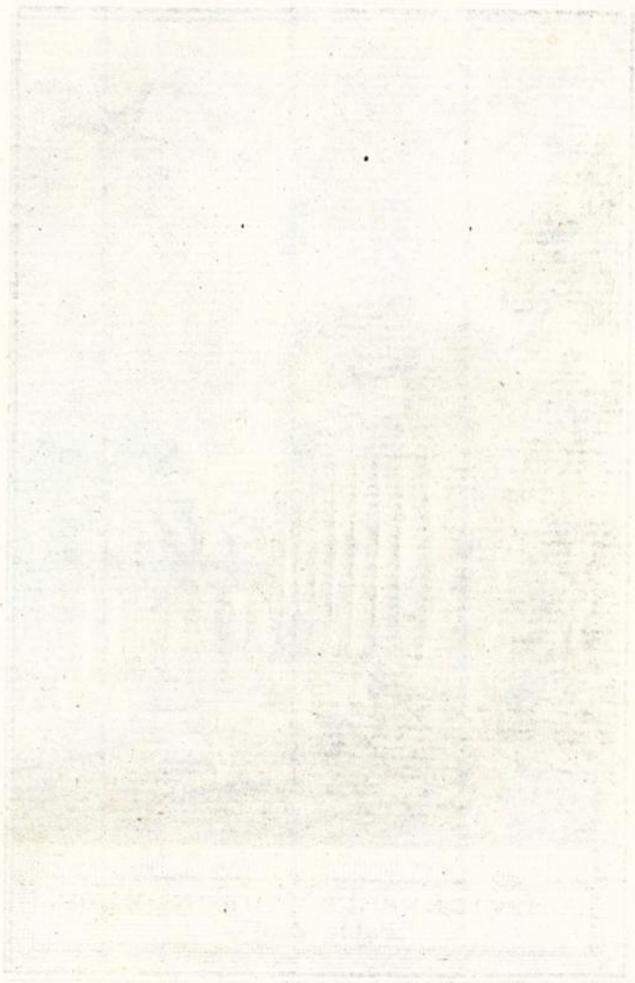


F A B L E VII.



L'ARAIGNEE ET L'HIRONDELLE.
Fable CXCIV.

Winkels del. et fecit 1776.



F A B L E VII.

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE:

O Jupiter, qui sçus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entens ma plainte une fois en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux :
Caracolant, frisant l'air & les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; & mon rézeau
En seroit plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissé de matiere assez forte.

Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapisserie ;
El qui lors étant filandière,
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La Sœur de Philomele, attentive à sa proie ;
Malgré le bestion happoit mouches dans l'air ;
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie ;
Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert ;
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus :

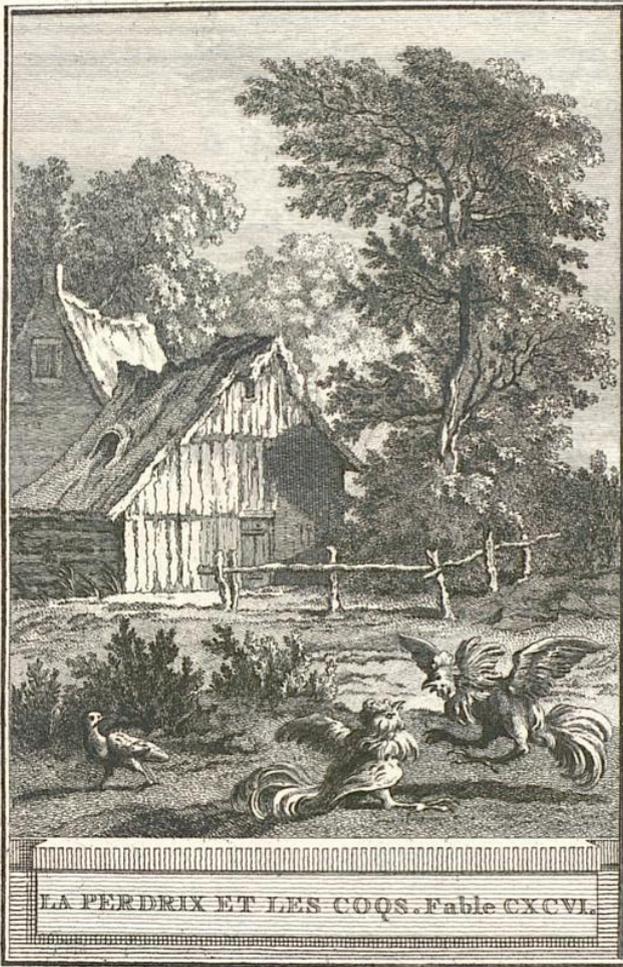
La pauvre Aragne n'ayant plus

Que la tête & les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée.

L'Hirondelle en passant emporta toile & tout,
Et l'animal pendant au bout.

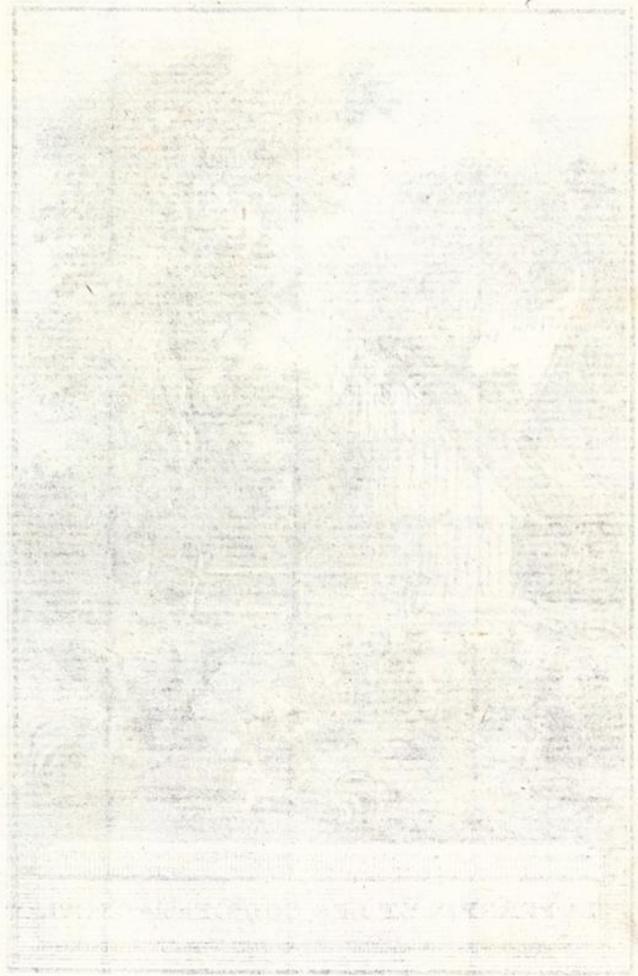
Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
L'adroit, le vigilant, & le fort sont assis
A la première; & les petits
Mangent leur reste à la seconde.





LA PERDRIX ET LES COQS. Fable CXCVI.

Virkato, del. et sculp. 1776.



F A B L E VIII.

LA PERDRIX ET LES COQS.

Parmi de certains Coqs incivils, peu galans,
 Toujours en noise & turbulens,
 Une Perdrix étoit nourrie,
 Son sexe & l'hospitalité,
 De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
 Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté:
 Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
 Ce peuple cependant fort souvent en furie,
 Pour la dame étrangere ayant peu de respect,
 Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
 D'abord elle en fut affligée:
 Mais si-tôt qu'elle eut vû cette troupe enragée
 S'entrebattre elle-même, & se percer les flancs,
 Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle:
 Ne les accusons point: plaignons plutôt ces gens.
 Jupiter sur un seul modèle
 N'a pas formé tous les esprits.
 Il est des naturels de Coqs & de Perdrix.
 S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
 En plus honnête compagnie.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement,
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les aîles:
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.





LE CHIEN À QUI ON A COUPÉ LES
OREILLES. Fable CXCVII.

Winkler, del. et sculp. 1770.

Faint, illegible text within a rectangular border, possibly a table or list of entries.



F A B L E IX.

LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ
LES OREILLES.

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!

Devant les autres Chiens oserai-je paroître?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans!

Qui vous feroit choses pareilles?

Ainsi crioit Moufflar jeune dogue; & les gens
Peu touchés de ses cris douloureux & perçans,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Moufflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup: car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure

L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée:
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

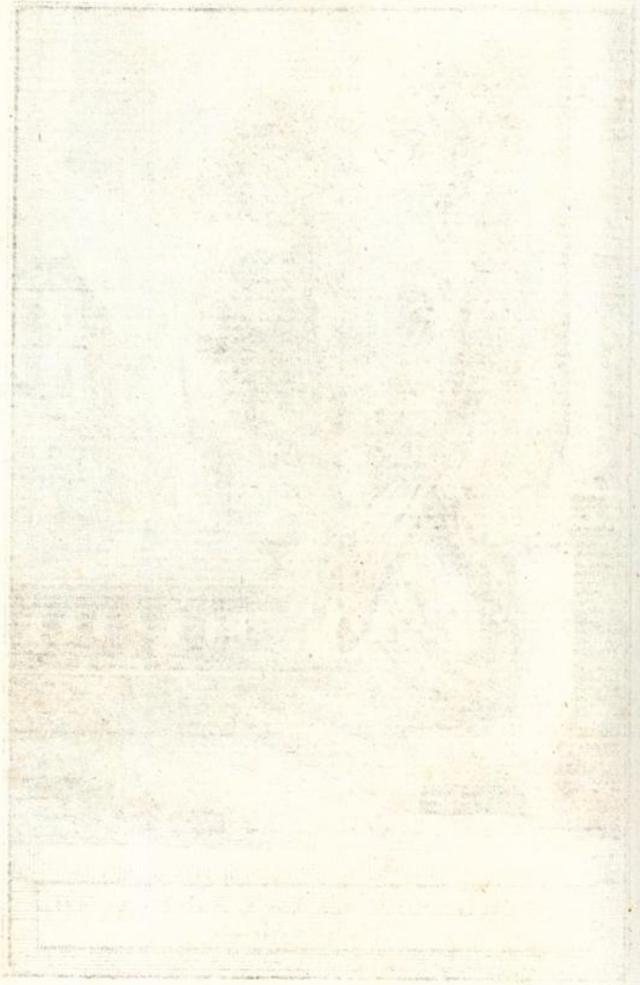
On le munit de peur d'esclandre:
Témoin maître Mouffiar armé d'un gorgerin,
Du reste ayant d'oreille autant que fur ma main;
Un loup n'est sçu par où le prendre.





LE BERGER ET LE ROY. Fable CXCVIII.
2^e Planche.

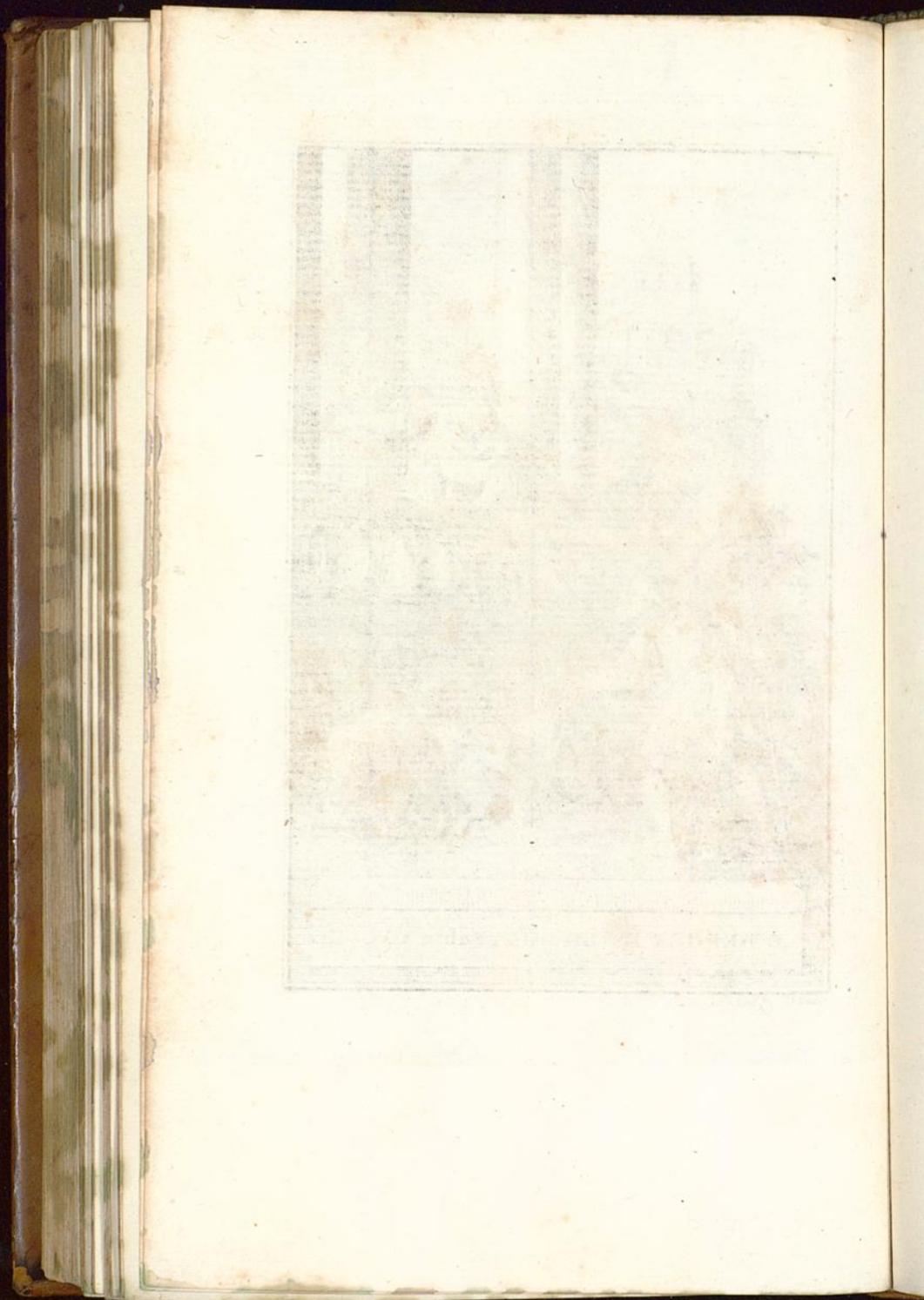
Winkler del. et sculp. 1777.





LE BERGER ET LE ROY. Fable CXCVIII.

Violante del. et J. G. P. 1777.



F A B L E X.

LE BERGER ET LE ROI.

Deux démons, à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœurs qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, amour; & l'autre, ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire:

Car même elle entre dans l'amour.

Je le ferois bien voir: mais mon but est de dire
Comme un Roi fit venir un Berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du Berger, de très-notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ses soins diligens.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens:
Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes!

Je te fais juge souverain.

Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vû d'autres gens qu'un hermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,
Il avoit du bon sens: le reste vient ensuite:

Bref il en vint fort bien à bout.
 L'hermite son voisin accourut pour lui dire:
 Veillai-je, n'est-ce point un songe que je vois?
 Vous favori! vous grand! défiez-vous des rbis:
 Leur faveur est glissante, on s'y trompe; & le pire,
 C'est qu'il en coûte cher: de pareilles erreurs
 Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
 Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage.
 Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit;

Et notre hermite poursuivit:

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
 Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
 Un serpent engourdi de froid,
 Vint s'offrir sous sa main: il le prit pour un fouet.
 Le sien s'étoit perdu tombant de sa ceinture.
 Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure,
 Quand un passant cria: que tenez-vous? ô dieux!
 Jetez cet animal traître & pernicieux,
 Ce serpent. C'est un fouet. C'est un serpent, vous dis-je:
 A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?
 Prétendez-vous garder ce trésor? Pourquoi non?
 Mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon:

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas,

Il en perdit bientôt la vie:

L'animal dégoré piqua son homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.

Eh,

Eh, que me scauroit-il arriver que la mort?
 Mille dégoûts viendront, dit le prophète hermite.
 Il en vint en effet: l'hermite n'eut pas tort.
 Mainte peste de cour fit tant par maint ressort,
 Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
 Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
 Accusateurs & gens grevés par ses arrêts.
 De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
 Le Prince voulut voir ses richesses immenses,
 Il ne trouva par-tout que médiocrité,
 Louanges du désert & de la pauvreté:

C'étoient-là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix:
 Un grand coffre en est plein, fermé de dix ferrures.
 Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien surpris

Tous les machineurs d'impostures.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
 L'habit d'un gardeur de troupeaux,

Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,

Et, je pense, aussi sa musette.

Doux trésors! ce dit-il, chers gages, qui jamais
 N'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,
 Je vous reprends: fortons de ces riches palais

Comme l'on fortiroit d'un songe.

Sire, pardonnez-moi cette exclamation.

J'avois prévu ma chute en montant sur le faité.

Je m'y suis trop complû: mais qui n'a dans la tête

Un petit grain d'ambition?

K

F A B L E XI.

LES POISSONS ET LE BERGER QUI
JOUÉ DE LA FLÛTE.

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix & d'une mufette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit:
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ses peines.
Le Berger qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,

Crut, & crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci: citoyens de cette onde,
Laissez votre nayade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle:
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle:
Vous ferez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie.



LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE
DE LA FLÛTE. Fable CXCIX.

Vandoele, del. et. sculp. 1777.



Un vivier vous attend, plus clair que fin crystal.
Et quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie,
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire étoit sourd aussi-bien que muet.
Tircis eut beau prêcher: ces paroles miellées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris :
Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergere.
O vous! pasteurs d'humains & non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout ;
Il y faut une autre maniere:
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

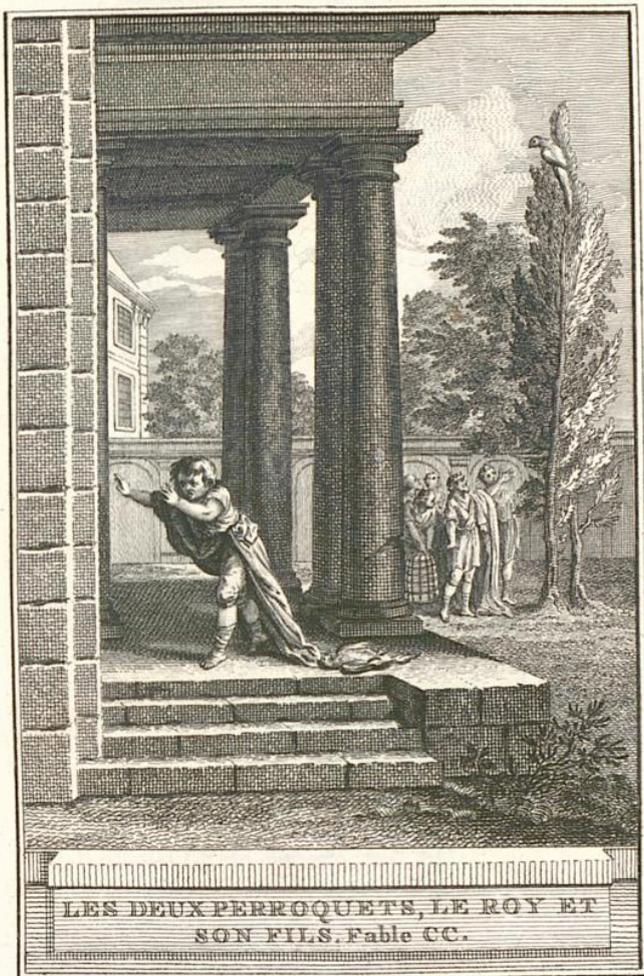


K 2

F A B L E XII.

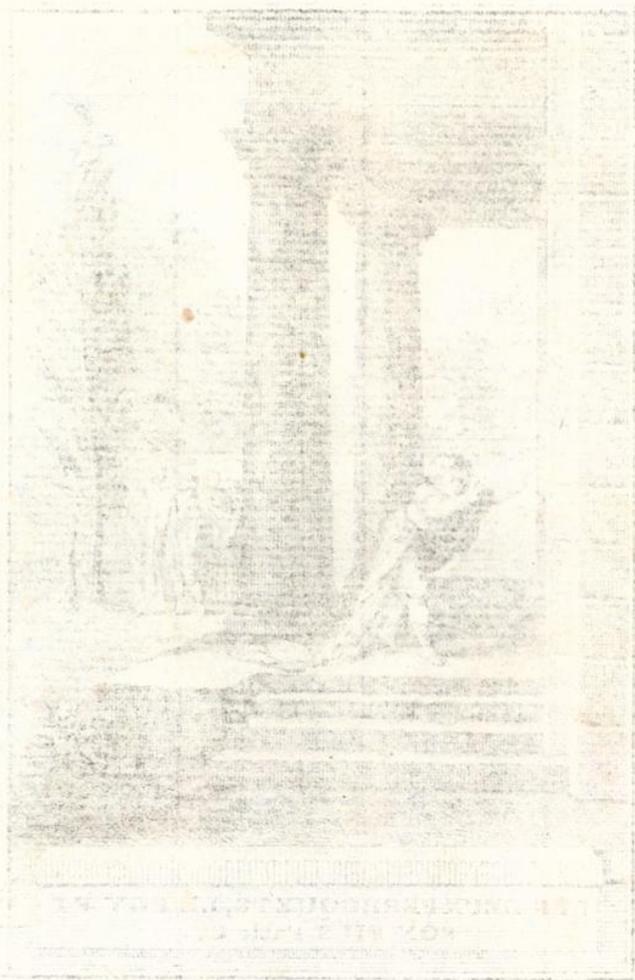
LES DEUX PERROQUETS, LE ROI
ET SON FILS.

Deux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
 Du rôt d'un roi faisoient leur ordinaire.
 Deux demi-Dieux, l'un fils & l'autre pere,
 De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
 L'âge lioit une amitié sincere
 Entre ces gens Les deux peres s'aimoient:
 Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
 L'un avec l'autre aussi s'accoûtumoient,
 Nourris ensemble & compagnons d'école.
 C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
 Car l'Enfant étoit prince, & son Pere monarque,
 Par le tempérament que lui donna la parque,
 Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
 Et le plus amoureux de toute la province,
 Faisoit aussi sa part des délices du prince.
 Ces deux rivaux un jour ensemble se jouans,
 Comme il arrive aux jeunes gens,
 Le jeu devint une querelle.
 Le passereau, peu circonspect,
 S'attira de tels coups de bec,



LES DEUX PERROQUETS, LE ROY ET
SON FILS. Fable CC.

Vanobles. Del. et fculp. 1777.



Que demi-mort & traînant l'afle,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir

Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.
L'infortuné vieillard crie & se désespere;
Le tout en vain: ses cris sont superflus:
L'oiseau parleur est déjà dans la barque:
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus,
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque,
Son pere s'en va fondre & lui crève les yeux.
Il se sauve aussi-tôt. & choisit pour asyle

Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr & tranquille:
Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer:
Ami, reviens chez moi: que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance & deuil, laissons tout à la porte.

Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous: mon fils fut l'agresseur.
Mon fils! non: c'est le fort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout tems en son livre,
Que l'un de nos enfans devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.

Consolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit: sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?

Tu m'allegues le sort: prétens-tu par ta foi



Me leurrer de l'appât d'un profane langage?
Mais que la Providence, ou bien que le destin
Régle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'acheverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine & de fureur. Je sçais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense:
Je le crois: cependant, il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main & tes yeux.
Sire Roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour:
L'absence est aussi-bien un remède à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.





LA LIONNE ET L'OURS. Fable CCI.

Vinckeles, del. et sculp. 1777.



F A B L E XIII.

LA LIONNE ET L'OURS.

Mere Lionne avoit perdu son fan:
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouffoit un tel rugissement,
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit, ni son obscurité,
Son silence & ses autres charmes,
De la Reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'Ours enfin lui dit: ma commere,
Un mot sans plus: tous les enfans
Qui sont passés entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere?
Ils en avoient. S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres se font tues,
Que ne vous taifez-vous aussi?
Moi me taire? moi malheureuse!
Ah, j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieilleffe douloureuse.
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
Hélas! c'est le destin qui me hait. Ces paroles

.VIX 335 M

Ont été de tous temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous.
Je n'entens résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il confidere Hécube, il rendra grace aux dieux.

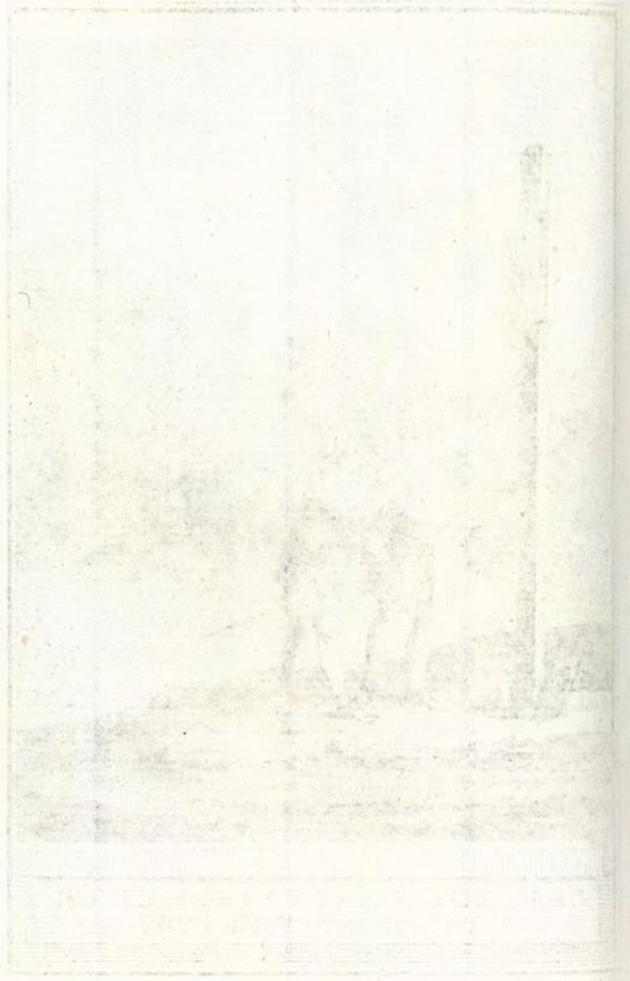


FABLE XIV.



LES DEUX AVANTURIERS ET LE
TALISMAN. Fable CCII.

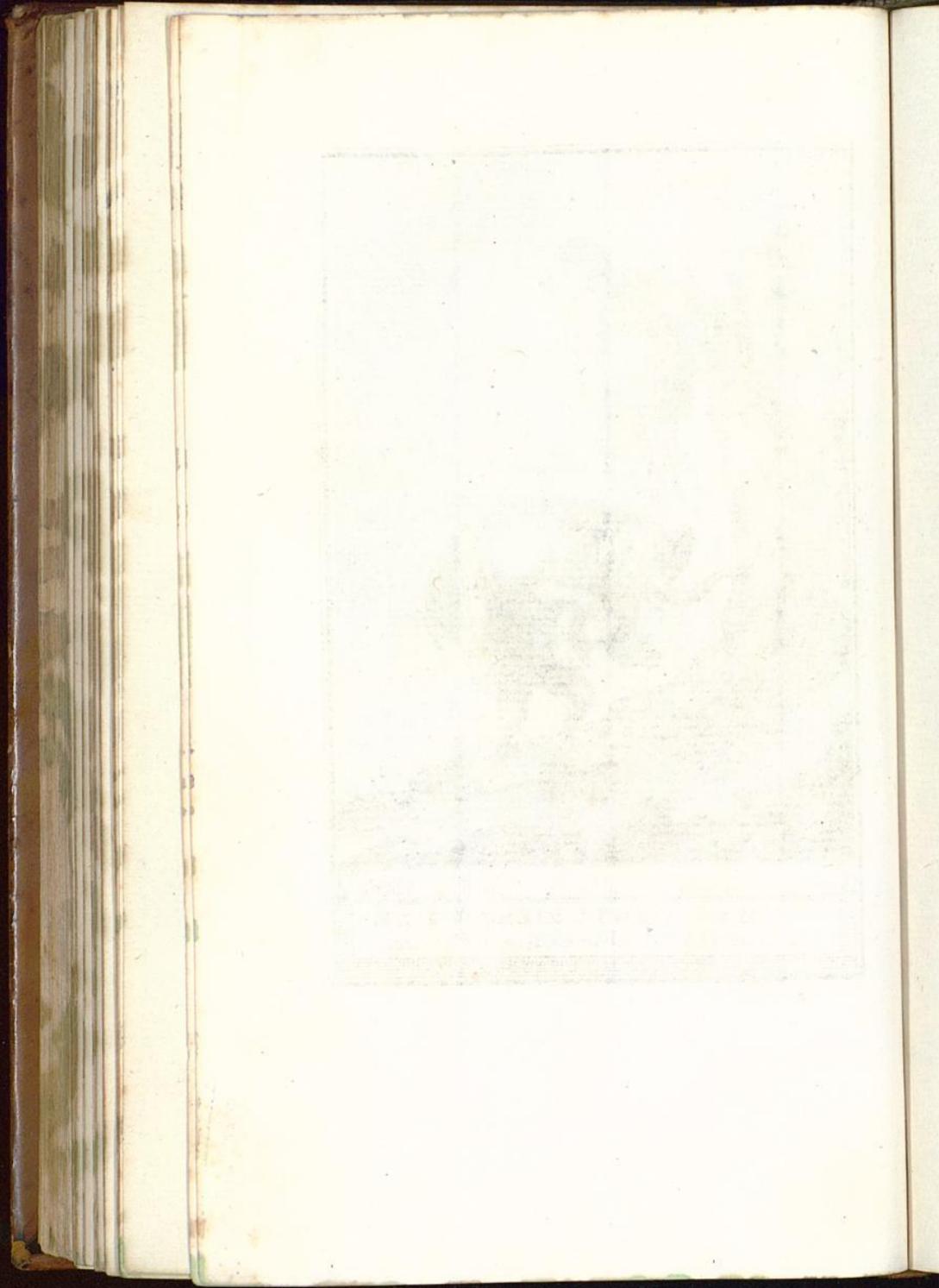
Winkles, del. et sculp. 1777.





LES DEUX AVANTURIERS ET LE
TALISMAN. Fable CCII. 2^e Planche.

Vinkels, del. et sculp. 1777.



F A B L E XIV.

LES DEUX AVENTURIERS ET LE
TALISMAN.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ses travaux:

Ce dieu n'a guère de rivaux:

J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux Talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.

Il voyageoit de compagnie:

Son camarade & lui trouverent un poteau,

Ayant au haut cet écriteau:

*Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vû nul Chevalier errant,*

Tu n'as qu'à passer ce torrent,

Puis prenant dans tes bras un éléphant de pierre,

Que tu verras couché par terre,

Le porter d'une haleine au sommet de ce mont

Qui menace les cieux de son superbe front.

L'un des deux Chevaliers figna du nez. Si l'onde

Est rapide autant que profonde,

Dit-il, & supposé qu'on la puisse passer,

Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?

Quelle ridicule entreprise!

Le sage l'aura fait par tel art & de guise,
 Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas:
 Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'est pas
 Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
 Ne soit d'un éléphant nain, pigmée, avorton,

Propre à mettre au bout d'un bâton:

Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure?
 On nous veut attraper dedans cette écriture:
 Ce fera quelque énigme à tromper un enfant.
 C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
 Le Raisonneur parti, l'Aventurier se lance,

Les yeux clos, à travers cette eau.

Ni profondeur ni violence

Ne purent l'arrêter; & selon l'écriveau,
 Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
 Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrivé,
 Rencontre un esplanade, & puis une cité.
 Un cri par l'éléphant aussi-tôt est jetté.

Le peuple aussi-tôt fort en armes,

Tout autre Aventurier, au bruit de ces alarmes,
 Auroit fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
 Veut vendre au moins sa vie, & mourir en héros.
 Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
 Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
 Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
 Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
 Sixte en disoit autant quand on le fit saint pere,

(Seroit-ce bien une misere
Que d'être pape, ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveuglé fuit aveugle hardieffe.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envifager le fait, & fans la consulter.



F A B L E XV.

LES LAPINS.

DISCOURS À M. LE DUC DE LA
ROCHEFOUCAULT.

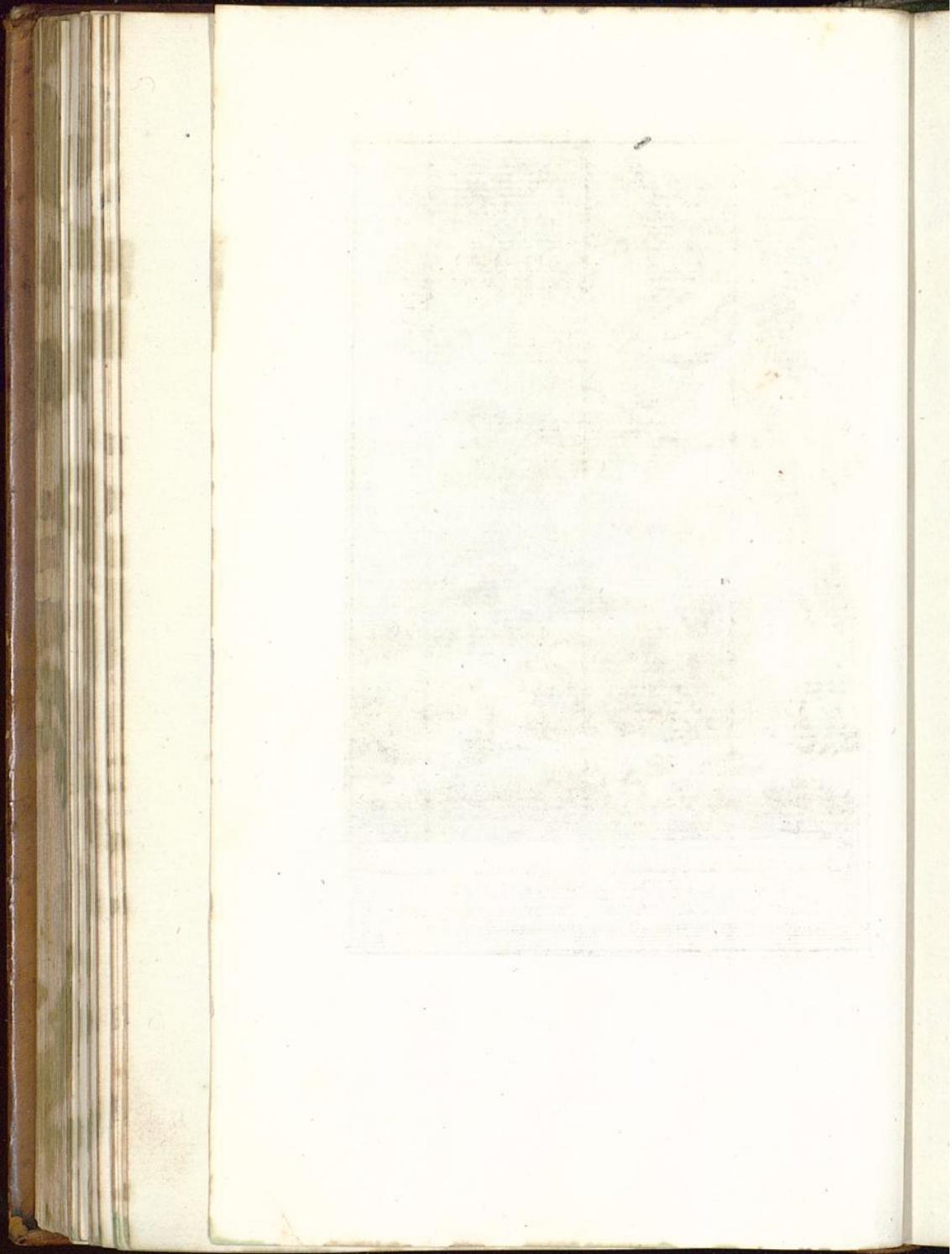
Je me suis souvent dit, voyant de quelle forte
L'homme agit, & qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; & la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puissent les esprits ;
J'entens les esprits corps, & pêtis de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumiere
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe ;
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à discrétion
Un Lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussi-tôt toute la nation



LES LAPINS. Fable CCIII.
Discours à M. le Duc de la Rochefoucault.

Vinckeles, del. et sculp. 1777.



Des Lapins, qui sur la bruyere,
 L'œil éveillé, l'oreille au guet,
 S'égayoient, & de thym parfumoient leur banquet.
 Le bruit du coup fait que la bande
 S'en va chercher sa sûreté
 Dans la foûterreine cité:

Mais le danger s'oublie; & cette peur si grande
 S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins
 Plus gais qu'auparavant revenir sous mes mains.
 Ne reconnoît-on pas en cela les humains?

Dispersés par quelque orage,
 A peine ils touchent le port,
 Qu'ils vont hazarder encor
 Même vent, même naufrage.
 Vrais Lapins, on les revoit
 Sous les mains de la fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.

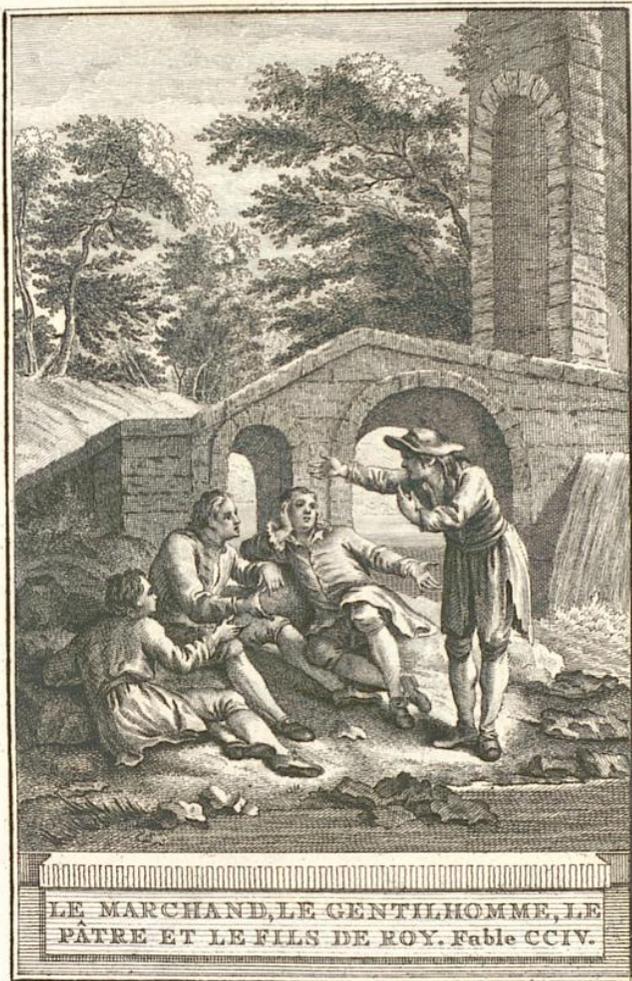
Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
 Qui n'est pas de leur détroit,
 Je laisse à penser quelle fête!
 Les chiens du lieu n'ayant en tête
 Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
 Vous accompagnent ces passans
 Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur & de gloire
 Aux gouverneurs d'états, à certains courtifans,
 A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.



On nous voit tous, pour l'ordinaire,
 Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
 La coquette & l'auteur sont de ce caractère:
 Malheur à l'écrivain nouveau!
 Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
 C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
 Cent exemples pourroient appuyer mon discours.
 Mais les ouvrages les plus courts
 Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
 Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laisser
 Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:
 Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
 Et dont la modestie égale la grandeur,
 Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
 La louange la plus permise,
 La plus juste & la mieux acquise;
 Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
 Que votre nom reçut ici quelques hommages,
 Du tems & des censeurs défendant mes ouvrages,
 Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
 Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
 Qu'aucun climat de l'univers;
 Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,
 Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.



LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE
PÈRE ET LE FILS DE ROY. Fable CCIV.

Vandier del. et sculp. 1777.



F A B L E X V I.

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME,
LE PATRE ET LE FILS DE ROI.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nuds, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un fils de Roi,
Réduits au fort de (*) Belifaire,
Demandoient aux passans de quoi
Pouvoir soulager leur misere.

De raconter quel fort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.

Ils s'affirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.

Le Pâtre fut d'avis, qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,

Chacun fit de son mieux, & s'appliquât au foin
De pourvoir au commun besoin.

(*) Belifaire étoit un grand capitaine, qui ayant commandé les armées de l'empereur *Justinien*, & perdu les bonnes graces de son maître, tomba dans un tel point de misere, qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins.

La plainte, ajouta-t il, guérit-elle son homme?
 Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome;
 Un Pâtre ainsi parler! ainsi parler? croit-on
 Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées

De l'esprit & de la raison;

Et que de tout berger comme de tout mouton,
 Les connoissances soient bornées?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
 Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
 L'un, c'étoit le Marchand, sçavoit l'arithmétique:
 A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.

J'enseignerai la politique,

Reprit le Fils de Roi. Le Noble poursuivit,
 Moi, je sçai le blason, j'en veux tenir école:
 Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
 La sottise vanité de ce jargon frivole.

Le Pâtre dit: amis, vous parlez bien: mais quoi?
 Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance.

Jeûnerons-nous par votre foi?

Vous me donnez une espérance

Belle, mais éloignée; & cependant j'ai faim.

Qui pourvoira de nous au dîner de demain?

Ou plutôt sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?

Avant tout autre c'est celui

Dont il s'agit: votre science

Est courte là-dessus: ma main y suppléera.

A ces mots, le Pâtre s'en va

Dans

Dans un bois: il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée & pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant,
Qu'ils allassent là-bas excercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
Et grace aux dons de la nature,
La main est le plus sûr & le plus prompt secours.

Fin du dixième Livre.



